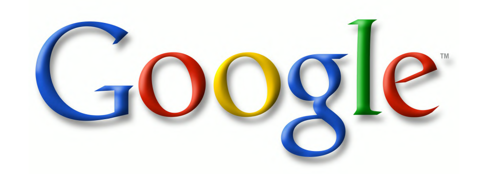





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA


igitized by Google

OEUVRES

DE

Mr. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE EDITION,

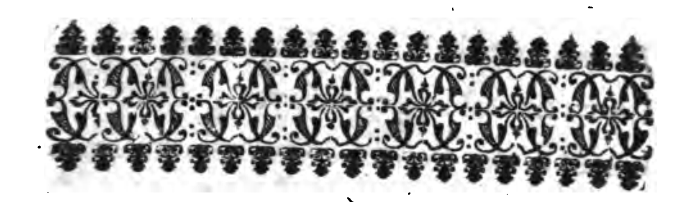
Revue, corrigée & considérablement augmentée, avec des Figures en Taille-douce.

TOME QUATRIÈME.

[redacted]



A AMSTERDAM,
Chez ETIENNE LEDET & COMPAGNIE.
M. DCC. XXXIX.



PIÈCES

Contenues dans le Tome IV.

LE TEMPLE du Goût.

ODE sur la Superstition.

AUTRE sur la Paix.

EPITRE à Mr. l'Abbé de Chaulieu.

——— à Mr. le Duc de Sulli.

——— à Mr. de Genonville.

——— à Mr. le Maréchal de Villars.

——— à Mlle. ***.

——— à Madme. la Comtesse de Fontaine-Martel.

——— à Madme. de *** sur la Calomnie.

——— à Mr. de Fontenelle.

Réponse de Mr. de Fontenelle.

Lettre à Mr. de la Faye.

Le Mondain, ou l'Apologie du Luxe.

L'Homme du Monde, ou Défense du Mondain.

Le Temple de l'Amitié.

Aux Manes de Genonville.

Sur la mort de Mlle. le Couvreur.

Le Cadenat.

Les Poëtes Épiques.

A Madame de ***. Les deux Amours.

A la même.

A la même, en lui envoyant les Oeuvres Mystiques de Mr. de Fénelon.

A la même.

De la Gloire, ou Entretien avec un Chinois.

Du Suicide, ou de l'homicide de soi-même.

Réflexions sur les Anglais.

Remarques sur les Pensées de Mr. Pascal.

LE



LE TEMPLE DU GOÛT.

LE Cardinal Oracle de la France,
Non ce Mentor qui gouverne aujourd'hui,
Mais ce Neſtor qui du Pinde eſt l'appui,
Qui des Savans a paſſé l'eſpérance,
Qui les ſoutient, qui les anime tous,
Qui les éclaire, & qui régne ſur nous
Par les attraits de ſa douce éloquence;
Ce Cardinal qui ſur un nouveau ton,
En vers Latins fait parler la Sageſſe,
Réuniſſant Virgile avec Platon,

Vengeur du Ciel, & vainqueur de Lucrèce (1).

Ce Cardinal enfin, que tout le monde doit reconnoître à ce portrait, me dit un jour qu'il vouloit que j'allasse avec lui au Temple du Goût. C'est un séjour, me dit-il, qui ressemble au Temple de l'Amitié, dont tout le monde parle, où peu de gens vont, & que la plûpart de ceux qui y voyagent n'ont presque jamais bien examiné.

Je répondis avec franchise,
Hélas! je connois assez peu
Les Loix de cet aimable Dieu,
Mais je sai qu'il vous favorise;
Entre vos mains il a remis
Les clefs de son beau Paradis
Et vous êtes, à mon avis,
Le vrai Pape de cette Eglise.
Mais de l'autre Pape & de vous
(Dût Rome se mettre en courroux)
La différence est bien visible;

Car

(1) Mr. le Cardinal de *Polignac* a composé un Poëme Latin contre Lucrèce. Tous les Gens de Lettres connoissent ces Vers, qui sont au commencement:

Pieridum si forte lepos austera canentes
Deficit, eloquio victi, re vincimus ipsa.

Car la Sorbonne oſe aſſûrer
Que le Saint Pere peut errer,
Choſe, à mon ſens, aſſez poſſible;
Mais pour moi, quand je vous entends
D'un ton ſi doux & ſi plauſible,
Debiter vos Diſcours brillants,
Je vous croirois preſque infaillible.

Ah! me dit-il, l'infaillibilité eſt à Rome pour les choſes qu'on ne comprend point, & dans le Temple du Goût, pour les choſes que tout le monde comprend; il faut abſolument que nous veniez avec moi. Mais, inſiſtai-je encore, ſi vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Sur ce petit Pélerinage
Auſſi-tôt on demandera
Que je compoſe un gros Ouvrage.
Voltaire ſimplement fera
Un recit court, qui ne ſera
Qu'un très-frivole badinage.
Mais ſon recit on frondera,
A la Cour on murmurera;
Et dans Paris on me prendra
Pour un vieux Conteur de Voyage,
Qui vous dit d'un air ingénu

Ce qu'il n'a ni vu ni connu,

Et qui vous ment à chaque page.

Cependant, comme il ne faut jamais se refuser un plaisir, dans la crainte de ce que les autres en pourront penser, je suivis le Guide qui me faisoit l'honneur de me conduire.

Aimable Abbé, vous futes du Voyage,

Vous que le goût ne cesse d'inspirer,

Vous dont l'esprit si délicat, si sage,

Vous dont l'exemple a daigné me montrer

Par quels chemins on peut, sans s'égarer,

Chercher ce goût, ce Dieu que dans cet Age

Mains Beaux-Esprits font gloire d'ignorer.

Nous rencontrames en chemin bien des obstacles. D'abord nous trouvames Mrs. Baldus, Sciopius, Lexicocrassus, Scriblerius, une nuée de Commentateurs, qui restituoient des passages, & qui compiloient de gros Volumes, à propos d'un mot qu'ils n'entendoient pas.

Là, j'apperçus les Daciers (2), les Saumaises (3), Gens

(2) *Dacier*, avoit une Littérature fort grande : il connoissoit tout dans les Anciens, hors la grace & la finesse : ses Commentaires ont par-tout de l'érudition & jamais de goût ; il traduit grossiérement les délicatesses d'Horace.

Si

Gens hériſſés de ſavantes fadaiſes,
Le teint jauni, les yeux rouges & ſecs,
Le dos courbé ſous un tas d'Auteurs Grecs;
Tous noircis d'encre, & couverts de pouſſiére.
Je leur criai de loin par la Portiére,
N'allez-vous pas dans le Temple du Goût
Vous décraſſer? Nous, Meſſieurs? Point du tout.
Ce n'eſt pas là, graces au Ciel, notre étude;
Le Goût n'eſt rien: nous avons l'habitude
De rédiger au long, de point en point,
Ce qu'on penſa; mais nous ne penſons point.

Après cet aveu ingénu, ces Mrs. entourérent le Caroſſe, & voulurent abſolument nous faire lire certains paſſages de Dictys de Crete & de Métrodore de Lampſaque, que Scaliger avoit eſtropiés. Nous les remerciames de leur courtoiſie, & nous continuames no-

Si Horace dit à ſa Maîtreſſe: *Miſeri quibus intentata nites*, Dacier dit: *Malheureux ceux qui ſe laiſſent attirer par cette bonace, ſans vous connoître.* Il traduit, *Nunc eſt bibendum, nunc pede libero pulſanda tellus: C'eſt à préſent qu'il faut boire, & que, ſans rien craindre, il faut danſer de toute ſa force. Mox juniores quærit adulteros: Elles ne ſont pas plutôt mariées, qu'elles cherchent de nouveaux Galans.* Mais quoiqu'il défigure Horace, & que ſes Notes ſoient d'un Savant peu ſpirituel, ſon Livre eſt plein de recherches utiles, & on loue ſon travail, en voyant ſon peu de génie.

(3) *Saumaiſe*, eſt un Auteur ſavant qu'on ne lit plus guère.

notre chemin. Nous n'eumes pas fait cent pas, que nous trouvames un Homme entouré de Peintres, d'Architectes, de Sculpteurs, de Doreurs, de faux Connoisseurs, de Flateurs. Ils tournoient le dos au Temple du Goût.

D'un air content, l'Orgueil se reposoit
Se pavanoit sur son large visage,
Et mon Crassus tout en ronflant disoit:
J'ai beaucoup d'Or, de l'Esprit davantage:
Du Goût, Messieurs, j'en suis pourvu sur-tout:
Je n'appris rien, je me connois à tout:
Je suis un Aigle en conseil, en affaires;
Malgré les Vents, les Rocs & les Corsaires,
J'ai dans le Port fait aborder ma Nef.
Partant il faut qu'on me bâtisse en bref
Un beau Palais, fait pour moi, c'est tout dire,
Où tous les Arts soient en foule entassés,
Où tout le jour je prétends qu'on m'admire.
L'argent est prêt. Je parle obéissez.
Il dit & dort: aussi-tôt la Canaille
Autour de lui s'évertue & travaille.
Certain Maçon, en Vitruve érigé,
Lui trace un Plan d'ornemens surchargé.
Nul Vestibule, encor moins de Façade;
Mais vous aurez une longue enfilade;

Vos

Vos murs seront de deux doigts d'épaisseur,
Grands Cabinets, Salon sans profondeur,
Petits Trumeaux, Fenêtres à ma guise,
Que l'on prendra pour des portes d'Eglise;
Le tout boisé, verni, blanchi, doré,
Et des Badauts à coup sûr admiré.
Réveillez-vous, Monseigneur, je vous prie,
Crioit un Peintre: admirez l'industrie
De mes talens; Raphaël n'eut jamais
Entendu l'Art d'embellir un Palais.
C'est moi qui fais annoblir la Nature:
Je couvrirai Plat-fonds, Voute, Voussure,
Par cent Magots travaillés avec soin,
D'un pouce ou deux, pour être vus de loin.
Crassus s'éveille, il regarde, il rédige
A tort, à droit, règle, approuve, corrige.
A ses côtés un petit Curieux,
Lorgnette en main disoit: Tournez les yeux,
Voyez ceci, c'est pour votre Chapelle;
Sur ma parole, achetez ce Tableau,
C'est Dieu le Pere en sa gloire éternelle,
Peint galamment dans le goût du Vatau (4).

Et

(4) Vatau est un Peintre Flamand, qui a travaillé à Paris, où il est mort il y a quelques années. Il a réussi dans

Et cependant, un fripon de Libraire,
Des Beaux-Esprits écumeur mercenaire,
Tout Bellegarde à ses yeux étalloit,
Tout Pitaval, & jusqu'à Desfontaines (*),
Recueils nouveaux, & Journaux à centaines,
Et Monseigneur vouloit lire & bâilloit.

Je crus en être quitte pour ce petit retardement, & que nous allions arriver au Temple, sans autre mauvaise fortune ; mais la route est plus dangereuse que je ne pensois. Nous trouvames bien-tôt une nouvelle embuscade.

Tel un dévot infatigable,
Dans l'étroit chemin du salut,
Est cent fois tenté par le Diable,
Avant d'arriver à son but.

C'étoit un Concert que donnoit un Homme de Robe, fou de la Musique qu'il n'avoit jamais apprise, & encore plus fou de la Musique *Italienne*, qu'il ne connoissoit que par de mauvais airs inconnus à Rome, & estropiés en France par quelques Filles de l'Opera.

Il faisoit exécuter alors un long Recitatif Fran-

dans les petites figures qu'il a dessinées, & qu'il a très-bien groupées; mais il n'a jamais rien fait de grand, il en étoit incapable.

(*) Mauvais Auteur.

Français, mis en Musique par un Italien qui ne savoit pas notre Langue. En vain on lui remontra que cette espèce de Musique, qui n'est qu'une déclamation nottée, est nécessairement asservie au génie de la Langue, & qu'il n'y a rien de si ridicule que des Scènes Françaises chantées à l'*Italienne*, si ce n'est de l'Italien chanté dans le goût Français.

La Nature féconde, ingénieuse & sage,
Par ses dons partagés, ornant cet Univers
Parle à tous les Humains, mais sur des tons divers.
Ainsi que son esprit, tout Peuple a son langage,
Ses sons & ses accens à sa voix ajustés,
Des mains de la Nature exactement notés:
L'oreille heureuse & fine en sent la différence.
Sur le ton des Français, il faut chanter en France:
Aux loix de notre goût, Lully sut se ranger;
Il embellit notre Art, au lieu de le changer.

A ces paroles judicieuses mon homme répondit en secouant la tête: Venez, venez, dit-il, on va vous donner du neuf. Il fallut entrer & voilà son Concert qui commence.

Du grand Lully vingt Rivaux fanatiques,
Plus ennemis de l'Art & du Bon-Sens,
Défiguroient sur des tons glapissans

Des Vers Français, en fredons Italiques:
Une Bégueule en lorgnant se pâmoit,
Et certain Fat, yvre de sa parure,
En se mirant chevrotoit, fredonnoit;
Et de l'Index battant faux la mesure,
Crioit, *bravo*, lorsque l'on détonnoit.

Nous sortimes au plus vîte; ce ne fut qu'au travers de bien des avantures pareilles, que nous arrivames enfin au Temple de Goût.

Jadis en Grece on en posa
Le fondement ferme & durable:
Puis, jusqu'au Ciel on exhaussa,
Le faîte de ce Temple aimable.
L'Univers entier l'encensa,
Le Romain, long-tems intraitable,
Dans ce séjour s'apprivoisa,
Le Musulman, plus implacable,
Conquit le Temple, & le rasa.
En Italie on ramassa
Tous les débris que l'Infidèle
Avec fureur en dispersa.
Bien tôt FRANÇOIS PREMIER osa
En bâtir un sur ce modèle.
Sa Postérité méprisa

Cet-

Cette Architecture si belle;
Richelieu vint, qui répara
Le Temple abandonné par elle.
LOUIS LE GRAND le décora;
Colbert, son Ministre fidèle,
Dans ce Sanctuaire attira
Des Beaux-Arts la Troupe immortelle.
L'Europe jalouse admira
Ce Temple en sa beauté nouvelle;
Mais je ne sai s'il durera.

Je pourrois décrire ce Temple
Et détailler les ornemens
Que le Voyageur y contemple;
Mais n'abusons point de l'exemple
De tant de Faiseurs de Romans,
Sur-tout fuyons le verbiage
De Monsieur de Félibien,
Qui noye éloquemment un rien
Dans un fatras de beau langage.
Cet Edifice précieux
N'est point chargé des antiquailles
Que nos très-Gothiques Ayeux
Entassoient autour des murailles
De leurs Temples, grossiers comme eux.

Il n'a point les défauts pompeux
De la Chapelle de Versailles,
Ce Colifichet fastueux,
Qui du Peuple éblouït les yeux,
Et dont le Connoisseur se raille.

Il est plus aisé de dire, ce que ce Temple n'est pas, que de faire connoître ce qu'il est. J'ajouterai seulement, pour éviter la difficulté:

Simple en étoit la noble Architecture,
Chaque ornement, à sa place arrêté,
Y sembloit mis par la nécessité;
L'art s'y cachoit, sous l'air de la Nature.
L'œil satisfait embrassoit sa structure,
Jamais surpris, & toujours enchanté.

Le Temple étoit environné d'une foule de Virtuoses, d'Artistes, & de Juges de toute espèce, qui s'efforçoient d'entrer, mais qui n'entroient point.

Car la Critique, à l'œil sevère & juste,
Gardant les Clefs de cette Porte auguste,
D'un bras d'airain fiérement repoussoit
Le Peuple Goth, qui sans cesse avançoit.

Oh! que d'hommes considérables, que de gens

gens du bel air n'y sont point reçus!

On ne voit point dans ce Pourpris
Les Caballes toujours mutines
De ces prétendus Beaux-Esprits,
Qu'on vit soutenir dans Paris
Les Pradons & les Scuderis (5),
Contre les immortels Ecrits
Des Corneilles & des Racines.

On repoussoit aussi-rudement ces Ennemis obscurs de tout mérite éclatant, ces Insectes de la Société, qui ne sont apperçus, que parce qu'ils piquent. Ils auroient envié également *Rocroy* au grand Condé, *Denain* à Villars, & *Polieucte* à Corneille. Ils auroient exterminé le Brun, pour avoir fait le Tableau de la Famille de Darius. Ils envient tout; ils infectent tout ce qu'ils touchent.

L'or-

(5) *Scuderi* étoit, comme de raison, ennemi déclaré de Corneille. Il avoit une Cabale qui le mettoit fort audessus de ce Pere du Théâtre. Il y a encore un mauvais Ouvrage de Sarrasin, fait pour prouver que je ne sai quelle Pièce de Scuderi, nommée l'Amour Tyrannique, étoit le Chef d'œuvre de la Scène Françaife. Ce Scuderi se vantoit, qu'il y avoit eu 4. Portiers de tués à une de ses Pièces; & il disoit qu'il ne céderoit à Corneille qu'en cas qu'on eût tué cinq Portiers au Cid, ou aux Horaces.

A l'égard de Pradon, on sait que sa Phèdre, fut d'abord beaucoup mieux reçue que celle de Racine, & qu'il fallut du tems pour faire céder la Caballe au mérite.

L'orgueil les engendra dans les flancs de l'Envie,
L'Interêt, le Soupçon, l'infâme Calomnie,
Et souvent les Dévots, Monstres plus dangereux,
Entrouvent en secret, d'un air mystérieux,
Les Portes des Palais à leur Cabale impie.
C'est-là que d'un Midas, ils fascinent les yeux.
Un Fat leur applaudit, un Méchant les appuye;
Et le Mérite en pleurs, persécuté par eux
Renonce en soupirant, aux Beaux-Arts qu'on décrie.

Ces lâches Persécuteurs s'enfuirent en voyant paroître mes deux Guides. Leur fuite précipitée fit place à un spectacle plus plaisant; c'étoit une foule d'Ecrivains de tout rang, de tout état & de tout âge, qui gratoient à la porte, & qui prioient la Critique de les laisser entrer. L'un apportoit un Roman Mathématique; l'autre une Harangue à l'Académie: celui-ci venoit de composer une Comédie Métaphysique: celui-là tenoit un petit Recueil de ses Poësies, imprimé depuis long-tems *incognito*, avec une longue Approbation & un Privilège (6); cet autre venoit présenter un Mandement en stile précieux, & étoit tout sur-

(6) La plûpart des mauvais Livres sont imprimés en France, avec des approbations pleines d'éloges. Les Censeurs des Livres manquent en cela de respect au Public. Leur devoir n'est pas de dire, si un Livre est bon; mais s'il n'y a rien contre l'Etat & contre les Mœurs.

ſurpris qu'on ſe mît à rire au-lieu de lui demander ſa bénédiction. Je ſuis le Révérend Pere ..... diſoit l'un : faites un peu place à Monſeigneur, diſoit l'autre.

Un Raiſonneur avec un fauſſet aigre
Crioit : Meſſieurs, je ſuis ce Juge intègre,
Qui toujours parle, argue, & contredit;
Je viens ſiffler tout ce qu'on applaudit.
Lors la Critique apparut & lui dit :
Ami Bardou, vous êtes un grand Maître;
Mais n'entrerez en cet aimable Lieu,
Vous y venez pour fronder notre Dieu;
Contentez-vous de ne le pas connaître.

Mr. Bardou ſe mit alors à crier : Tout le monde eſt trompé, & le ſera. Il n'y a point de Dieu du goût, & voici comme je le prouve. Alors il propoſa, il diviſa, il ſubdiviſa, il diſtingua, il réſuma, perſonne ne l'écouta; & l'on s'empreſſoit à la Porte plus que jamais.

Parmi les flots de la foule inſenſée,
De ce Parvis obſtinément chaſſée,
Tout doucement venoit la Motte Houdard,
Lequel diſoit d'un ton de Papelard :
Ouvrez, Meſſieurs, c'eſt mon Oedipe en proſe (7).

Mes

(7) Houdard de la Motte fit en 1728. un Oedipe en pro-

Mes Vers sont durs, d'acord; mais forts de chose.
De grace ouvrez; je veux à Despréaux
Contre les Vers, dire avec goût deux mots.

La Critique le reconnut, à la douceur de son maintien, & à la dureté de ses derniers Vers, & elle le laissa quelque tems entre Pérault & Chapelain, qui assiégeoient la Porte depuis cinquante ans, en criant contre Virgile.

Dans le moment arriva un autre Versificateur, soutenu par deux petits Satires; il paroissoit plein de confiance.

Je viens, dit-il (8), pour rire & pour m'ébattre,
Me rigolant, menant joyeux déduit,
Et jusqu'au jour, faisant le Diable à quatre.

Qu'est-ce que j'entends-là, dit la Critique? C'est moi, reprit le Rimeur. J'arrive d'Allemagne, pour vous voir, & j'ai pris la Saison du Printems.

Car

prose, & un Oedipe en vers. A l'égard de son Oedipe en prose, personne que je sache n'a pu le lire. Son Oedipe en vers fut joué trois fois. Il est imprimé avec ses autres Oeuvres Dramatiques, & l'Auteur a eu soin de mettre dans un Avertissement, que cette Pièce a été interrompue au milieu du plus grand succès. Cet Auteur a fait d'autres Ouvrages estimés, quelques Odes très-belles, de jolis Opera, & des Dissertations très-bien écrites.

(8) Vers de Rousseau.

Car les jeunes Zéphirs, de leurs chaudes haleines,
ont fondu l'écorce des eaux (9).

Plus il parloit ce langage, moins la Porte s'ouvroit. Quoi! l'on me prend donc, dit-il,

Pour (10) une Grenouille aquatique
Qui du fonds d'un petit thorax
Va chantant pour toute Musique,
Brekeke, kake, koax, koax, koax?

Ah bon Dieu! s'écria la Critique, quel horrible jargon! On lui dit que c'étoit Rousseau, dont les Dieux avoient changé la voix en ce cri ridicule, pour punition de ses méchancetés. Elle lui ferma la Porte au plus vîte. Il fut fort étonné de ce procédé, & jura de s'en vanger par quelque nouvelle Allégorie contre le Genre Humain, qu'il hait par représailles. Il s'écrioit en rougissant:

Adoucissez cette rigueur extrême,
Je viens chercher Marot mon Compagnon.
J'eus, comme lui, quelque peu de guignon,
Le Dieu qui rime, est le seul Dieu qui m'aime;
Connoissez-moi, je suis toujours le même.
Voici des Vers contre l'Abbé Bignon (11).

O vous

(9) Vers de Rousseau.
(10) Id. ibid.
(11) Conseiller d'Etat, homme d'un mérite reconnu

dans

O vous Critique, ô vous, Déesse utile,
C'étoit par vous que j'étois inspiré;
En tout Pays, en tout tems abhorré,
Je n'ai que vous desormais pour asyle.

La Critique entendit ces paroles, rouvrit la Porte, & parla ainsi:

Rousseau, connois mieux la Critique,
Je suis juste & ne fus jamais
Semblable à ce Monstre caustique
Qui s'arma de ces lâches traits,
Trempés au poison satirique,
Dont tu t'enyvres à longs traits.
Autrefois de sa felonie
Themis te donna le guerdon,
Par Arrêt ta Muse est bannie (12),

Pour

dans l'Europe, & Protecteur des Sciences. Rousseau avoit fait contre lui quelques mauvais Vers.

(12) Rousseau fut condamné à l'amende honorable & au bannissement perpétuel, pour des Couplets infâmes faits contre ses amis, & dont il accusa le Sr. Saurin de l'Académie des Sciences d'être l'Auteur. Les Curieux ont conservé les Pièces de ce procès. Le Factum de Rousseau passe pour être extrêmement mal écrit. Celui de Mr. Saurin est un Chef-d'œuvre d'esprit & d'éloquence. Rousseau banni de France, s'est brouillé avec tous ses Protecteurs, & a continué de déclamer inutilement contre ceux qui faisoient honneur à la France par leurs Ouvrages, comme Mrs. de Fontenelle, Crebillon, Destouches, Dubos, &c.

Pour certains Couplets de Chanſon,
Et pour un fort mauvais Factum,
Que te dicta la Calomnie;
Mais par l'équitable Apollon
Ta rage fut bien-tôt punie.
Il t'ôta le peu de génie,
Dont tu dis qu'il t'avoit fait don;
Il te priva de l'harmonie,
Et tu n'as plus rien aujourd'hui,
Que *la foibleſſe* & *la manie*
De rimer encor, malgré lui,
Des Vers Tudesques qu'il renie.

Après avoir donné cet avis, la Critique décida que Rouſſeau paſſeroit devant la Motte, en qualité de Verſificateur; mais que la Motte auroit le pas, toutes les fois qu'il s'agiroit d'Eſprit & de Raiſon.

Ces deux hommes, ſi différens, n'avoient pas fait quatre pas, que l'un pâlit de colére, & l'autre treſſaillit de joye, à l'aſpect d'un homme qui étoit depuis long-tems dans ce Temple.

C'étoit le ſage Fontenelle,
Qui par les Beaux-Arts entouré,
Répandoit ſur eux, à ſon gré,
Une clarté pure & nouvelle.

D'une Planete, à tire d'aile,
En ce moment il revenoit
Dans ces lieux où le Goût tenoit
Le Siège heureux de son Empire.
Avec Quinaut il badinoit;
Avec Mairan il raisonnoit;
D'une main legére il prenoit
Le Compas, la Plume, & la Lyre.

Eh quoi! cria Rousseau, je verrai ici cet Homme, contre qui j'ai fait tant d'Epigrammes? Quoi! Le Bon-Goût souffrira dans son Temple l'Auteur des *Lettres du Ch. d'Her*, d'une *Passion d'Automne*, d'un *Clair de Lune*, d'un *Ruisseau Amant de la Prairie*, de la *Tragédie d'Aspar*, *d'Endymion*, &c? Eh non, dit la Critique: ce n'est pas l'Auteur de tout cela que tu vois; c'est celui des *Mondes*, Livre qui auroit du t'instruire, de *Thetis* & de *Pelée*, Opera qui excita inutilement ton envie; de l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, que tu n'ès pas à portée d'entendre.

Rousseau alla faire une Epigramme, & Fontenelle le regarda, avec cette compassion Philosophique, qu'un Esprit éclairé & étendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un homme qui ne fait que rimer, & il alla prendre paisiblement sa place entre Lucrèce & Leibnitz (13).

Je

(13) Leibnitz né à Leipsick le 23. Juin 1646. mort à Hanovre le 14. Novembre 1716. Nul Homme de Lettres n'a

Je demandai pourquoi Leibnitz, étoit-là? On me répondit que c'étoit pour avoir fait d'assez bons Vers Latins, quoiqu'il fût Métaphysicien & Géometre; & que la Critique le souffroit en cette place, pour tâcher d'adoucir, par cet exemple, l'esprit dur de la plûpart de ses Confreres.

Cependant la Critique se tournant vers l'aimable Interprête de la Philosophie, lui dit: je ne vous reprocherai pas certains Ouvrages de votre Jeunesse, comme font ces Cyniques jaloux; mais je suis la Critique, vous êtes chez le Dieu du Goût, & voici ce que je vous dis de la part de ce Dieu, du Public, & de la mienne, car nous sommes, à la longue, toujours tous trois d'accord:

Votre Muse, sage & riante,
Devroit aimer un peu moins l'art;
Ne la gâtez point par le fard,
Sa couleur est assez brillante.

A

n'a fait tant d'honneur à l'Allemagne. Il étoit plus universel que Newton, quoiqu'il n'ait peut-être pas été si grand Mathématicien. Il joignoit à une profonde étude de toutes les parties de la Physique un grand goût pour les Belles-Lettres; il faisoit même des Vers Français. Il a paru s'égarer en Métaphysique; mais il a cela de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des Systêmes. Au reste, il dut sa fortune à sa réputation. Il jouïssoit de grosses Pensions de l'Empereur d'Allemagne, de celui de Moscovie, du Roi d'Angleterre & de plusieurs autres Souverains.

A l'égard de Lucrèce, il rougit d'abord en voyant son ennemi; mais à peine l'eut-il entendu parler qu'il l'aima. Il courut à lui, & lui dit en très-beaux Vers Latins ce que je traduis ici en assez mauvais Vers Français.

Aveugle que j'étois, je crus voir la Nature,
Je marchai dans la nuit, conduit par Epicure;
J'adorai comme un Dieu ce Mortel orgueilleux,
Qui fit la guerre au Ciel, & détrôna les Dieux.
L'Ame ne me parut qu'une foible étincelle,
Que l'instant du trépas dissipe dans les airs.
Tu m'as vaincu, je céde, & l'Ame est immortelle
Aussi-bien que ton nom, mes Ecrits, & tes Vers.

Le Cardinal répondit à ce compliment dans la Langue de Lucrèce. Tous les Poëtes Latins qui étoient-là, le prirent pour un ancien Romain à son air & à son stile; mais les Poëtes Français sont fort fâchés qu'on fasse des Vers dans une Langue qu'on ne parle plus, & disent que puisque Lucrèce, né à Rome, embellissoit Epicure en Latin, son Adversaire, né à Paris, devoit le combattre en Français. Enfin après beaucoup de ces retardements agréables nous arrivames jusqu'à l'Autel, & jusqu'au Trône du Dieu du Goût.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore:
Ce Dieu charmant que l'on ignore,

Quand

Quand on cherche à le définir:
Quand avec scrupule on l'adore;
Que la Fontaine fait sentir
Que Mr. Bardou cherche encore.
Par la main des Graces orné,
Ce Dieu toujours est couronné
D'un Diadême, qu'au Parnasse
Composa jadis Apollon
Du Laurier du Divin Maron,
Du Lierre & du Myrte d'Horace,
Et des Roses d'Anacréon.
Sur son front régne la Sagesse,
Le Sentiment & la Finesse
Brillent tendrement dans ses yeux;
Son air est vif, ingénieux,
Il vous ressemble, enfin Silvie,
A vous, que je ne nomme pas,
De peur des cris & des éclats
De cent Beautés que vos appas
Font dessecher de jalousie.
Non loin de lui Rollin dictoit (14)
Quel-

(14) *Charles Rollin*, ancien Recteur de l'Université & Professeur Royal, est le premier homme de l'Université, qui ait écrit purement en Français pour l'instruction de la Jeunesse, & qui ait recommandé l'étude de notre Langue, si nécessaire & cependant si négligée dans les Ecoles.

Son

Quelques leçons à la Jeunesse ;
Et, quoiqu'en Robe, on l'écoutoit,
Chose assez rare à son espèce.
Près de là dans un Cabinet,
Que Girardon & le Puget (15)
Embellissoient de leur sculpture,
Le Poussin sagement peignoit (16),
Le

Son Livre du *Traité des Etudes*, respire le bon goût, & la saine Littérature presque par-tout. On lui reproche seulement de descendre dans des minuties. Il ne s'est guères éloigné du bon goût que quand il a voulu plaisanter, Tom. 3. p. 305. en parlant de Cyrus. Aussi-tôt, dit-il, on équippe le petit Cyrus en Echanson : il s'avance gravement la serviette sur l'épaule & tenant la Coupe délicatement entre trois doigts ; j'ai appréhendé, dit le petit Cyrus, que cette liqueur ne fût du poison. Comment cela ? Oui mon Papa. Et en un autre endroit, en parlant des Jeux qu'on peut permettre aux Enfans : Une bale, un balon, un sabot, font fort de leur goût. Depuis le toit jusqu'à la Cave, tout parloit Latin chez Robert Etienne. Il seroit à souhaiter qu'on corrigeât ces mauvaises plaisanteries, dans la premiere Edition qu'on fera de ce Livre, si estimable d'ailleurs.

(15) Girardon mettoit dans ses Statues plus de grace, & Puget plus d'expression. Les Bains d'Apollon sont de Girardon ; mais il n'a pas fait les Chevaux, ils sont de Marsy, Sculpteur digne d'avoir mêlé ses travaux avec Girardon. Le Milon & le Gladiateur sont de Puget.

(16) Le Poussin, né aux Andelis en 1594., n'eut de Maître que son génie & quelques Estampes de Raphaël, qui lui tombérent entre les mains. Le desir de consulter la belle Nature dans les Antiques le fit aller à Rome, malgré les obstacles qu'une extrême pauvreté mettoit à ce Voyage. Il y fit beaucoup de Chefs-d'œuvres, qu'il ne vendoit que sept Ecus pièce. Appellé en France par le Secrétaire d'Etat Desnoyers, il y établit le bon goût de

Le Brun fiérement deffinoit (17),
Le Sueur entre eux se plaçoit (18),
On l'y regardoit sans murmure;
Et le Dieu qui de l'œil suivoit
Les traits de leur main libre & sûre,
En les admirant se plaignoit,
De voir qu'à leur docte peinture,
Malgré leurs efforts, il manquoit
Le Coloris de la Nature.
Sous ses yeux des Amours badins

Rani-

de la Peinture; mais persécuté par ses envieux, il s'en retourna à Rome, où il mourut avec une grande réputation, & sans fortune. Il a sacrifié le Coloris à toutes les autres parties de la Peinture. Ses Sacrements sont trop gris, cependant il y a dans le Cabinet de Mr. le Duc d'Orléans un ravissement de St. Paul, du Poussin, qui fait pendant avec la vision d'Ezechiel, & de Raphaël, & qui est d'un coloris assez fort. Ce Tableau n'est déparé du tout par celui de Raphaël, & on les voit tous deux, avec un égal plaisir.

(17) Le Brun Disciple de Nouet n'a péché que dans le Coloris. Son Tableau de la Famille d'Aléxandre est beaucoup mieux coloré que ses Batailles. Ce Peintre n'a pas un si grand goût de l'Antique que le Poussin & Raphaël; mais il a autant d'invention que Raphaël, & plus de vivacité que le Poussin. Les Estampes des Batailles d'Aléxandre sont plus recherchées que celles des Batailles de Constantin par Raphaël & par Jules Romain.

(18) Eustache le Sueur étoit un excellent Peintre, quoiqu'il n'eût point été en Italie. Tout ce qu'il a fait étoit dans le grand goût; mais il manquoit encore de beaux Coloris.

Ces trois Peintres sont à la tête de l'Ecole Françaife.

Ranimoient ces touches ſavantes,
Avec un pinceau que leurs mains
Trempoient dans les couleurs brillantes
De la palette de Rubens (19).
  C'eſt ce Dieu qu'implore & révére
Toute la Troupe des Acteurs,
Qui repréſentent ſur la Terre,
Et ceux qui viennent dans la Chaire
Endormir leurs chers Auditeurs,
Et ceux qui livrent les Auteurs
Aux ſifflets bruyans du Parterre.

Je fus fort étonné de ne pas trouver dans le Sanctuaire bien des gens qui paſſoient, il y a ſoixante ou quatre-vingt ans, pour être les plus chers Favoris du Dieu du Goût. Les Pavillons, les Benſerades, les Péliſſons, les Segrais (20), les St. Evremont, les Balzacs, les

(19) Rubens égale le Titien pour le Coloris; mais il eſt fort au-deſſous de nos Peintres Français pour la correction du deſſein.

(20) Segrais eſt un Poëte très-foible, on ne lit point ſes Eglogues, quoique Boileau les ait vantées. Son Enéïde eſt écrite du ſtile de Chapelain. Il y a un Opera de lui. C'eſt Rolland & Angélique ſous le titre de l'Amour guéri par le Tems. On voit ces Vers dans le Prologue:

Pour couronner leur tête
  En cette Fête,
Allons dans nos Jardins,

Avec

les Voitures, ne me parurent pas occuper les premiers rangs. Ils les avoient autrefois, me dit un de mes Guides, ils brilloient avant que les beaux jours des Belles-Lettres fussent arrivés; mais peu à peu ils ont cédé aux véritablement Grands Hommes. Ils ne font plus ici qu'une assez médiocre figure. En effet, la plûpart n'avoient guère que l'esprit de leur tems, & non cet esprit qui passe à la derniére Postérité.

Déja de leurs foibles Ecrits
Beaucoup de graces sont ternies:
Ils sont comptés encor au rang des Beaux-Esprits;
Mais exclus du rang des Génies.

Segrais voulut un jour entrer dans le Sanctuaire en recitant ce Vers de Despréaux,

Que Segrais dans l'Eglogue en charme les Forêts.

Mais la Critique ayant lu, par malheur pour lui, quelques pages de son Enéïde en Vers Français, le renvoya assez durement, & laissa venir à sa place Me. *de la Fayette* (21), qui avoit

Avec les Lys de Charlemagne
Assembler les Jasmins
Qui parfument l'Espagne.

La Zaïde est un Roman purement écrit, & entre les mains de tout le monde; mais il n'est pas de lui.

(21) Voici ce que Mr. *Huet* Evêque d'Avranches rapporte, p. 204. de ses Commentaires, Edition d'Amsterdam. Me.

voit mis sous le nom de Segrais le Roman aimable de Zaïde, & celui de la Princesse de Clèves.

On ne pardonne pas à Pélisson, d'avoir dit gravement tant de puérilités dans son Histoire de l'Académie Françaisé, & d'avoir rapporté comme des Bons-mots des Sottises bien grossiéres (22). Le doux, mais foible Pavillon

Me. *de la Fayette* négligea si fort la gloire qu'elle méritoit, qu'elle laissa sa *Zaïde* paroître sous le nom de *Segrais*; & lorsque j'eus rapporté cette Anecdote, quelques Amis de Segrais, qui ne savoient pas la vérite, se plaignirent de ce trait, comme d'un outrage fait à sa mémoire. Mais c'étoit un fait dont j'avois été long-tems témoin oculaire, & c'est ce que je suis en état de prouver, par plusieurs Lettres de Me. de la Fayette, & par l'Original du Manuscrit de Zaïde, dont elle m'envoyoit les feuilles à mesure qu'elle les composoit.

(22) Voici ce que Pélisson rapporte comme des Bons-mots. Sur ce qu'on parloit de marier Voiture, fils d'un Marchand de Vin, à la fille d'un Pourvoyeur de chez le Roi.

O que ce beau couple d'Amans
Va goûter de contentemens!
Que leurs délices seront grandes,
Ils seront toujours en Festin;
Car si la Prou fournit les viandes
Voiture fournira le Vin!

Il ajoute que Madame Desloges jouant au jeu des Proverbes dit à Voiture: celui-ci ne vaut rien, percez nous en d'un autre. Son Histoire de l'Académie est remplie de pareilles minuties, écrites languissamment, & ceux qui lisent ce Livre sans prévention sont bien étonnés de la réputation qu'il a eue; mais il y avoit alors quarante Personnes à le louer.

lon fait la cour humblement à Madame Deshouliéres. L'inégal Saint Evremont (23) n'ose parler de Vers à personne. Balzac assomme de longues phrases hyperboliques. Voiture (24) & Benserade lui répondent par des

(23) On sait à quel point Sr. Evremont étoit mauvais Poëte. Ses Comédies sont encore plus mauvaises. Cependant il avoit tant de réputation, qu'on lui offrit cinq cens Louïs pour imprimer sa Comédie de *Sir Politick*.

(24) Voiture est celui de tous ces Illustres du tems passé qui eut le plus de gloire, & celui dont les Ouvrages le méritent le moins, si vous en exceptez 4. ou 5. petites Pièces de Vers, & peut-être autant de Lettres. Il passoit pour *écrire des Lettres* mieux que Pline, & ses Lettres ne vallent guére mieux que celles de le Pays & de Boursaut. Voici quelques-uns de ses traits: „ Lorsque vous „ me déchirez le cœur, & que vous le mettez en mille „ pièces, il n'y en a pas une qui ne soit à vous, & un „ de vos souris confit mes plus ameres douleurs. Le „ regret de ne vous plus voir me coûte, sans mentir, plus „ de cent mille larmes. Sans mentir, je vous conseille de „ vous faire Roi de Maderé. Imaginez-vous le plaisir „ d'avoir un Royaume tout de Sucre. A dire le vrai nous „ y vivrions avec beaucoup de douceur.

Il écrit à Chapelain: „ Et notez quand il me vient en „ la pensée, que c'est au plus judicieux Homme de no„ tre Siècle, au Pere de la Lionne & de la Pucelle que „ j'écris, les cheveux me dressent si fort à la tête qu'il „ semble d'un Hérisson."

Souvent rien n'est si plat que sa Poësie.

Nous trouvames près Sercotte,
Cas étrange & vrai pourtant,
Des Bœufs qu'on voyoit broutant
Dessus le haut d'une Motte;
Et plus bas quelques Cochons
Et bon nombre de Moutons.

Cepen-

pointes & des jeux de mots, dont ils rougissent eux-mêmes le moment d'après. Je cherchois le fameux Comte de Bussy. Me. de Sévigné, qui est aimée de tous ceux qui habitent le Temple, me dit que son cher Cousin, homme de beaucoup d'esprit, mais un peu trop vain, n'avoit jamais pu réussir à donner au Dieu du Goût toute la bonne opinion que le Comte de Bussy avoit de Messire Roger de Rabutin.

Bussy qui s'estime & qui s'aime,
Jusqu'au point d'en être ennuyeux,
Est censuré dans ces beaux Lieux,
Pour avoir d'un ton glorieux
Parlé si souvent de lui-même (25).
Mais son Fils, son aimable Fils,
Dans le Temple est toujours admis,
Lui qui sans flatter, sans médire,
Toujours d'un aimable entretien,

Sans

Cependant Voiture a été admiré, parce qu'il est venu dans un tems, où l'on commençoit à sortir de la Barbarie, & où l'on couroit après l'Esprit sans le connoître. Il est vrai que Despréaux l'a comparé à Horace; mais Despréaux étoit alors fort jeune. Il payoit volontiers ce tribut à la réputation de Voiture, pour attaquer celle de Chapelain, qui passoit alors pour le plus grand Génie de l'Europe.

(25) Il écrivit au Roi: Sire, un Homme comme moi qui a de la naissance, de l'esprit & du courage.... j'ai de la naissance, & l'on dit que j'ai de l'esprit pour faire estimer ce que je dis.

Sans le croire parle aussi-bien
Que son pere croyoit écrire.
Je vis arriver en ce lieu
Le brillant Abbé de Chaulieu,
Qui chantoit en sortant de table.
Il osoit caresser le Dieu
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguoit dans sa douce yvresse
Des beautés sans correction (26),
Qui

(26) L'Abbé de Chaulieu dans une Epitre au Marquis de la Farre, connue dans le Public sous le titre du Déisme, dit :

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides,
Déja venoient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du Chien de l'Empire des Morts.

Le moment d'après ; il fait le portrait d'un Confesseur, & parle du Dieu d'Israël dans une autre Pièce sur la Divinité.

D'un Dieu, moteur de tout, j'adore l'existence.
Ainsi l'on doit passer avec tranquillité
Les ans que nous départ l'aveugle Destinée.

On trouve dans ses Poësies beaucoup de contradictions pareilles. Il n'y a pas trois Pièces écrites avec une correction continuée ; mais les beautés de sentiment & d'imagination qui y sont répandues en rachetent les défauts. L'Abbé de Chaulieu mourut en 1720. âgé de près de 80. ans, avec beaucoup de courage d'esprit.

Qui choquoient un peu la justesse,
Mais respiroient la passion.

La Farre (27) avec plus de molesse,
En baissant sa Lyre d'un ton,
Chantoit auprès de sa Maîtresse
Quelques Vers sans précision,
Que le plaisir & la paresse
Dictoient à ce gros Céladon.
Auprès deux le vif Hamilton (28),
Toujours armé d'un trait qui blesse
Médisoit de l'Humaine Espèce
Et même d'un peu mieux, dit-on.

Le Dieu aimoit fort ces Messieurs & surtout la Farre, qui ne se piquoit de rien, & qui même avertissoit son ami Chaulieu, de ne se croire que le premier des Poëtes négligés, &

(27) Le Marquis de la Farre Auteur des Mémoires qui portent son nom, & de quelques Pièces de Poësie, qui respirent la douceur de ses mœurs, étoit encore plus aimable homme qu'aimable Poëte. Il est mort en 1718. ses Poësies sont imprimées à la suite des Oeuvres de l'Abbé de Chaulieu son intime ami, avec une Préface très-partiale & pleine de défauts. Il étoit d'une grosseur remarquable.

(28) Le Comte Anthoine Hamilton, né à Caën en Normandie, a fait des Vers pleins de feu & de legéreté. Il étoit fort satirique.

& non pas le premier des bons Poëtes, comme l'Abbé s'en flattoit de bonne foi.

Ils faiſoient converſation avec quelques-uns des plus aimables Hommes de leur tems. Ces entretiens n'ont ni l'affectation de l'Hôtel de Rambouillet (29), ni le tumulte qui régne parmi nos jeunes Etourdis.

On y ſait fuir également
Le Précieux, le Pédantiſme,
L'Air empeſé du Syllogiſme,
Et l'air *fou* de l'Emportement.
C'eſt-là qu'avec grace on allie
Le vrai Savoir à l'Enjoument,
Et la Juſteſſe à la Saillie.
L'Eſprit en cent façons ſe plie:
On ſait lancer, rendre, eſſuyer,
Des traits d'aimable raillerie;
Le Bon-Sens, de peur d'ennuyer,
Se déguiſe en Plaiſanterie.

Là ſe trouvoit Chapelle, ce Génie plus débauché que délicat, plus naturel que poli, facile dans les Vers, incorrect dans ſon ſtile, libre dans ſes idées. Il parloit toujours au Dieu du

(29) Deſpréaux alla reciter ſes Ouvrages à l'Hôtel de Rambouillet; il y trouva Chapelain, Cotin & quelques gens de pareil goût, qui le reçurent fort mal.

du Goût, sur les mêmes rimes. On dit que ce Dieu lui répondit un jour :

Réglez mieux votre passion
Pour ces syllabes enfilées,
Qui chez Richelet étalées,
Bien souvent sans invention,
Disent avec profusion
Des riens en rimes redoublées.

Parmi ces gens d'esprit, nous trouvames quelques Jésuites. Un Jansénifte dira que les Jésuites se fourrent par-tout ; mais le Dieu du Goût reçoit aussi leurs Ennemis, & il est assez plaisant de voir dans ce Temple, Bourdaloue qui s'entretient avec Pascal sur le grand Art de joindre l'Eloquence au Raisonnement. Le P. Bouhours est derriére eux, marquant sur des Tablettes toutes les fautes de langage, & toutes les négligences qui leurs échappent.

Le Cardinal ne put s'empêcher de dire au Pere Bouhours :

Quittez d'un Censeur pointilleux
La pédantesque diligence,
Aimons jusqu'aux défauts heureux
De leur mâle & libre Eloquence.
J'aime mieux errer avec eux,
Que d'aller, Censeur scrupuleux,
Peser des mots dans ma balance.

Cela

Cela fut dit avec beaucoup plus de politesse que je ne le rapporte; mais nous autres Poëtes, nous sommes souvent très-impolis, pour la commodité de la rime.

Je ne m'arrêtai pas dans ce Temple à voir les seuls Beaux-Esprits.

Vers enchanteurs, exacte Prose,
Je ne me borne point à vous;
N'avoir qu'un goût, est peu de chose,
Beaux-Arts, je vous invoque tous.
Musique, Danse, Architecture,
Art de graver, docte Peinture,
Que vous m'inspirez de desirs!
Baux-Arts, vous êtes des plaisirs,
Il n'en est point qu'on doive exclure.

Je vis les Muses présenter tour à tour sur l'Autel du Dieu, des Livres, des Desseins, & des Plans de toute espèce. On voit sur cet Autel, le Plan de cette belle façade du Louvre, dont on n'est point redevable au Cavalier Bernin qu'on fit venir inutilement en France avec tant de fraix, & qui fut construite par Perault & par Louïs le Vau, grands Artistes trop peu connus. Là est le Dessein de la Porte St. Denis, dont la plûpart des Parisiens, ne connoissent pas plus la beauté, que le nom de François Blondel, qui acheva ce Monument.

Cette admirable Fontaine (30) qu'on remarque si peu, & qui est ornée des précieuses sculptures de Jean Gourgeon. Le Portail de St. Gervais, Chef-d'œuvre d'Architecture, à qui il manque une Eglise, une place, & des admirateurs; & qui devroit immortaliser le nom de Desbrosses, encore plus que le Palais Luxembourg qu'il a aussi bâti. Tous ces beaux Monumens négligés par nous, attirent souvent les regards du Dieu.

On nous fit voir ensuite la Bibliothéque de ce Palais enchanté. Elle n'étoit pas ample. On croira bien que nous n'y trouvames pas

L'amas curieux & bizarre
De vieux Manuscrits vermoulus,
Et la suite inutile & rare
D'Ecrivains qu'on n'a jamais lus.
Mais les Muses ont elles-mêmes
En leur rang placé ces Auteurs,
Qu'on lit, qu'on estime & qu'on aime,
Et dont la sagesse suprême
N'a ni trop, ni trop peu de fleurs.

Presque tous les Livres y sont corrigés, & retranchés de la main des Muses. On y voit, entre autres l'Ouvrage de Rabelais, réduit tout au plus à un demi quart.

Marot,

(30) La Fontaine St. Innocent.

Marot, qui n'a qu'un ſtile, & qui chante du même ton les Pſaumes de David & les Merveilles d'Alix, n'a plus que ſept ou huit feuillets. Voiture & Sarrazin, n'ont pas à eux deux plus de 60. pages.

Tout l'eſprit de Bayle ſe trouve dans un ſeul Tome, de ſon propre aveu; car ce judicieux Philoſophe, en Juge éclairé de tant d'Auteurs & de tant de Sectes, diſoit ſouvent qu'il n'auroit pas compoſé plus d'un *in folio*, s'il n'avoit écrit que pour lui, & non pour des Libraires.

Enfin l'on nous fit paſſer dans l'intérieur du Sanctuaire. Là les Myſtères du Dieu furent dévoilés. Là je vis, ce qui doit ſervir d'exemple à la poſtérité. Un petit nombre de véritablement grands Hommes, y faiſoient ce qu'ils n'avoient point fait dans leur vie; ils voyoient & corrigeoient leurs fautes.

L'Aimable Auteur du Télémaque retranchoit des répétitions & des détails inutiles dans ſon Roman Moral, & rayoit le Titre de Poëme Epique, que quelques Zélés indiſcrets lui donnent; car il avoue ſincérement qu'il n'y a point de Poëme en Proſe.

Et l'éloquent Boſſuet vouloit bien rayer quelques familiarités échappées à ſon génie vaſte, impétueux & facile, leſquelles déparent un peu la ſublimité de ſes Oraiſons Funèbres; & il eſt à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue ſageſſe des anciens Egyptiens.

Ce grand & ſublime Corneille,
Qui plut bien moins à notre oreille
Qu'à notre eſprit qu'il étonna:
Ce Corneille qui crayonna (31)
L'Ame d'Auguſte, de Cinna,
De Pompée & de Cornélie:
Jettoit au feu ſa Pulchérie,
Agéſilas & Suréna;
Et ſacrifioit, ſans foibleſſe,
Tous ces Enfans infortunés,
Fruits languiſſans de ſa vieilleſſe,
Trop indignes de leurs Aînés.
  Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant ſans nous ſurprendre,
Et ne ſe démentant jamais,
Racine obſerve les Portraits
De Bajazet, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hippolite:
A peine il diſtingue leurs traits,
Ils ont tous le même mérite:
Tendres, galants, doux & diſcrets,
L'Amour qui marche à leur ſuite

Les

(31) Terme dont Corneille ſe ſert dans une de ſes Epitres.

Les croit des Courtisans Français.
Toi, Favori de la Nature,
Toi, la Fontaine, Auteur charmant,
Qui bravant & rime & mesure,
Si négligé dans ta parure,
N'en avoit que plus d'agrément:
Sur tes Ecrits inimitables,
Dis-nous quel est ton sentiment;
Eclaire notre jugement
Sur tes Contes, & sur tes Fables.

La Fontaine qui avoit conservé la naïveté de son caractère, & qui, dans le Temple du Goût, joignoit un sentiment éclairé à cet heureux & singulier instinct qui l'inspiroit pendant sa vie, retranchoit quelques-unes de ses Fables; mais en très-petite quantité. Il acourcissoit presque tous ses Contes, & déchiroit les trois quarts d'un gros Recueil d'Oeuvres posthumes, imprimé par ces Editeurs qui vivent des sottises des Morts.

Là régnoit Despréaux, leur Maître en l'Art d'écrire,
Lui qu'arma la Raison des traits de la Satire;
Qui, donnant le Précepte & l'exemple à la fois,
Etablit d'Apollon les rigoureuses Loix.
Il revoit ses Enfans avec un œil sévère;
De la triste *Equivoque*, il rougit d'être Pere,

Et rit des traits manqués du pinceau foible & dur
Dont il défigura le Vainqueur de Namur.
Lui-même il les efface, & semble encor nous dire,
Ou sachez-vous connoître, ou gardez-vous d'écrire.

Despréaux par un ordre exprès du Dieu du Goût, se réconcilioit avec Quinault, qui est le Poëte des Graces, comme Despréaux est le Poëte de la Raison ;

Mais le sévère Satirique
Embrassoit encor en grondant
Cet aimable & tendre Lyrique,
Qui lui pardonnoit en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous, disoit Despréaux, que vous ne conveniez qu'il y a bien des fadeurs dans ces Opera si agreables. Cela peut bien être, dit Quinault ; mais avouez aussi, que vous n'eussiez jamais fait Atys, ni Armide.

Dans vos scrupuleuses beautés
Soyez vrai, précis, raisonnable,
Que vos Ecrits soyent respectés ;
Mais permettez-moi d'être aimable.

Après avoir salué Despréaux & embrassé tendrement Quinault, je vis l'inimitable Molière & j'osai lui dire ;

L'élé-

L'élégant, mais le froid Térence,
Fut le premier des Traducteurs ;
Tu fus le Peintre de nos Mœurs,
De l'Univers & de la France.
Nos Bourgeois à sots préjugez,
Nos petits-Marquis rengorgés,
Nos Robins toujours arrangés,
Chez toi venoient se reconnoître ;
Et tu les aurois corrigés
Si l'Esprit humain pouvoit l'être.

Ah ! disoit-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le Peuple ? Que n'ai-je, toujours été le maître de mon tems ! J'aurois trouvé des Dénouements plus heureux, & j'aurois moins abaissé mon génie au bas Comique.

C'est ainsi que tous ces Maîtres de l'Art montroient leur supériorité, en avouant ces erreurs auxquelles l'humanité est soumise, & dont nul grand Homme n'est exempt.

Je connus alors que le Dieu du Goût, est très-difficile à satisfaire ; mais qu'il n'aime point à demi. Je vis que les Ouvrages qu'il critique le plus en détail, sont ceux qui en tout lui plaisent davantage.

Nul Auteur avec lui n'a tort,
Quand il a trouvé l'Art de plaire:

Il le critique sans colére,
Il applaudit avec transport.
Melpomène étalant ses charmes
Vient lui présenter ses Héros,
Et c'est en répandant des larmes
Que ce Dieu connoît leurs défauts.
Malheureux qui toujours raisonne,
Et qui ne s'attendrit jamais!
Dieu du Goût, ton divin Palais
Est un séjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournérent le Dieu leur parla, à peu près, dans ce sens; car il ne m'est pas donné de dire ses propres mots.

Adieu, mes plus chers Favoris.
Comblés des faveurs du Parnasse,
Ne souffrez pas que dans Paris
Mon Rival usurpe ma place.

Il sai qu'à vos yeux éclairés
Le Faux-Goût tremble de paroître,
Si jamais vous le rencontrez
Il est aisé de le connoître.

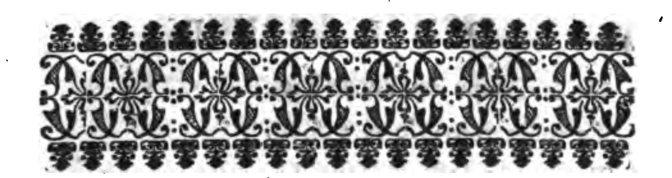
Toujours accablé d'ornemens,
Composant sa voix, son visage,

Affecté

Affecté dans ses agrémens,
Et précieux dans son langage.

Il prend mon Nom, mon Etendart,
Mais on voit assez l'imposture;
Car il n'est que le Fils de l'Art,
Moi, je le suis de la Nature.





ODE

SUR LA

SUPERSTITION.

CHarmante & ſublime Emilie,
Amante de la Vérité,
Ta ſolide Philoſophie
Ta prouvé la Divinité.
Tu connois cet Etre Suprême,
Dans ton Cœur eſt ſa bonté même,
Dans ton Eſprit eſt ſa grandeur;
Tu parois ſon plus bel Ouvrage,
Et tu lui rends un digne hommage,
Exempt de foibleſſe & d'erreur.

Mais ſi les traits de l'Athéïſme
Sont repouſſés par ta Raiſon,

De

De la Coupe du Fanatisme
Ta main renverse le poison.
Tu sers la Justice éternelle,
Sans l'acreté de ce faux zèle
De tant de Dévots malfaisans;
Tel un Sujet sincère & juste,
Sait approcher d'un Trône auguste,
Sans les vices des Courtisans.

Ce Fanatisme sacrilège,
Est sorti du sein des Autels:
Il les profane, il les assiège,
Il en écarte les Mortels.
O Religion bienfaisante!
Ce farouche Ennemi se vante
D'être né dans ton chaste flanc;
Mere tendre, mere adorable,
Croira-t-on qu'un Fils si coupable
Ait été formé de ton sang?

On a vu du moins des Athées
Sociables dans leurs erreurs:
Leurs opinions infectées
N'avoient point corrompu leurs mœurs;

Spi-

Spinosa fut doux, simple, aimable,
Le Dieu que son esprit coupable
Avoit follement combattu,
Prenant pitié de sa foiblesse,
Lui laissa l'humaine Sagesse,
Et les ombres de la Vertu.

Je sentirois quelque indulgence,
Pour un aveugle Audacieux,
Qui nieroit l'utile existence
De l'Astre qui brille à mes yeux.
Ignorer ton Etre Suprême,
Grand Dieu! c'est un moindre blasphême,
Et moins digne de ton courroux,
Que de te croire impitoyable,
De nos malheurs insatiable,
Jaloux, injuste, comme nous.

Lorsqu'un Dévot atrabilaire,
Nourri de superstition
A par cette affreuse chimére
Corrompu sa Religion,
Son Ame alors est endurcie,

Sa

Sa Raison s'enfuit obscurcie,
Rien n'a plus sur lui de pouvoir;
Sa Justice est folle, & cruelle,
Il est dénaturé par zèle,
Et sacrilège par devoir.

Ce Sénat proscrit dans la France,
Cette infâme Inquisition,
Ce Tribunal où l'ignorance
Traîna si souvent la Raison;
Cette troupe folle, inhumaine,
Qui tient le Bon-Sens à la gêne,
Et l'innocence dans les fers,
Par son zèle absurde aveuglée,
Osa condamner Galilée,
Pour avoir connu l'Univers.

Ecoutez ce signal terrible,
Qu'on vient de donner dans Paris;
Regardez ce carnage horrible,
Entendez ces lugubres cris.
Le frere est teint du sang du frere,
Le fils assassine son pere

La femme égorge son époux;
Leurs bras sont armés par les Prêtres,
O Ciel! sont-ce-là les Ancêtres
De ce Peuple leger & doux?

Jansénistes & Molinistes,
Vous qui combattez aujourd'hui,
Avec les raisons de Sophistes,
Leurs traits, leur bile & leur ennui,
Tremblez qu'enfin votre querelle,
Dans vos murs un jour ne rapelle
Ces tems de vertige & d'horreur;
Craignez ce zèle qui vous presse,
On ne sent pas dans son yvresse
Jusqu'où peut aller sa fureur.

Enfans ingrats d'un même pere,
Si vous prétendez le servir,
Si vous aspirez à lui plaire,
Est-ce à force de vous haïr?
Est-ce en déchirant l'héritage,
Qu'un Pere si tendre & si sage,
Du haut des Cieux nous a transmis?
L'amour étoit votre partage,

Cruels, auriez-vous plus de rage,
Si vous étiez nez ennemis?

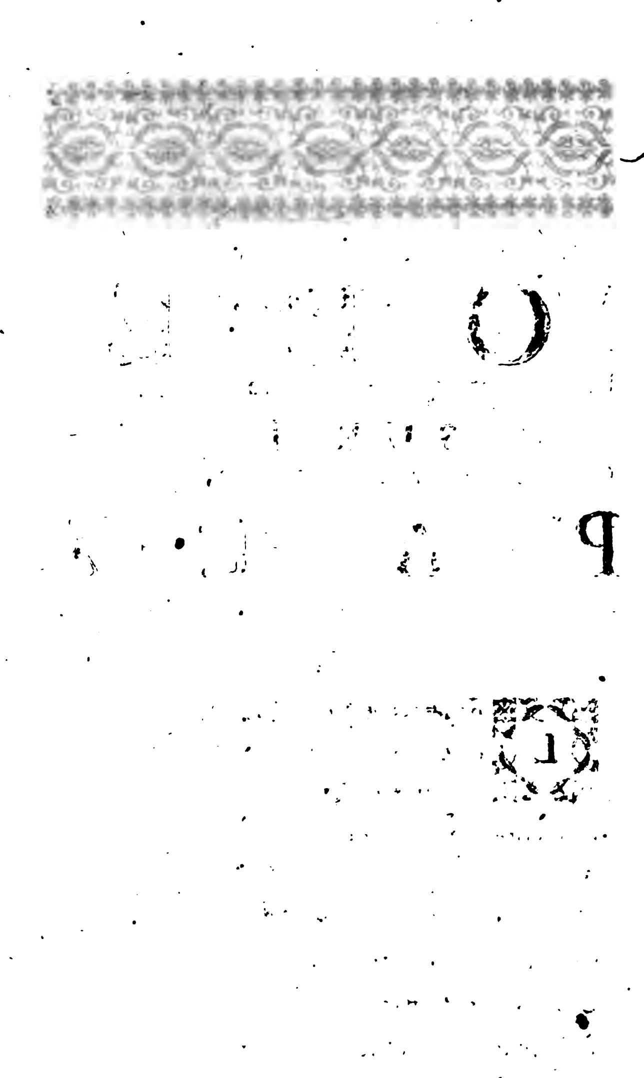
Malheureux, voulez-vous entendre
La Loi de la Religion?
Dans Marſeille il falloit l'apprendre,
Au Sein de la contagion;
Lorsque la tombe étoit ouverte,
Lorsque la Provence couverte
Par les ſemences du trépas,
Pleurant ſes Villes deſolées,
Et ſes Campagnes dépeuplées,
Fit trembler tant d'autres Etats.

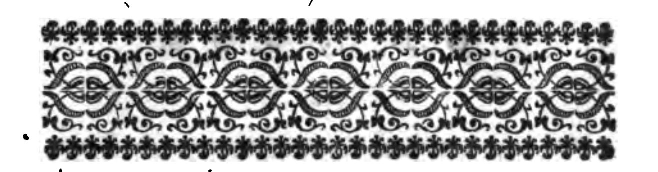
Belzuns, ce Paſteur vénérable,
Sauvoit ſon Peuple périſſant,
Langeron, Guerrier ſecourable,
Bravoit un trépas renaiſſant,
Tandis que vos lâches Cabales,
Dans la moleſſe & les ſcandales,
Occupoient votre oiſiveté,
Par la diſpute ridicule
Et ſur Quênel & ſur la Bulle,
Qu'oubliera la Poſtérité.

Dans

Dans votre pédantesque audace,
Digne de votre Faux-Savoir,
Vous argumentez ſur la Grace,
Et vous êtes loin de l'avoir.
Un ignorant, qui de ſon frere
Soulage en ſecret la miſere,
Qui fuit la Cour & les Flatteurs,
Doux, Clément, ſans être timide,
Voilà mon Apôtre & mon Guide,
Les autres ſont des Impoſteurs.







ODE SUR LA PAIX.

I.

L'Etna renferme le tonnerre
Dans ses épouvantables flancs,
Il vomit le feu sur la Terre,
Il devore ses habitans.
Ah! fuyez, Nimphes gémissantes,
Ces Campagnes toujours brûlantes,
Ces abîmes toujours ouverts,
Ces torrens de flamme & de souffre,
Echappés du sein de ce Goufre,
Qui touche aux voutes des Enfers.

2.

Plus terribles dans ses ravages,
Plus fier dans ses débordemens,
Le Pô renverse ses rivages,
Cachés sous ses flots écumans:
Avec lui marchent la ruïne,
L'effroi, la douleur, la famine,
La mort, les désolations;
Et vers les fanges de Ferrare,
Il entraîne à la Mer avare
Les dépouilles des Nations.

3.

Mais ces débordemens de l'Onde,
Et ces combats des Elémens,
Et ces secousses, qui du Monde
Ont ébranlé les fondemens,
Fleaux que le Ciel en colére,
Sur ce malheureux Hémisphére
A fait éclater tant de fois,
Sont moins affreux, sont moins sinistres,
Que l'Ambition des Ministres,
Et que les Discordes des Rois.

Que

4.

Que de Nations fortunées
Reposoient au Sein des Baux-Arts,
Avant qu'au haut des Pyrénées
Tonnât la trompette de Mars!
Des Jeux la troupe enchanteresse,
Les Plaisirs, les Chants d'allegresse,
Régnoient dans nos brillans Palais,
Tandis que les Flutes champêtres,
Mollement à lombre des Hêtres,
Vantoient les charmes de la Paix.

5.

Paix aimable, éternel partage
Des heureux habitans des Cieux,
Vous étiez l'unique avantage
Qui pouviez-nous approcher d'eux!
Le Tigre acharné sur sa proye,
Sent d'une impitoyable joye
Son ame horrible s'enflammer;
Notre cœur n'est point né sauvage,
Grand Dieu! si l'Homme est votre image,
C'est qu'il étoit fait pour aimer.

6.

De l'Inde, aux bornes de la France,
Le Soleil, en son vaste tour,
Ne voit qu'une Famille immense
Que devoit gouverner l'Amour.
Mortels vous êtes tous des Freres;
Jettez ces armes mercenaires;
Que cherchez-vous dans les combats?
Quels biens poursuit votre imprudence?
En aurez-vous la jouïssance
Dans l'horrible nuit du trépas?

7.

O superbe, ô triste Italie,
Que tu plains ta fécondité!
Sous les débris ensévelie,
Que tu déplores ta beauté!
Je vois tes moissons dévorées
Par les Nations conjurées,
Qui te flattoient de te vanger;
Foible, desolée, expirante,
Tu combats d'une main tremblante
Pour le choix d'un Maître étranger.

Que

8.

Que toujours armez pour la Guerre,
Nos Rois soient les Dieux de la Paix,
Que leurs mains portent le tonnerre,
Sans se plaire à lancer ses traits!
Nous chérissons un Berger sage,
Qui dans un heureux pâturage
Unit les Troupaux sous ses loix;
Malheur au Pasteur sanguinaire,
Qui les expose en téméraire,
A la dent des Tyrans des Bois!

9.

Eh, que m'importe la Victoire
D'un Roi qui me perce le flanc,
D'un Roi dont j'achete la gloire
De ma fortune ou de mon sang?
Quoi! dans l'horreur de l'indigence,
Dans les langueurs, dans la souffrance,
Mes jours seront-ils plus serains,
Quand on m'apprendra que nos Princes,
Aux Frontieres de nos Provinces,
Nagent dans le sang des Germains?

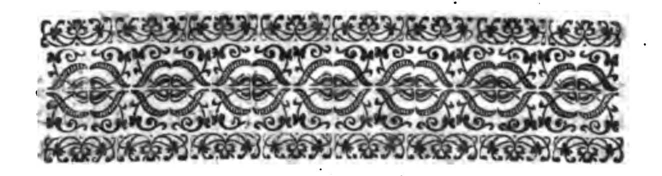
10.

Colbert, toi qui dans ta Patrie,
Amenas les Arts & les Jeux,
Colbert, ton heureuſe induſtrie
Sera plus chére à nos neveux,
Que la vigilance infléxible
De Louvois, dont la main terrible
Embraſoit le Palatinat,
Et qui ſous la Mer irritée,
De la Hollande épouvantée
Vouloit anéantir l'Etat.

11.

Que Louïs, juſqu'au dernier âge,
Soit honoré du nom de GRAND;
Mais que ce nom s'accorde au Sage,
Qu'on le refuſe au Conquérant.
C'eſt dans la Paix que je l'admire,
C'eſt dans la Paix que ſon Empire,
Fleuriſſoit ſous ſes juſtes loix,
Quand ſon Peuple aimable & fidèle
Fut des Peuples l'heureux modèle,
Et lui le modèle des Rois.

EPITRE



EPITRÉ

A

L'ABBÉ DE CHAULIEU.

De Sulli, le 15. Juillet 1716.

A Vous, l'Anacréon du Temple,
A vous, le Sage si vanté,
Qui nous prêchez la volupté
Par vos vers & par votre exemple;
Vous, dont le Chant délicieux,
Quand la goute au lit vous condamne,
Rend des sons aussi gracieux,
Que quand vous chantez la Torane,
Assis à la table des Dieux.

C'est ici que Chapelle a demeuré deux ans de suite. Je voudrois bien qu'il eût laissé dans ce Château un peu de son génie : cela accommode-

moderoit fort ceux qui veulent vous écrire; mais comme on prétend qu'il vous l'a laissé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la Magie dont vous m'avez tant parlé.

Et dans une Tour assez sombre
Du Château qu'habita jadis
Le plus leger des Beaux-Esprits,
Un beau soir j'évoquai son Ombre.
Aux Déïtés des sombres Lieux
Je ne fis point de sacrifice,
Comme ces Fripons qui des Dieux
Chantoient autrefois le Service;
Ou la Sorciére Pythonisse,
Dont la grimace & l'artifice
Avoient fait dresser les cheveux
A ce sot Prince des Hébreux,
Qui crut bonnement que le Diable,
D'un certain Grand-Prêtre ennuyeux,
Lui montroit le Spectre effroïable.
Il n'y faut point tant de façon
Pour une Ombre aimable & legére;
C'est bien assez d'une Chanson,
Et c'est tout ce que je puis faire.
Je dis à peu près sur ce ton:
Eh, de grace, Monsieur Chapelle,

Quit-

Quittez le Manoir de Pluton,
Pour cet enfant qui vous appelle.
Mais non, sur la voute éternelle
Les Dieux vous ont reçu, dit-on,
Et vous ont mis entre Apollon
Et le Fils joufflu de Semele;
Du haut de ce divin Canton
Descendez, aimable Chapelle.

Cette familière Oraison
Dans la demeure fortunée
Reçut quelque approbation;
Car enfin, quoique mal tournée,
Elle étoit faite en vôtre nom.
Chapelle vint. A son approche
Je sentis un respect soudain;
Car il avoit sa Lyre en main,
Et son Lucrèce dans sa poche.
Il s'appuyoit sur Bachaumon,
Qui lui servit de Compagnon
Dans le recit de ce Voyage,
Qui du plus charmant Badinage
Fut la plus charmante leçon.

Je

Je lui demandai comme il s'y prenoit autrefois dans la Monde,

Pour chanter toujours ſur la Lyre,
Ces Vers aiſés, ces Vers coulans,
De la Nature heureux Enfans,
Où l'Art ne trouve rien à dire.
L'Amour, me dit-il, & le Vin
Autrefois me firent connoître
Les graces de cet Art divin;
Puis à Chaulieu l'Epicurien
Je ſervis quelque tems de Maître,
Il faut que Chaulieu ſoit le tien.



EPITRE



EPITRE

A Mr. LE DUC DE SULLI.

A Paris le 18. Août 1720.

J'Irai chez vous, Duc adorable,
Vous, dont le goût, la vérité,
L'esprit, la candeur, la bonté,
Et la douceur inaltérable,
Font respecter la volupté,
Et rendent la sagesse aimable.
Que dans votre charmant séjour,
Je me fais un plaisir extrême
De parler sur la fin du jour
De vers, de musique, d'amour,
Et pas un seul mot du Système (*)!

Peut-

(*) Le Système de Mr. Law qui bouleversa la France en 1720.

Peut-être les larmes aux yeux
Je vous apprendrai pour nouvelle,
Le trépas de ce vieux gouteux,
Qu'anima l'esprit de Chapelle;
L'éternel Abbé de Chaulieu;
Paroîtra bien-tôt devant Dieu,
Et si d'une Muse féconde,
Les Vers aimables & polis
Sauvent une Ame en l'autre Monde,
Il ira droit en Paradis.
L'autre jour à son agonie,
Son Curé vint, de grand matin;
Lui donner en cérémonie,
Avec son huile & son Latin,
Un passeport pour l'autre vie.
Il vit tous ses péchés lavés
D'un petit mot de penitence,
Et reçut ce que vous savez,
Avec beaucoup de bienséance.
Il fit même un très-beau Sermon,
Qui satisfit tout l'Auditoire;
Tout haut il demanda pardon
D'avoir eu trop de vaine gloire.
C'étoit-là, dit-il, le péché,
Dont il fut le plus entiché;

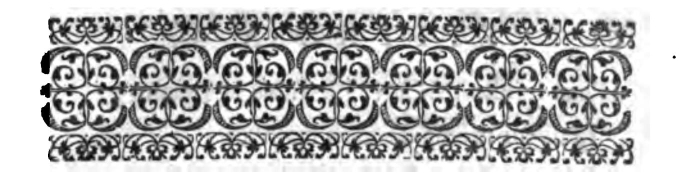
Car

Car on ſait qu'il étoit Poëte,
Et que ſur ce point tout Auteur,
Ainſi que tout Prédicateur,
N'a jamais eu l'ame bien nette.
Il ſera pourtant regretté,
Comme s'il eût été modeſte.
Sa perte au Parnaſſe eſt funeſte,
Preſque ſeul il étoit reſté,
D'un Siècle plein de politeſſe.
Helas! aujourd'hui la Jeuneſſe
A fait à la délicateſſe
Succéder la groſſiéreté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine & lâche pareſſe
A cette ſage oiſiveté,
Que l'étude occupoit ſans ceſſe.
Pour notre petit Genonville,
Si digne du Siècle paſſé
Et des Faiſeurs de Vaudeville,
Il me paroît très-empreſſé
D'abandonner pour vous la Ville:
Le Syſtême n'a point gâté
Son eſprit aimable & facile;
Il a toujours le même ſtile,
Et toujours la même gaîté.

Je sai que par déloyauté
Le fripon n'aguère a tâté
De la Maîtresse tant jolie
Dont j'étois si fort entêté.
Un autre eût pu s'en courroucer;
Mais je sai qu'il faut se passer
Des bagatelles dans la vie.



EPITRE



EPITRE

A

Mr. DE GENONVILLE.

NE me ſoupçonne point de cette vanité,
Qu'a notre ami Chaulieu de parler de lui-même,
Et laiſſe-moi jouïr de la douceur extrême
De t'ouvrir avec liberté
Un cœur qui te plaît & qui t'aime.
De ma Muſe en mes premiers ans
Tu vis les tendres fruits imprudemment (*) éclore,
Tu vis la Calomnie avec ſes noirs Serpens,
Des plus beaux jours de mon Printems
Obſcurcir la naiſſante Aurore.

D'une

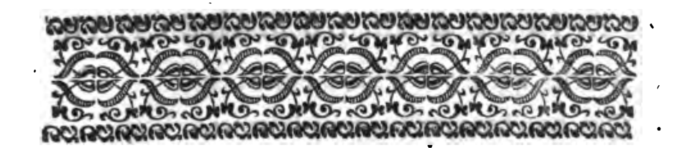
(*) Mr. de la Faluère de Genonville étoit l'ami intime de Mr. de Voltaire; ils avoient été élevés enſemble.

D'une injuſte priſon (*) je ſubis la rigueur,
Mais au moins de mon malheur
Je ſus tirer quelque avantage;
J'apris à m'endurcir contre l'adverſité,
Et je me vis un courage
Que je n'attendois pas de la legéreté
Et des erreurs de mon jeune âge.
Dieux! que n'ai-je eu depuis la même fermeté!
Mais à de moindres allarmes
Mon cœur n'a point réſiſté.
Tu ſais combien l'Amour m'a fait verſer de larmes,
Fripon, tu le ſais trop bien,
Toi dont l'amoureuſe adreſſe
M'ôta mon unique bien;
Toi dont la délicateſſe,
Par un ſentiment fort humain,
Aima mieux ravir ma Maîtreſſe,
Que de la tenir de ma main.
Mais je t'aimai toujours, tout ingrat & vaurien,
Je te pardonnai tout avec un cœur chrétien,
Et ma facilité fit grace à ta foibleſſe.

Helas!

(*) L'Auteur avoit été mis à la Baſtille à l'âge de dix-neuf ans ſur le faux rapport d'un eſpion.

Helas! pourquoi parler encor de mes amours?
Quelquefois ils ont fait le charme de ma vie,
  Aujourd'hui la maladie
En éteint le flambeau peut-être pour toujours.
De mes ans paſſagers la trame eſt racourcie,
Mes organes laſſés ſont morts pour les plaiſirs:
Mon cœur eſt étonné de ſe voir ſans deſirs.
  Dans cet état il ne me reſte
Qu'un aſſemblage vain de ſentimens confus,
Un Préſent *douloureux*, un Avenir funeſte,
Et l'affreux ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus.
Pour comble de malheur je ſens de ma penſée
  Se déranger les reſſorts:
Mon eſprit m'abandonne; & mon ame éclipſée
Perd en moi de ſon être, & meurt avant mon corps.
Eſt-ce-là ce rayon de l'eſſence ſuprême
  Qu'on nous peint ſi lumineux?
Eſt-ce-là cet Eſprit ſurvivant à nous-même?
Il naît avec nos Sens, croît, s'affoiblit comme eux.
  Helas! périroit-il de même?



EPITRE

A

Mr. LE MARÉCHAL

DE VILLARS.

JE me flatois de l'eſpérance
D'aller goûter quelque repos
Dans votre Maiſon de plaiſance;
Mais Vinache a ma confiance,
Et j'ai donné la préférence,
Sur le plus grand de nos Héros,
Au plus grand Charlatan de France.
Ce diſcours vous déplaira fort,
Et je confeſſe que j'ai tort
De parler du ſoin de ma vie

A celui qui n'eut d'autre envie
Que de chercher par-tout la mort.
Mais souffrez que je vous réponde,
Sans m'attirer votre courroux,
Que j'ai plus de raison que vous
De vouloir rester dans ce Monde.
Car si quelque coup de Canon
Dans vos beaux jours brillans de gloire
Vous eût envoyé chez Pluton,
Voyez la consolation
Que vous auriez dans la nuit noire,
Lorsque vous sauriez la façon
Dont vous auroit traité l'Histoire.

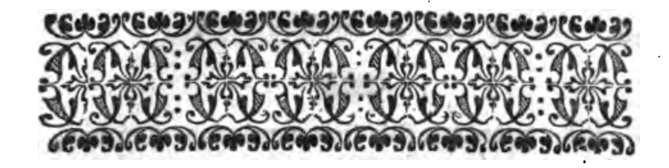
Paris vous eût premiérement
Fait un service fort célèbre,
En présence du Parlement,
Et quelque Prélat ignorant
Auroit prononcé hardiment
Une longue Oraison funèbre
Qu'il n'eût pas faite assûrément;
Puis en vertueux Capitaine
On vous auroit proprement mis

Dans

Dans l'Egliſe de St. Denis
Entre du Gueſclin, & Turenne.
Mais ſi quelque jour, moi chétif,
Je paſſois ſur le noir Eſquif,
Je n'aurois qu'une vile Biére;
Deux Prêtres s'en iroient gaîment
Porter ma figure legére
Et la loger meſquinement
Dans un recoin de Cimetiére.
Mes Nièces au lieu de priére,
Et mon Janſéniſte de Frere,
Riroient à mon enterrement,
Et j'aurois l'honneur ſeulement
Que quelque Muſe médiſante
M'affubleroit pour monument
D'une Epitaphe impertinente.



Vous voyez donc très-clairement
Qu'il eſt bon que je me conſerve,
Pour être encor témoin long-tems
De tous les exploits éclatans
Que le Seigneur Dieu vous réſerve.



A MAD[LLE] * * *.

TU commences par me louer,
Tu veux finir par me connaître,
Tu me loueras bien moins; mais il faut t'avouer,
Ce que je suis, ce que je voudrois être.
J'aurai vu dans trois ans (*) passer quarante Hyvers,
Apollon présidoit au jour qui m'a vu naître,
Au sortir du Berceau j'ai béguayé des Vers:
Bien-tôt ce Dieu puissant m'ouvrit son Sanctuaire,
Mon cœur vaincu par lui se rangea sous sa Loi;
D'autres ont fait des Vers par le desir d'en faire,
Je fus Poëte malgré moi.

Tous

(*) Ecrit en 1730.

Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon ame,
Tout Art a mon hommage, & tout plaisir m'enflame,
La Peinture me charme; on me voit quelquefois
Au Palais de Philippe, ou dans celui des Rois,
Sous les efforts de l'Art admirer la Nature,
Du brillant Cagliari (*) saisir l'esprit divin,
Et devorer des yeux la touche noble & sûre
De Raphaël & du Poussin.

De ces appartemens qu'anime la Peinture
Sur les pas du plaisir je vole à l'Opera,
J'aplaudis tout ce qui me touche;
La fertilité de Campra (†),
La gayeté de Mouret, les graces de Destouches,
Pelissier par son art, le More par sa voix (‡),
L'agile Camargé, Sallé l'enchanteresse,
Cette austère Sallé faite pour la tendresse,
Tour à tour ont mes vœux, & suspendent mon choix.

Quel-

(*) Paul Veronèse.
(†) Fameux Musicien.
(‡) Actrices.

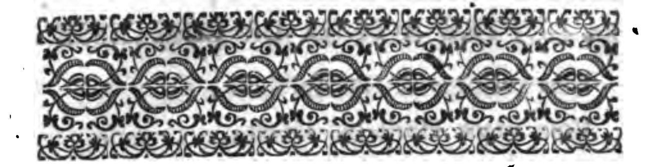
Quelquefois embraſſant la ſcience hardie,
Que la curioſité
Honora, par vanité,
Du nom de Philoſophie,
Je cours après Newton dans l'abîme des Cieux.
Je veux voir ſi des nuits la Courriére inégale
Par le pouvoir changeant d'une force centrale;
En gravitant vers nous s'approche de nos yeux,
Et peſe d'autant plus, qu'elle eſt près de ces lieux
Dans les limites d'un ovale.
J'en entends raiſonner les plus profonds Eſprits,
Maupertuis & Mairan, calculante Cabale,
Je les vois qui des Cieux franchiſſent l'intervale,
Et je vois quelquefois que j'ai très-peu compris.

De ces obſcurités je paſſe à la Morale:
Je lis au cœur de l'Homme & ſouvent j'en rougis:
J'examine avec ſoin les informes Ecrits,
Les Monumens épars & le ſtile énergique
De ce fameux Paſcal, ce dévot Satirique:
Je vois ce rare Eſprit trop promt à s'enflâmer,

Je

Je combats ses rigueurs extrêmes;
Il enseigne aux Humains à se haïr eux-mêmes,
Je voudrois malgré lui leur apprendre à s'aimer.
Ainsi mes jours égaux que les Muses remplissent,
Sans soins, sans passions, sans préjugez fâcheux,
Commencent avec joye & vivement finissent
Par des soupers délicieux.
L'Amour dans mes plaisirs ne mêle plus ses peines;
Adieu Philis, adieu Climènes.
J'ai quitté prudemment ce Dieu qui m'a quitté,
J'ai passé l'heureux tems fait pour la volupté.
Est-il donc vrai grands Dieux? ne faut-il plus que j'aime?
La foule des Baux-Arts qui viennent tour à tour
Remplir le vuide de moi-même,
N'est point encor assez pour remplacer l'amour.

LET-



LETTRE

A

MADAME LA COMTESSE

DE FONTAINE-MARTEL.

O très-ſinguliére Martel,
J'ai pour vous eſtime profonde,
C'eſt dans votre petit Hôtel,
C'eſt ſur vos bontés que je fonde
Mon plaiſir, le ſeul bien réel,
Qu'un honnête homme ait en ce Monde.
Il eſt vrai qu'un peu je vous gronde,
Et que vous l'avez mérité,
Mais je vous trouve en vérité
Femme à peu de femmes ſeconde;
Car ſous vos cornettes de nuit,

Sans

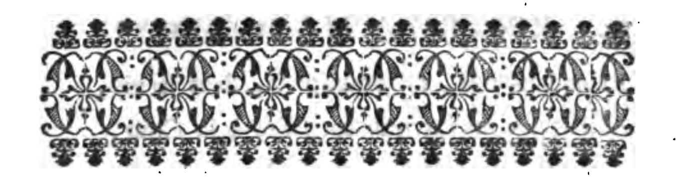
Sans préjugés & sans foiblesse,
Vous logez esprit qui séduit,
Et qui tient fort à la Sagesse.
Or votre Sagesse n'est pas
Cette pointilleuse harpie,
Qui raisonne sur tous les cas,
Et qui suivante de l'Envie,
Ouvrant un gosier édenté,
Contre la douce volupté,
Toujours prêche, argumente & crie;
Mais celle qui si doucement,
Sans effort & sans industrie,
Se bornant toute au sentiment,
Sait jusqu'au dernier moment
Répandre un charme sur sa vie.
Voyez-vous pas de tous côtez
Force décrépites Beautez,
Pleurant de n'être plus aimables,
Dans leurs besoins de passion
S'affoler de dévotion,
Et rechercher l'ambition
D'être bégueules respectables?
Bien loin de cette sotte erreur,
Vous avez pour toutes Vigiles

Des

Des Soupers longs, gais & tranquilles,
Des Vers aimables & faciles,
Au lieu des fatras inutiles
De Grenade & de le Tourneur,
Voltaire au lieu d'un Directeur;
Et pour mieux chaſſer toute angoiſſe,
Au Curé préférant Campra,
Vous avez Loge à l'Opera,
Au lieu de Banc dans la Paroiſſe.
Et ce qui rend mon ſort plus doux,
C'eſt que ma Maîtreſſe chez vous
La Liberté ſe voit logée,
Cette Liberté mitigée,
A l'œil ouvert, au front ſerain,
A la démarche dégagée,
N'étant ni Prude ni Catin,
Décente, & jamais arrangée,
Souriant d'un ſouris humain,
A ces paroles chatouilleuſes
Qui font baiſſer un œil malin,
A mes Dames les précieuſes.
Chez vous habite la gaîté,
Cette Sœur de la liberté,
Jamais aigre dans la ſatire,

Toujours vive dans les bons mots,
Se moquant quelquefois des Sots,
Et rarement, mais à propos,
Permettant les éclats de rire.
Que le Ciel benisse le cours
D'un sort aussi doux que le vôtre,
Martel l'Automne de vos jours
Vaut mieux que le Printems d'un autre.





EPITRE

A

MADE. DE ***

SUR LA

CALOMNIE.

ECoutez-moi, reſpectable Emilie,
Vous êtes belle, ainſi donc la moitié
Du Genre Humain ſera votre ennemie:
Vous poſſédez un ſublime génie,
On vous craindra, votre tendre amitié
Eſt confiante, & vous ſerez trahie:
Votre vertu, dans ſa démarche unie,
Simple & ſans fard, n'a point ſacrifié
A nos Dévots, craignez la calomnie;

Attendez-vous, s'il vous plaît, dans la vie,
Aux traits malins que tout Fat à la Cour,
Par passe tems souffre & rend tour à tour.
La Médisance est l'ame de ce Monde,
Elle y préside, & sa vertu féconde
Du plus Stupide échause les propos,
Rebut du Sage, elle est l'esprit des Sots:
En ricanant, cette maigre Furie
Va de sa langue épandre les venins
Sur tous états: mais trois sortes d'humains,
Plus que le reste alimens de l'Envie,
Sont exposés à sa dent de harpie;
Les Beaux-Esprits, les Belles, & les Grands,
Sont de ses traits les objets différens.
Quiconque en France, avec éclat attire
L'œil du Public, est sûr de la satire;
Un bon couplet, chez ce Peuple falot,
De tout mérite est l'infaillible lot.

La jeune Eglé de pompons couronnée,
Devant un Prêtre à minuit amenée,
Va dire un *oui*, d'un air tout ingénu,
A son mari qu'elle n'a jamais vu;
Le lendemain en triomphe on la mene
Au Cours, au Bal, chez Bourbon, chez la Reine,
Bien-

Bien-tôt après, ſans trop ſavoir comment,
Dans tout Paris, on lui donne un Amant.
Roy la chanſonne, & ſon nom par la Ville
Court ajuſté ſur l'air d'un Vaudeville.
Eglé s'en meurt; ſes cris ſont ſuperflus.
Conſolez-vous, Eglé, d'un tel outrage,
Vous pleurerez, helas! bien davantage,
Lorſque de vous on ne parlera plus.
Et nommez-moi la Beauté, je vous prie,
De qui l'honneur fut toujours à couvert.
Liſez-moi *Bayle* à l'Article (*) Schomberg,
Vous y verrez que la Vierge Marie,
Des Chanſonniers comme une autre a ſouffert:
Certain Lampon courut long-tems ſur elle,
Dans un refrain cette Mere pucelle
Se vit nichée; & le Juif Infidèle
Vous parle encor, avec un rire amer,
D'un rendez-vous avec Monſieur Panter.
  Vous voyez donc à quel point la Satire
Sait en tout tems gâter tous les eſprits,
La Terre entiére eſt, dit-on, ſon Empire;
Mais,

(*) Bayle & l'Abbé Houtteville font mention d'un ancien Livre Hébreu, où l'on trouve cette calomnie contre la Vierge. Ce Livre eſt intitulé *Liber Todos Jeskut*; il eſt du IXe. Siècle.

Mais, croyez-moi, ſon Trône eſt à Paris.
Là, tous les ſoirs, la troupe vagabonde
D'un Peuple oiſif, appellé le beau monde,
Va promener, de réduit en réduit,
L'inquiétude, & l'ennui qui le ſuit.
Là, ſont, en foule, antiques Mijaurées,
Jeunes Oiſons, & Bégueules titrées,
Diſant des riens d'un ton de Perroquet,
Lorgnant des Sots, & trichant au piquet.
Blondins y ſont beaucoup plus femmes qu'elles,
Profondément remplis de bagatelles,
D'un air hautain, d'une bruyante voix,
Chantant, parlant, minaudant à la fois.
Si par hazard quelque perſonne honnête,
D'un ſens plus droit, & d'un goût plus heureux,
Des bons Ecrits ayant meublé ſa tête,
Leur fait l'affront d'être ſage à leurs yeux;
Tout auſſi tôt leur brillante Cohue,
D'étonnement & de colére émue,
Maudit eſſaim de Frelons envieux,
Pique & pourſuit cette Abeille charmante,
Qui leur apporte, helas! trop imprudente,
Ce miel ſi pur, & ſi peu fait pour eux.
Quant aux Héros, aux Princes, aux Miniſtres,

Sujets

Sujets uſés de nos diſcours ſiniſtres:
Qu'on m'en nomme un dans Rome & dans Paris,
Depuis Céſar juſqu'au jeune Louïs,
De Richelieu juſqu'à l'Ami d'Auguſte,
Dont un Paſquin n'ait barbouillé le buſte.
Ce grand Colbert, dont les ſoins vigilans
Nous avoient plus enrichis en dix ans,
Que les Mignons, les Catins & les Prêtres,
N'ont en mille ans apauvri nos Ancêtres:
Cet homme unique, & l'auteur & l'apui
D'une grandeur, où nous n'oſions prétendre,
Vit tout l'Etat murmurer contre lui;
Et le Français oſa troubler (*) la cendre
Du Bienfaiсteur qu'il révére aujourd'hui.
Lorſque Louïs, qui d'un eſprit ſi ferme
Brava la Mort comme ſes Ennemis,
De ſes grandeurs ayant ſubi le terme,
Vers ſa Chapelle alloit à St. Denis;
J'ai vu ſon Peuple, aux nouveautés en proye,
Ivre de vin, de folie & de joye,
De cent couplets égayant le Convoi,
Juſqu'au Tombeau maudire encor ſon Roi.
Vous avez tous connu, comme je penſe,
Ce

(*) On vouloit déterrer Mr. Colbert à St. Euſtache.

Ce bon Régent, qui gâta tout en France:
Il étoit né pour la Société,
Pour les Beaux-Arts & pour la volupté:
Grand, mais facile, ingénieux, affable,
Peu ſcrupuleux, mais de crime incapable:
Et cependant, ô menſonge! ô noirceur!
Six ans entiers la Ville & les Provinces,
Au plus aimable, au plus clément des Princes,
Ont prodigué le nom d'empoiſonneur.
Chacun les lit ces Archives d'horreur,
Ces Vers impurs, appellés Philippiques (*),
De l'Impoſture exécrables Chroniques;
Et nul Français n'eſt aſſez généreux,
Pour s'élever, pour dépoſer contre eux.
Que le Menſonge un inſtant vous outrage,
Tout eſt en feu ſoudain pour l'appuyer:
La Vérité perce enfin le nuage,
Tout eſt de glace à vous juſtifier.
Mais voulez-vous, après ce grand Exemple,
Baiſſer les yeux ſur des moindres Objets?
Des Souverains deſcendons aux Sujets,
Des Beaux-Eſprits ouvrons ici le Temple,

Tem-

(*) Libelle diffamatoire en vers, par le Sr. de la Grange, contre Monſieur le Duc d'Orléans Régent du Royaume.

Temple autrefois l'objet de mes souhaits,
Que de si loin, Monsieur Bardus contemple,
Et que Damis ne visita jamais.
Entrons. D'abord on voit la Jalousie,
Du Dieu des Vers la Fille & l'ennemie,
Qui sous les traits de l'Emulation,
Soufle l'orgueil, & porte sa furie
Chez tous ces fous Courtisans d'Apollon.
Voyez leur troupe inquiéte, affamée,
Se déchirant pour un peu de fumée,
Et l'un sur l'autre épanchant plus de fiel,
Que l'implacable & mordant Janséniste
N'en a lancé sur le fin Moliniste,
Ou que Doucin, cet adroit Casuïste,
N'en a versé dessus Pasquier, Quesnel.
Ce vieux Rimeur couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies,
Cet ennemi du Public outragé,
Puni sans cesse, & jamais corrigé:
Ce vil Rousseau, que jadis votre pere
A par pitié tiré de la misere,
Et qui bien-tôt, Serpent envenimé,
Piqua le sein qui l'avoit ranimé;
Lui qui, mêlant la rage à l'impudence,

Devant Themis, accusa (*) l'Innocence.
L'affreux Rousseau, loin de cacher en paix
Des jours tissus de honte & de forfaits,
Vient rallumer, aux Marais de Bruxelles,
D'un feu mourant les pâles étincelles;
Et contre moi croit rejetter l'afront
De l'infamie écrite sur son front.

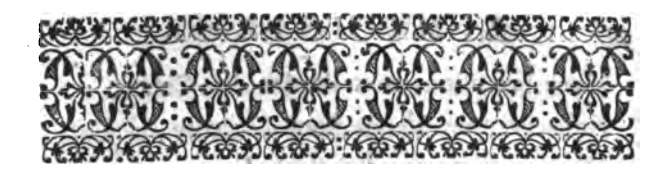
Et que feront tous les traits satiriques,
Que d'un bras foible il décoche aujourd'hui?
Et ces ramas de larcins Marotiques,
Moitié Français & moitié Germaniques,
Qui tous paîtris de fureur & d'ennui,
Seront brûlés, s'il se peut, avant lui?
Ne craignons rien de qui cherche à médire,
En vain Boileau, dans ses sévérités,
A de Quinaut dénigré les beautés.
L'heureux Quinaut, vainqueur de la Satire,
Rit de sa haine & marche à ses côtés.
De tout ceci que faudra-t-il conclure?
O vous Français, nés tous pour la censure,
Doux & polis, mais malins & jaloux,

Peuple

(*) Il accusa Mr. Saurin, fameux Géometre, d'avoir fait des Couplets infâmes, dont lui Rousseau étoit l'Auteur, & fut condamné pour cette calomnie au bannissement perpétuel.

Peuple charmant, faut-il donc voir chez vous,
Tant d'agrémens, & si peu d'indulgence?
Belle Emilie, ornement de la France,
Vous connoissez ce dangereux païs,
Nous y vivons parmi nos ennemis,
Au milieu d'eux brillez en assûrance;
A tous vos goûts prêtez-vous prudemment,
A vos vertus livrez-vous hautement,
Vous forcerez la Censure au silence.





A MONSIEUR DE FONTENELLE.

De Villars, le 1. Septembre 1720.

Les Dames qui ſont à Villars, Monſieur, ſe ſont gâtées par la lecture de vos Mondes. Il vaudroit mieux que ce fût par vos Eglogues, & nous les verrions plus volontiers ici Bergéres que Philoſophes. Elles mettent à obſerver les Aſtres un tems qu'elles pourroient beaucoup mieux employer; & comme leurs goûts décident des nôtres, nous nous ſommes tous faits Phyſiciens pour l'amour d'elles.

Le ſoir ſur des lits de verdure,
Lits que de ſes mains la Nature,
Dans ces Jardins délicieux,
Forma pour une autre avanture,

Nous

Nous brouillons tout l'ordre des Cieux;
Nous prenons Venus pour Mercure,
Car vous saurez qu'ici l'on n'a,
Pour examiner les Planettes,
Au lieu de vos longues Lunettes,
Que des Lorgnettes d'Opera.

Comme nous passons la nuit à observer les Etoiles, nous négligeons fort le Soleil à qui nous ne rendons visite que lorsqu'il a fait près des deux tiers de son tour. Nous venons d'apprendre tout-à-l'heure qu'il a paru de couleur de sang tout le matin, qu'ensuite, sans que l'air fût obscurci d'aucun nuage, il a perdu sensiblement de sa lumiére & de sa grandeur. Nous n'avons su cette nouvelle que sur les cinq heures du soir; nous avons mis la tête à la fenêtre, & nous avons pris le Soleil pour la Lune, tant il étoit petit & pâle. Nous ne doutons point que vous n'ayez vu la même chose à Paris.

C'est à vous que nous nous adressons, Monsieur, comme à notre Maître & à celui de tous les Savans. Vous savez rendre aimables les choses que les autres Philosophes rendent à peine intelligibles. Et la Nature devoit à la France & à l'Europe un homme comme vous pour corriger les Savans, & pour donner aux plus ignorans le goût des Sciences.

Or

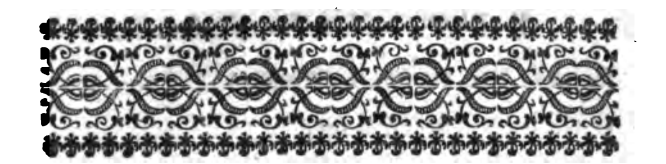
Or dites-nous donc, FONTENELLES,
Vous qui par un vol imprévu,
De Dédale prenant les aîles,
Dans les Cieux avez parcouru
Tant de carriéres immortelles,
Où St. Paul avant vous a vu
Force Beautez furnaturelles,
Dont très-prudemment il s'eft tu;
Du Soleil par vous fi connu,
Ne favez-vous point de nouvelles?
Pourquoi fur un Char tout fanglant
A-t-il commencé fa carriére?
Pourquoi perd-il, pâle & tremblant,
Et fa grandeur & fa lumiére?
Que dira le Boulainvilliers (*)
Sur ce terrible Phénomêne?
Va-t-il à des Peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine?
Verrons-nous des incurfions,
Des Edits, des guerres fanglantes,
Quelques nouvelles actions,
Ou le retranchement des rentes?

Jadis,

(*) Le Comte de Boulainvilliers, homme d'une grande érudition; mais qui avoit la foibleffe de croire à l'Aftrologie.

Jadis, quand vous étiez Pasteur,
On vous eût vu sur la fougére,
A ce changement de couleur
Du Dieu brillant qui nous éclaire,
Annoncer à votre Bergére
Quelque changement dans son cœur.
Mais depuis que votre Apollon
Voulut quitter la Bergerie
Pour Euclide & pour Varignon,
Et les Rubans de Céladon
Pour l'Astrolabe d'Uranie,
Vous nous parlerez le jargon
De Calculs, de Réfraction.
Mais daignez un peu, je vous prie,
Si vous voulez parler Raison,
Nous l'habiller en Poësie;
Car sachez que dans ce Canton
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'Astronomie.

RE-



RÉPONSE

DE

Mr. DE FONTENELLE

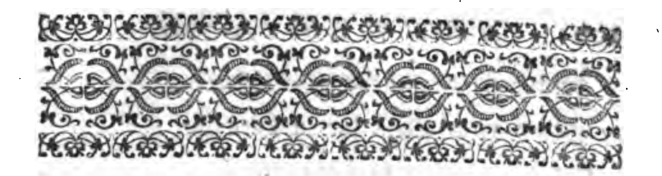
A

Mr. DE VOLTAIRE.

Ce n'eſt pourtant pas que je doute
Qu'un beau jour qui ſera bien noir
Le pauvre Soleil ne s'encroute,
En nous diſant, Meſſieurs, bon ſoir:
Cherchez dans la céleſte voute
Quelque autre qui vous faſſe voir;
Pour moi j'en ai fait mon devoir,
Et moi-même ne vois plus goute;
Encore un coup, Meſſieurs, bon ſoir.

Et peut-être en ſon deſeſpoir
Oſera-t-il rimer en oute,
Si quelque Déeſſe n'écoute.
Mais ſur notre triſte Manoir,
Combien de maux fera pleuvoir
Cette céleſte Banqueroute ?
On allumera maint Bougeoir,
Mais qui n'aura pas grand pouvoir:
Tout ſera pêle-mêle, & toute
Societé ſera diſſoute,
Sans qu'on diſe juſqu'au revoir.
Chacun de l'éternel dortoir
Enfilera bien-tôt la route
Sans teſter & ſans laiſſer d'hoir;
Et ce que le plus je redoute
Chacun demandera la broute
Et ne croira plus rien valoir.

LET-



LETTRE A Mr. DE LA FAYE,

Écrite en 1718.

LA Faye, ami de tout le monde,
Qui ſavez le ſecret charmant
De réjouïr également
Le Philoſophe, l'ignorant,
Le Galant à perruque blonde;
Vous qui rimez comme Ferrand
Des Madrigaux, des Epigrammes,
Qui chantez d'amoureuſes flâmes,
Sur votre Luth tendre & galant,
Et qui même aſſez hardiment
Oſates prendre votre place

Auprès de Malherbe & d'Horace,
Quand vous alliez ſur le Parnaſſe
Par le Caffé de la Laurent.

Je voudrois bien aller auſſi au Parnaſſe, moi qui vous parle, j'aime les Vers à la fureur; mais j'ai un petit malheur, c'eſt que j'en fais de déteſtables, & j'ai le plaiſir de jetter tous les ſoirs au feu, tout ce que j'ai barbouillé dans la journée. Par fois je lis une belle Strophe de votre ami Mr. de la Motte, & puis je me dis tout bas, *petit miſérable, quand feras-tu quelque choſe d'auſſi bien?* Le moment d'après, c'eſt une Strophe peu harmonieuſe, & un peu obſcure, & je me dis, *garde-toi bien d'en faire autant.* Je tombe ſur un Pſeaume, ou ſur une Epigramme ordurière de Rouſſeau: cela éveille mon odorat, je veux lire ſes autres Ouvrages, mais le Livre me tombe des mains: je vois des Comédies à la glace, des Opera fort au-deſſous de ceux de l'Abbé Pic: une Epître au Comte d'Ayen qui eſt à faire vomir: un petit voyage de Rouen fort inſipide, une Ode à Mr. Duché au-deſſous de tout cela; mais ce qui me révolte & qui m'indigne, c'eſt le mauvais cœur & le malhonnête homme qui perce à chaque ligne. J'ai lu ſon Epître à Marot, où il y a de très-beaux morceaux; mais je crois y voir plutôt un enragé qu'un Poëte. Il n'eſt pas inſpiré, il eſt poſſedé: il reproche à l'un ſa priſon, à l'autre ſa vieilleſſe: il appelle celui-ci Athée, celui-là Marou-
fle;

ſte; où eſt donc le mérite de dire en vers de cinq pieds des injures ſi groſſiéres? Ce n'étoit point ainſi qu'en uſoit Mr. Deſpréaux quand il ſe jouoit aux dépens des mauvais Auteurs; auſſi ſon ſtile étoit doux & coulant; mais celui de Rouſſeau me paroît inégal, recherché, plus violent que vif, & teint, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, de la bile qui le devore. Peut-on ſouffrir qu'en parlant de Mr. de Crebillon, il diſe qu'il *vient de ſa griffe Apollon moleſter*.

Quels vers que ceux-ci. . . . . . .

Ce rimeur ſi ſucré
Devient amer, quand le cerveau lui tinte,
Plus qu'Aloès ni jus de Coloquinte.

De plus toute cette Epître roule ſut un raiſonnement faux, il veut prouver que tout homme d'eſprit eſt honnête homme & que tout ſot eſt fripon; mais ne feroit-il pas la preuve trop évidente du contraire? Si pourtant c'eſt véritablement de l'eſprit que le ſeul talent de la verſification, je m'en rapporte à vous & à tout Paris. Le Sr. Rouſſeau ne paſſe point pour avoir d'autre mérite, il écrit ſi mal en proſe que ſon Factum eſt une des Piéces qui ont ſervi à le faire condamner; au contraire le Factum de M. Saurin eſt un Chef-d'œuvre, & *quid facundia poſſet, tum paruit*. Enfin, vous voulez que je vous diſe franchement mon petit ſentiment ſur MM. de la Motte & Rouſſeau? Mr. de la Motte penſe beaucoup

& ne travaille pas assez ses vers : Rousseau ne pense guère, mais il travaille ses vers beaucoup mieux ; le point seroit de trouver un Poëte qui pensât comme la Motte & qui écrivît comme Rousseau, (quand Rousseau écrit bien, s'entend). Mais

——————— Pauci, quos æquus amavit
Juppiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Dis geniti potuere. ——— ——— ———

J'ai bien envie de revenir bien-tôt souper avec vous & raisonner de Belles-Lettres : je commence à m'ennuyer beaucoup ici. Or il faut que je vous dise ce que c'est que l'Ennui ;

Car vous qui toujours le chassez
Vous pourriez l'ignorer peut-être ;
Trop heureux, si ces vers à la hâte tracés
Ne vous l'ont déja fait connoître !
C'est un gros Dieu lourd & pesant,
D'un entretien froid & glaçant,
Qui ne rit jamais, toujours bâille,
Et qui depuis cinq ou six ans
Dans la foule des Courtisans
Se trouvoit toujours à Versaille.
Mais on dit que tout de nouveau
Vous l'allez revoir au Parterre

Au

Au *Capricieux* (*) de Rousseau;
C'est-là sa demeure ordinaire.

Au reste je suis charmé que vous ne partiez pas si-tôt pour Gênes (†), votre Ambassade m'a la mine d'être pour vous un Bénéfice simple. Faites-vous payer de votre Voyage, & ne le faites point; ne ressemblez point à ces Politiques errans qu'on envoye de Parme à Florence, & de Florence à Holstein, & qui reviennent enfin ruïnés à Paris pour avoir eu le plaisir de dire *le Roi mon Maître*. Il me semble que je vois des Comédiens de Campagne qui meurent de faim après avoir joué le Rôle de César & de Pompée.

Non, cette brillante folie
N'a point enchanté vos esprits:
Vous connoissez trop bien le prix
Des douceurs de l'aimable vie
Qu'on vous voit mener à Paris
En assez bonne compagnie;
Et vous pouvez fort bien vous passer
D'aller loin de nous professer
La Politique en Italie.

LE

(*) Mauvaise Pièce de Rousseau qu'on vouloit mettre au Théâtre, mais qu'on fut obligé d'abandonner aux répétitions.
(†) Mr. De la Faye étoit nommé Envoyé Extraordinaire à Gênes.



LE MONDAIN,

OU

L'APOLOGIE DU LUXE.

A table hier, par un triſte hazard,
J'étois aſſis près d'un maître Cafard,
Lequel me dit: Vous avez bien la mine,
D'aller un jour échauffer la Cuiſine,
De Lucifer, & moi prédeſtiné,
Je rirai bien quand vous ſerez damné.
Damné! comment? pourquoi? *Pour vos folies.*
Vous avez dit en vos Oeuvres non pies,
Dans certain Conte en rimes barbouillé,
Qu'au Paradis Adam étoit mouillé,
Lorsqu'il pleuvoit ſur notre premier pere;

Qu'Eve avec lui buvoit de belle eau claire,
Qu'ils avoient même, avant d'être déchus,
La peau tannée, & les ongles crochus.
Vous avancez dans votre folle yvresse,
Prêchant le Luxe & vantant la Molesse,
Qu'il vaut bien mieux, ô blasphêmes maudits!
Vivre à présent qu'avoit vêcu jadis.
Par quoi, mon fils, votre Muse pollue
Sera rotie, & c'est chose conclue.
Disant ces mots, son gozier altéré
Humoit un Vin, qui, d'ambre coloré,
Sentoit encor la grappe parfumée,
Dont fut pour nous la liqueur exprimée;
Mille rubis éclatoient sur son teint.
Lors je lui dis: pour Dieu, Monsieur le Saint,
Quel est ce Vin? d'où vient-il, je vous prie,
D'où l'avez-vous? *Il vient de Canarie:*
C'est un Nectar, un breuvage d'Elu;
Dieu nous le donne, & Dieu veut qu'il soit bu.
Et ce Caffé dont, après cinq services,
Votre estomac goûte encor les délices?
Par le Seigneur il me fut destiné.
Bon. Mais, avant que Dieu nous l'ait donné,
Ne faut-il pas que l'humaine industrie

L'aille

L'aille ravir aux Champs de l'Arabie?
La Porcelaine, & la frêle beauté
De cet Email à la Chine empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite recuite, & peinte & diaprée:
Cet argent fin, cizelé, gaudronné,
En Plats, en Vase, en Soucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde,
Dans le Potose, au sein d'un Nouveau Monde;
Tout l'Univers a travaillé pour vous,
Afin qu'en Paix, dans votre heureux courroux,
Vous insultiez, pieux Atrabilaire,
Au Monde entier épuisé pour vous plaire.

O faux Dévot, véritable Mondain,
Connoissez-vous; & dans votre Prochain
Ne blamez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Sachez sur-tout que le Luxe enrichit
Un grand Etat, s'il en perd un petit.
Cette splendeur, cette pompe Mondaine,
D'un Régne heureux est la marque certaine;
Le riche est né pour beaucoup dépenser,
Le pauvre est fait pour beaucoup amasser.
Dans ces Jardins regardez ces Cascades,

L'é-

L'étonnement & l'amour des Nayades;
Voyez ces flots, dont les napes d'argent
Vont inonder ce Marbre blanchissant.
Les humbles Prés s'abreuvent de cette onde,
La Terre en est plus belle & plus féconde;
Mais de ces eaux si la source tarit,
L'herbe est sechée, & la fleur se flêtrit.
Ainsi l'on voit, en Angleterre, en France,
Par cent Canaux circuler l'abondance,
Le goût du Luxe entre dans tous les rangs;
Le Pauvre y vit des Vanités des Grands,
Et le travail gagé par la Molesse
S'ouvre à pas l'ents la route à la richesse.
J'entends d'ici des Pédants à Rabats,
Tristes censeurs des plaisirs qu'ils n'ont pas,
Qui me citant Denis d'Halicarnasse,
Dion, Plutarque, & même un peu d'Horace,
Vont criaillant qu'un certain Curius
Cincinnatus & des Consuls en *us*
Bêchoient la terre au milieu des allarmes,
Qu'ils manioient la Charue & les armes,
Et que les bleds tenoient à grand honneur
D'être semés par la main d'un Vainqueur.
C'est fort bien dit, mes Maîtres: je veux croire

Des

Des vieux Romains la chimérique Histoire;
Mais dites-moi, si les Dieux par hazard
Faisoient combattre Auteuil & Vaugirard,
Faudroit-il pas au retour de la guerre,
Que le vainqueur vint labourer la terre?
L'Auguste Rome, avec tout son orgueil,
Rome jadis étoit ce qu'est Auteuil,
Quand ces Enfans de Mars & de Silvie,
Pour quelque Pré signalant leur furie,
De leur Village alloient au Champ de Mars,
Ils arboroient du foin (*) pour Etendarts.
Leur Jupiter, au tems du bon Roi Tulle,
Etoit de bois: il fut d'or sous Luculle;
N'allez donc pas, avec simplicité,
Nommer vertu, ce qui fut pauvreté.

Oh que Colbert étoit un esprit sage!
Certain Butor conseilloit par ménage
Qu'on abolît ces travaux précieux,
Des Lyonnois Ouvrage industrieux:
Du Conseiller l'absurde prud'hommie

Eût

(*) Ce qu'on appelloit *Manipulus* étoit d'abord une poignée de foin que les Romans mettoient au haut d'une perche; premier Etendart des Conquérans de l'Europe, de l'Asie Mineure, & de l'Afrique Septentrionale.

Eût tout perdu par pure économie;
Mais le Miniſtre, utile avec éclat,
Sut par le Luxe enrichir notre Etat.
De tous nos Arts il aggrandit la ſource;
Et du Midi, du Levant & de l'Ourſe,
Nos fiers Voiſins, de nos progrès jaloux,
Payoient l'eſprit qu'il admiroient en nous.
Je veux ici vous parler d'un autre homme,
Tel que n'en vit Paris, Péquin, ni Rome:
C'eſt Salomon, ce Sage fortuné,
Roi, Philoſophe, & Platon couronné,
Qui connut tout du Cédre juſqu'à l'herbe;
Vit-on jamais un Luxe plus ſuperbe?
Il faiſoit naître au gré de ſes deſirs,
L'or & l'argent; mais ſur-tout les plaiſirs.
Mille Beautés ſervoient à ſon uſage.
Mille? On le dit. C'eſt beaucoup pour un Sage;
Qu'on m'en donne une, & c'eſt aſſez pour moi
Qui n'ai l'honneur d'être Sage, ni Roi.

Parlant ainſi je vis que les Convives
Aimoient aſſez mes Peintures naïves:
Mon doux Béat très-peu me répondoit
Rioit beaucoup & beaucoup plus buvoit;

Et

Et tout chacun préſent à cette fête
Fit ſon profit de mon diſcours honnête.

LETTRE de Mr. de Melon, ci devant Secrétaire du Régent du Royaume, à Madame la Comteſſe de Verrue, ſur l'Apologie du Luxe.

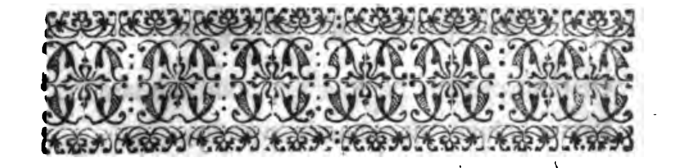
J'ai lu, Madame, l'ingénieuſe Apologie du Luxe. Je regarde ce petit Ouvrage comme une excellente leçon de Politique cachée ſous un badinage agréable. Je me flatte d'avoir démontré dans mon Eſſay Politique ſur le Commerce, combien ce goût des Beaux-Arts, & cet emploi des Richeſſes, cette Ame d'un grand Etat, qu'on nomme *Luxe*, ſont néceſſaires pour la circulation de l'Eſpèce & pour le maintien de l'Induſtrie ; je vous regarde, Madame, comme un des grands exemples de cette vérité. Combien de Familles de Paris ſubſiſtent uniquement par la protection que vous donnez aux Arts? Que l'on ceſſe d'aimer les Tableaux, les Eſtampes, les Curioſités en toute ſorte de genre ; voilà vingt mille hommes, au moins, ruïnés tout d'un coup dans Paris, & qui ſont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'Etranger. Il eſt bon que dans un Canton Suiſſe on faſſe des Loix ſomptuaires, par la raiſon qu'il ne faut pas qu'un pauvre vive comme un Riche: Quand les Hollandois ont commencé leur

Com-

Commerce, ils avoient besoin d'une extrême frugalité; mais à présent que c'est la Nation de l'Europe qui a le plus d'argent, elle a besoin de Luxe, &c.



L'HOM-



L'HOMME DU MONDE, OU DÉFENSE DU MONDAIN.

REgrettera qui veut le bon vieux Tems,
Et l'Age d'Or & le Régne d'Aſtrée,
Et les beaux jours de Saturne & de Rhée,
Et le Jardin de nos premiers Parens;
Moi, je rends grace à la Nature ſage,
Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par des triſtes Docteurs (*).

Ce

(*) Nous donnons cette Pièce & la ſuivante dans le Recueil de Mr. de Voltaire. On nous aſſûre qu'elles ſont de lui, quoique quelques perſonnes les attribuent à d'autres.

Ce tems profane eſt tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe, & même la moleſſe,
Tous les plaiſirs, les Arts de toute eſpèce,
La propreté, le goût, les ornemens,
Tout honnête homme a de tels ſentimens.
Il eſt bien doux pour leur cœur très-immonde,
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mere des Arts & des heureux travaux,
Nous apporter de ſa ſource féconde,
Et des beſoins & des plaiſirs nouveaux.
L'Or de la Terre, & les Treſors de l'Onde,
Leurs habitans, & les peuples de l'Air,
Tout ſert au luxe, aux plaiſirs de ce Monde;
Ah le bon tems que ce Siècle de Fer!
Le ſuperflu, choſe très-néceſſaire,
A réuni l'un & l'autre Hémiſphére.
Voyez-vous pas ces agiles Vaiſſeaux,
Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher par un heureux échange,
De nouveaux biens, nés aux ſources du Gange?
Tandis qu'au loin Vainqueurs des Muſulmans,
Nos Vins de France enyvrent les Sultans.
Quand la Nature étoit dans ſon enfance,
Nos bons Ayeux vivoient dans l'innocence,

Ne

Ne connoissant ni le *Tien*, ni le *Mien* ;
Qu'auroient-ils pû connoître ? ils n'avoient rien.
Ils étoient nuds, & c'est chose très-claire,
Que qui n'a rien, n'a nul partage à faire.
Sobres étoient, ah ! je le crois encor,
MARTIALO (*) n'est point du Siècle d'Or.
D'un bon Vin frais ou la mousse, ou la sève,
Ne grata point le triste gozier d'Eve.
La Soye & l'Or ne brilloient point chez eux,
Admirez-vous pour cela nos Ayeux ?
Il leur manquoit l'industrie & l'aisance :
Est-ce vertu ? c'étoit pure ignorance.
Quel Idiot, s'il avoit eu pour lors
Quelque bon lit, auroit couché dehors ?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon Pere,
Que faisois-tu dans les recoins d'Eden ?
Travaillois-tu pour ce sot Genre Humain ?
Caressois-tu Madame Eve ma Mere ?
Avouez-moi que vous aviez tout deux
Les ongles longs, un peu noirs & crasseux ;
La chevelure assez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau bise & tannée.
Sans propreté l'amour le plus heureux

N'est

(*) Fameux Cuisinier.

N'eſt plus amour; c'eſt un beſoin honteux.
Bien-tôt laſſés de leur belle avanture,
Deſſous un Chêne ils ſoupent galamment,
Avec de l'eau, du millet, & du gland.
Le repas fait, ils dorment ſur la dure,
Voilà l'état de la pure Nature.

Or maintenant voulez-vous, mes Amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, ſoit dans Londre, ou dans Rome,
Quel eſt le train des jours d'un honnête homme?
Entrez chez lui; la foule des Beaux-Arts,
Enfans du goût, ſe montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante induſtrie,
De ces dehors orna la ſymmétrie.
L'heureux Pinceau, le ſuperbe Deſſein,
Du doux Corrège & du ſavant Pouſſin
Sont encadrez dans l'Or d'une bordure:
C'eſt Bouchardon qui fit cette figure,
Et cet Argent fut poli par Germain:
Des Gobelins l'aiguille & la teinture
Dans ces Tapis égalent la peinture;
Tous ces objets ſont encor répétés,
Dans des Trumeaux tout brillans de clartés.
De ce Salon je vois, par la fénêtre,

Dans

Dans des Jardins des Mirthes en berceaux:
Je vois jaillir les bondiſſantes eaux;
Mais du logis j'entends ſortir le Maître.
 Un Char commode avec grace orné,
Par deux Chevaux rapidement traîné,
Paroît aux yeux une Maiſon roulante,
Moitié dorée & moitié tranſparente:
Nonchalamment je l'y vois promené,
De deux reſſorts la liante ſoupleſſe,
Sur le pavé le porte avec moleſſe:
Il court au bain, les parfums les plus doux
Rendent ſa peau plus fraîche & plus polie:
Le plaiſir preſſe, il vole au rendez-vous;
Chez Camargo, chez Gauſſin, chez Julie,
Le tendre amour l'enyvre de faveurs.
 Il faut ſe rendre à ce Palais magique (*),
Où les beaux Vers, la Danſe, la Muſique,
L'Art de tromper les yeux par les couleurs,
L'Art plus heureux de ſéduire les cœurs,
De cent plaiſirs font un plaiſir unique;
Il va ſiffler le Jâſon de Rouſſeau,
Ou malgré lui court admirer Ramau.

Allons

(*) L'Opera.

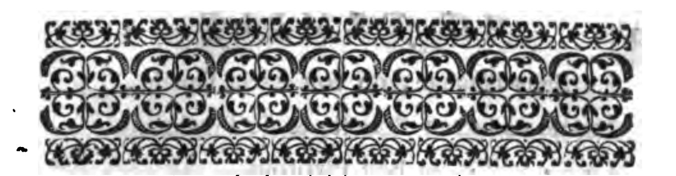
Allons souper; que ces brillans services,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices!
Qu'un Cuisinier est un mortel divin!
Eglé, Cloris, me versent de leur main
Un Vin d'Aï, dont la mousse pressée,
De la Bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler son bouchon;
Il part, on rit, il frappe le plat-fond.
De ce Vin frais l'écume pétillante,
De nos Français est l'image brillante;
Le lendemain donne d'autres desirs,
D'autres soupers, & de nouveau plaisirs.
Or maintenant, Mentor ou Télémaque,
Vantez-nous bien votre petite Itaque,
Votre Salente, & ces murs malheureux,
Où vos Crétois tristement vertueux,
Pauvres d'effet, & riches d'abstinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance.
J'admire fort votre stile flateur,
Et votre prose, encor qu'un peu traînante;
Mais, mon Ami, je consens de grand cœur,
D'être fessé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, Jardin de ce premier bon homme,

Jardin

Jardin fameux par le Diable & la Pomme,
C'eſt bien en vain que triſtement ſéduits,
Huet, Calmet, dans leur ſavante audace,
Du Paradis ont recherché la place;
Le Paradis terreſtre eſt où je ſuis.







LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

AU fond d'un Bois à la Paix consacré,
Séjour heureux de la Cour ignoré,*
S'éleve un Temple où l'Art & ses prestiges,
N'étalent point l'orgueil de leurs prodiges,
Où rien ne trompe & n'éblouït les yeux,
Où tout est vrai, simple & fait pour les Dieux.
De bons Gaulois de leurs mains le fondérent,
A l'Amitié leurs cœurs le dédiérent
Las! ils pensoient dans leur crédulité,
Que par leur Race il seroit fréquenté.

En vieux langage, on voit ſur la façade,
Les noms ſacrez d'Oreſte & de Pilade:
Le Médaillon du bon Pirritoüs,
Du ſage Achate, & du tendre Niſus:
Tous grands Héros, tous amis véritables:
Ces noms ſont beaux; mais ils ſont dans les Fables.

La Déité de ce petit ſéjour,
Reine ſans faſte, & femme ſans intrigue,
Divinité ſans Prêtres, & ſans brigue,
Eſt peu fêtée au milieu de ſa Cour.

A ſes côtés ſa fidèle Interprête,
La Vérité toujours ſage & diſcrete,
Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'oſe conſulter.
Nul ne l'approche & chacun la regrette.
Par contenance un Livre eſt dans ſes mains,
Où ſont écrits les bienfaits des Humains,
Doux monumens d'eſtime & de tendreſſe,
Donnés ſans faſte, acceptés ſans baſſeſſe:
Du Bienfaicteur noblement oubliés
Par ſon ami ſans regret publiés.
C'eſt des Vertus l'Hiſtoire la plus pure,
L'Hiſtoire eſt courte, & le Livre eſt réduit,

A deux feuillets de Gothique écriture,
Qu'on n'entend plus, & que le tems détruit.

Or des Humains qu'elle eſt donc la manie?
Toute amitié de leurs cœurs eſt bannie,
Et cependant on les entend toujours
De ce beau nom décorer leurs diſcours.
Ses ennemis ne jurent que par elle,
En la fuyant chacun s'y dit fidelle,
Froid par dégoût, amant par vanité,
Chacun prétend en être bien traité.

De leurs propos la Déeſſe en colére
Voulut enfin que ſes mignons chéris,
Si contens d'elle, & ſi ſûrs de lui plaire,
Vinſſent la voir, en ſon ſacré Pourpris,
Fixa le jour & promit un beau prix
Pour chaque couple au cœur noble, ſincère,
Tendre comme elle, & digne d'être admis,
S'il ſe pouvoit, au rang des vrais amis.

Au jour nommé viennent d'un vol rapide,
Tous nos Français que la nouveauté guide:
Un peuple immenſe inonde le Parvis.
Le Temple s'ouvre. On vit d'abord paraître

Deux

Deux Courtifans par l'interêt unis,
Par l'amitié tous deux ils croyoient l'être.
Vint un Courier qui dit qu'auprès du Maître
Vaquoit alors un beau pofte d'honneur,
Un noble emploi de Valet grand Seigneur.
Nos deux amis poliment fe quittérent,
Déeffe & prix, ce Temple, abandonnérent,
Chacun des deux en fon ame jurant,
D'anéantir fon très-cher concurrent.

Quatre dévots à la mine difcrette,
Le dos vouté, leur Miffel à la main,
Unis en Dieu de charité parfaite,
Et tout brûlans de l'amour du prochain,
Pfalmodioient & bâilloient en chemin;
L'un riche Abbé, Prélat à l'œil lubrique,
Au menton triple, au col apoplectique,
Sur le chemin de Conflans (*) à Gaillon,
Fut pris en bref d'une indigeftion.
On confeffa mon vieux ladre au plus vîte,
D'huîle il fut oint, afpergé d'Eeau-benite,
Duement lefté par le Curé du Lieu

Pour

(*) Maifons des Campagnes de deux Archevêques qui faifoient très-bonne chére.

Pour ſon Voyage au Pays du bon Dieu.
Ses trois amis guaîment lui marmotérent,
Un *Oremus*, en leur cœur devorérent
Son Bénéfice, & vers la Cour trotérent;
Puis le Trio dévotement rival,
En ſe jurant fraternité ſincère,
Les yeux baiſſés court au bon Cardinal,
De Janſénisme accuſer ſon confrere.

Guais & brillans après un long repas,
Deux jeunes gens ſe tenant ſous lés bras,
Liſant tout haut des Lettres de leurs Belles,
Danſant, chantant, leur figure étaloient,
Et détonnoient quelques Chanſons nouvelles,
Ainſi qu'au Bal à l'Autel ils alloient.
Nos Etourdis pour rien s'y querellérent
De l'Amitié l'Autel enſanglantérent,
Et le moins fou laiſſa tout éperdu,
Son tendre ami ſur la place étendu.
Plus loin venoient d'un air de complaiſance,
Nonchalamment clochant ſur leurs patins,
Liſe & Cloé qui dès leur tendre enfance
Se confioient tous leurs petits deſſeins,

Se

Se careſſant, ſe parlant ſans rien dire,
Et ſans ſujet toujours prêtes à rire,
Elles s'aimoient ſi naturellement.
Nos deux Beautez en public s'embraſſérent;
Mais toutes deux avoient le même Amant,
Liſe & Cloé pour lui ſe décoiffèrent.

Enfin Zaïre y parut à ſon tour,
Avec ces yeux où languit la moleſſe,
Où le plaiſir brille avec la tendreſſe,
Ah que d'ennui, dit-elle, en ce ſéjour!
Que fait ici cette triſte Déeſſe?
Tout y languit, je n'y vois point l'Amour.
Elle ſortit, vingt Rivaux la ſuivirent,
Sur le chemin vingt Beautez en gémirent:
Dieu ſait alors où ma Zaïre alla,
De l'Amitié le prix fut laiſſé là:
Et la Déeſſe en tout lieu célébrée,
Jamais connue & toujours deſirée,
Gela de froid ſur ſes Sacrez Autels;
J'en ſuis fâché pour les pauvres Mortels.

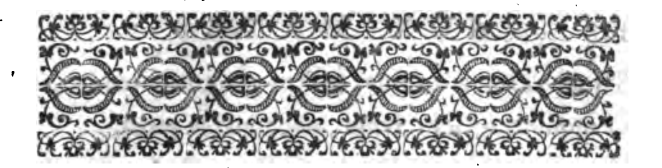
EN-

ENVOY.

Mon cœur, Ami charmant & ſage,
Au votre n'étoit point lié,
Lorsque j'ai dit qu'à l'Amitié
Nul mortel ne rendoit hommage:
Elle a maintenant à ſa Cour
Deux cœurs dignes du premier âge;
Hélas! le véritable Amour
En a-t-il beaucoup davantage?



AUX



AUX MANES DE GENONVILLE.

Conſeiller au Parlement & intime ami de l'Auteur, mort en 1722.

TOi que le Ciel jaloux ravit dans ton printems,
Toi de qui je conſerve un ſouvenir fidèle,
Vainqueur de la Mort & du Tems,
Toi dont la perte après dix ans
M'eſt encore affreuſe & nouvelle:
Si tout n'eſt pas détruit, ſi ſur les ſombres bords
Ce ſoufle ſi caché, cette foible étincelle,
Cet Eſprit le moteur & l'eſclave du Corps,
Ce je ne ſai quel Sens, qu'on nomme Ame immortelle,
Reſte inconnu de nous, eſt vivant chez les Morts;

S'il eſt vrai que tu ſois, & ſi tu peux m'entendre,
O mon cher Genonville, avec plaiſir reçoi
Ces vers & ces ſoupirs que je donne à ta cendre,
Monumens d'un amour immortel comme toi.
Il te ſouvient du tems, où l'aimable Egérie,
  Dans les beaux jours de notre vie,
Ecoutoit nos chanſons, partageoit nos ardeurs.
Nous nous aimions tous trois, la raiſon, la folie,
L'amour, l'enchantement des plus tendres erreurs,
  Tout réuniſſoit nos trois cœurs.
Que nous étions heureux! même cette indigence,
  Triſte compagne des beaux jours,
Ne put de notre joye empoiſonner le cours.
Jeunes, gais, ſatisfaits, ſans ſoin, ſans prévoyance,
Aux douceurs du préſent bornant tous nos deſirs,
Quel beſoin avions-nous d'une vaine abondance?
Nous poſſédions bien mieux, nous avions les plaiſirs.
Ces plaiſirs, ces beaux jours coulez dans la moleſſe,
  Ces ris enfans de l'alegreſſe
Sont paſſez avec toi dans la nuit du trépas.
Le Ciel en récompenſe accorde à ta Maîtreſſe
  Des grandeurs & de la richeſſe,
Apuis de l'âge mûr, éclatant embaras,
Foible ſoulagement quand on perd ſa jeuneſſe;

La

La fortune eſt chez elle, où fut jadis l'amour.
Ce dernier à mon cœur auroit plu davantage,
Les Plaiſirs ont leur tems la Sageſſe à ſon tour.
L'amour s'eſt envolé ſur l'aſle du bel âge;
Mais jamais l'amitié ne fuit du cœur du Sage.
Nous chantons quelquefois & tes vers & les miens,
De ton aimable Eſprit nous célébrons les charmes,
Ton nom ſe mêle encore à tous nos entretiens,
Nous liſons tes Ecrits, nous les baignons de larmes.
Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du ſacré nom d'amis,
Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-mêmes,
Au monde, à l'inconſtance, ardens à ſe livrer,
Malheureux, dont le cœur ne ſait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.



SUR

LA MORT

DE MLLE.

LE COUVREUR.

Que vois-je? quel objet! quoi! ces lèvres charmantes,
Quoi! ces yeux d'où partoient ces flammes éloquentes,
Eprouvent du trépas les livides horreurs?
Muſes, Graces, Amours, dont elle fut l'image,
O mes Dieux & les ſiens, ſecourez votre ouvrage.
Que vois-je? C'en eſt fait, je t'embraſſe, & tu meurs.
Tu meurs, on ſait déja cette triſte nouvelle:
Tous les cœurs ſont émus de ma douleur cruelle,

J'entends de tous côtez les Beaux-Arts éperdus
S'écrier en pleurant, Melpomène n'est plus.
Que direz-vous, race future,
Lorsque vous apprendrez la flétrissante injure
Qu'à ces Arts desolés font des hommes cruels?
Un objet digne des Autels
Est privé de la sépulture,
Et dans un Champ profane on jette à l'avanture!
Non, ces bords desormais ne seront plus profanes,
Ils contiennent ta cendre; & ce triste tombeau,
Honoré par nos chants, consacré par tes Manes,
Est pour nous un Temple nouveau.
Voilà mon St. Denis; oui, c'est-là que j'adore
Ton esprit, tes talens, tes graces, tes appas:
Je les aimai vivans, je les encense encore,
Malgré les horreurs du trépas,
Malgré l'erreur & les ingrats,
Que seuls de ce tombeau l'opprobre deshonore.
Ah! verrai-je toujours ma foible Nation,
Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire?
Nos mœurs avec nos Loix toujours se contredire;
Et le foible Français s'endormir sous l'empire
De la Superstition (*)?

Quoi!

(*) A Rome même on n'excommunie point les Acteurs.

Quoi! n'eſt-ce donc qu'en Angleterre
Que les Mortels oſent penſer?
Exemple de l'Europe, ô Londre! heureuſe Terre,
Ainſi que vos Tyrans vous avez ſu chaſſer
Les préjugez honteux qui nous livrent la guerre.
C'eſt-là qu'on ſait tout dire, & tout récompenſer;
Nul Art n'eſt mépriſé, tout ſuccès a ſa gloire,
Le Vainqueur de Tallard, le Fils de la Victoire,
Le ſublimé Dryden, & le ſage Adiſſon
Et la charmante Ophits, & l'immortel Newton,
Ont part également au Temple de Mémoire,
Et LE COUVREUR à Londre, auroit eu des tombeaux
Parmi les Beaux-Eſprits, les Rois & les Héros.
Quiconque a des Talens, à Londre eſt un grand homme,
Le génie étonnant de la Gréce & de Rome,
Enfant de l'abondance & de la liberté,
Semble après deux mil ans chez eux reſſuſcité.
O toi jeune SALLE', fille de Terpſicore,
Qu'on inſulte à Paris, mais que tout Londre honore,
Dans tes nouveaux ſuccès reçois avec mes vœux
Les applaudiſſemens d'un Peuple reſpectable,
De ce Peuple puiſſant, fier, libre, généreux,
Aux malheureux propice, aux Beaux-Arts favorable.

Du Laurier d'Apollon, dans nos ſtériles Champs,
La feuille négligée eſt deſormais flétrie.
Dieux! pourquoi mon Païs n'eſt-il plus la Patrie
Et de la Gloire & des Talens?



LE



LE

CADENAT.

JE triomphois, l'Amour étoit le maître,
Et je touchois à ces momens trop courts,
De mon bonheur & du votre peut-être;
Mais un tyran veut troubler nos beaux jours.
C'est votre époux, geolier séxagenaire,
Il a fermé le libre Sanctuaire
De vos apas, & bravant nos desirs,
Il tient la clef du séjour des plaisirs.
Pour éclaircir ce douloureux mystère,
D'un peu plus haut reprenons notre affaire.
Vous connoissez la Déesse Cérès:
Or en son tems Cérès eut une fille,
Semblable à vous, à vos scrupules près,
Belle & sensible, honneur de sa Famille,
Brune sur-tout, partant pleine d'attraits;

Ainsi que vous par le Dieu d'Hymenée,
Enfant aveugle, elle fut malmenée.
Le Roi des Morts fut son indigne Epoux,
Il étoit Dieu, mais il étoit jaloux;
Il fut Cocu, c'étoit bien la justice.
Pirithoüs, son fortuné Rival,
Beau, jeune, adroit, complaisant, libéral,
Au Dieu Pluton donna le bénéfice
De Cocuage; or ne demandez pas,
Comment un homme avant sa derniére heure,
Put pénétrer dans la sombre demeure?
Cet homme aimoit, l'Amour guida ses pas.

Mais aux Enfers comme aux lieux où vous êtes,
Voyez qu'il est peu d'intrigues secrettes.
De sa Chaudiére un coquin d'Espion
Vit ce grand cas, & dit tout à Pluton.
Il ajouta que même à la sourdine,
Plus d'un Damné festoyoit Proserpine;
Et qu'elle avoit au séjour d'Uriel,
Trouvé moyen d'être encor dans le Ciel.

Pluton frémit, fit des cris effroyables,
Jura le Styx, donna sa femme aux Diables.
Il assembla dans son noir Tribunal,
De ses Pédants le Sénat infernal.

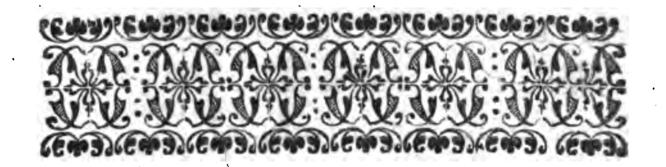
Il

Il convoqua les détéstables ames,
De tous ces Saints dévolus aux Enfers,
Qui, dès long-tems en Cocuage expers,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
L'un d'eux lui dit: „ Mon Confrere & Seigneur,
„ Pour détourner la maligne influence,
„ Dont vôtre Altesse a fait l'expérience,
„ Tuer sa Dame, est toujours le meilleur.
„ Mais las! Seigneur, la vôtre est immortelle.
„ Je voudrois donc pour votre sûreté,
„ Qu'un Cadenat, de structure nouvelle,
„ Fût le garand de sa fidélité.
„ A la vertu par la force asservie,
„ Lors vos plaisirs borneront son envie,
„ Plus ne sera d'Amant favorisé;
„ Et plût aux Dieux, que, quand j'étois en vie,
„ D'un tel secret je me fusse avisé!"
A ce discours les Damnez applaudirent
Et sur l'airain les Cocus l'écrivirent.
En un moment fers, enclumes, fourneaux,
Sont préparés aux gouffres infernaux.
Tisiphone de ces lieux Serruriére,
Au Cadenat met la main la premiére:
Elle l'achéve; & des mains de Pluton,

Pro-

Proserpine reçut ce triste don.
On m'a conté, qu'essayant son ouvrage,
Le cruel Dieu fut ému de pitié,
Qu'avec tendresse il dit à sa moitié,
Que je vous plains! vous allez être sage.
Or ce secret aux Enfers inventé,
Chez les Humains tôt après fut porté.
Et depuis ce, dans Venise & dans Rome,
Il n'est Pédant, Bourgeois, ni Gentilhomme,
Qui pour garder l'honneur de sa Maison,
De Cadenats n'ait sa provision.
Là tout jaloux, sans craindre qu'on le blâme,
Tient sous la clef la vertu de sa femme;
Or votre Epoux dans Rome a fréquenté,
Chez les méchans on se gâte sans peine,
Et ce galant vit fort à la Romaine;
Mais son tresor n'est point en sûreté.
A ses projets l'Amour sera funeste:
Ce Dieu charmant sera notre vangeur;
Car vous m'aimez, & quand on a le cœur
De femme honnête, on a bien-tôt le reste.

LES



LES

POËTES EPIQUES.

STANCES.

PLein de beautés & de défauts
Le vieil Homére a mon estime,
Il est, comme tous ses Héros,
Babillard outré, mais sublime.

Virgile orne mieux la Raison,
A plus d'art, autant d'harmonie,
Mais il s'épuise avec Didon,
Et rate à la fin Lavinie.



De faux brillans, trop de Magie,
Mettent le Tasse un cran plus bas;

Mais

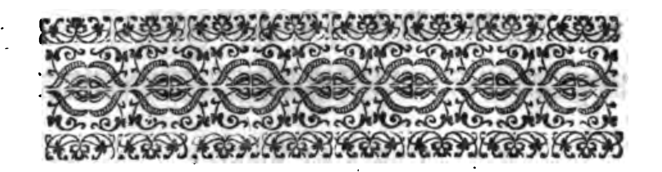
Mais que ne tolére-t-on pas,
Pour Armide & pour Herminie?

Milton, plus ſublime qu'eux tous,
A des beautez moins agréables;
Il n'a chanté que pour les fous,
Pour les Anges & pour les Diables.

Après Milton, après le Taſſe,
Parler de moi ſeroit trop fort,
Et j'attendrai que je ſois mort,
Pour apprendre quelle eſt ma place.

Vous en qui tant d'eſprit abonde,
Tant de grace & tant de douceur,
Si ma placé eſt dans votre cœur,
Elle eſt la premiére du Monde.

A MA-



A MADAME DE ***.

LES DEUX AMOURS.

CErtain enfant qu'avec crainte on caresse,
Et qu'on connoît à son malin souris,
Court en tous lieux précédé par les Ris;
Mais trop souvent suivi de la Tristesse.
Dans les cœurs des humains il entre avec souplesse,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il est un autre Amour, fils craintif de l'estime,
Soumis dans ses chagrins constant dans ses desirs,
Que la Vertu soutient, que la Candeur anime,
Qui résiste aux rigueurs & croît par les plaisirs.
De cet Amour le flambeau peut paraître
Moins éclatant; mais ses feux sont plus doux.
Voilà le Dieu que mon cœur veut pour Maître,
Et je ne veux le servir que pour vous.

A LA

A LA MÊME.

TOut eſt égal, & la Nature ſage
Veut au nivau ranger tous les Humains:
Eſprit, Raiſon, beaux yeux, charmant viſage,
Fleur de ſanté, doux loiſir, jours ſerains;
Vous avez tout, c'eſt-là votre partage.
Moi, je parois un Etre infortuné,
De la Nature enfant abandonné,
Et n'avoir rien ſemble mon apanage;
Mais vous m'aimez, les Dieux m'ont tout donné.

A LA MÊME,

En lui envoyant les Oeuvres Myſtiques de Fénelon.

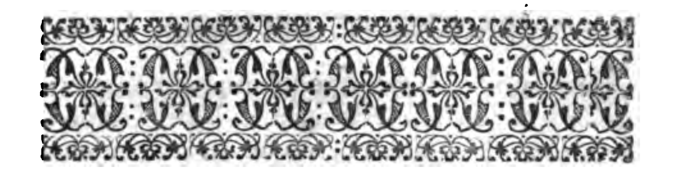
QUand de la Guion le charmant Directeur
Diſoit au monde, aimez Dieu pour lui-même,
Oubliez-vous dans votre heureuſe ardeur,
On ne crut point à cet Amour extrême:
On le traita de chimére & d'erreur,
On ſe trompoit; je connois bien mon cœur,
Et c'eſt ainſi, belle Eglé, qu'il vous aime.

A LA

A LA MÊME.

DE votre esprit la force est si puissante,
Que vous pourriez-vous passer de beauté;
De vos attraits la grace est si piquante,
Que sans esprit vous m'auriez enchanté.
Si votre cœur ne sait pas comme on aime,
Ces dons charmans sont des dons superflus,
Un sentiment est cent fois au-dessus
Et de l'esprit, & de la beauté même.





MÊLANGES DE LITTÉRATURE ET DE PHILOSOPHIE.

CHAPITRE I.

DE LA GLOIRE, OU ENTRETIEN AVEC UN CHINOIS.

EN 1723. il y avoit en Hollande un Chinois: ce Chinois étoit Lettré & Négociant: deux choses qui ne devroient point du tout être incompatibles, & qui le sont devenues chez nous;

 graces

graces au respect extrême qu'on a pour l'argent, & au peu de considération que l'Espèce humaine montre, a montré, & montrera toujours pour le mérite.

Ce Chinois, qui parloit un peu Hollandois, se trouva dans une Boutique de Libraire avec quelques Savans : il demanda un Livre ; on lui proposa l'Histoire Universelle de Bossuet, mal traduite. A ce beau mot d'Histoire Universelle, je suis, dit-il, trop heureux : je vais voir ce que l'on dit de notre grand Empire, de notre Nation qui subsiste en Corps de peuple depuis plus de 50. mille ans, de cette suite d'Empereurs qui nous ont gouvernés tant de Siècles ; je vais voir ce qu'on pense de la Religion des *Lettrez*, de ce Culte simple que nous rendons à l'Etre Suprême. Quel plaisir de voir comme on parle en Europe de nos Arts, dont plusieurs sont plus anciens chez nous que tous les Royaumes Européans ! Je crois que l'Auteur se sera bien mépris dans l'Histoire de la Guerre que nous eumes, il y a vingt-deux mille cinq cens cinquante-deux ans, contre les Peuples belliqueux du Tunquin & du Japon, & sur cette Ambassade solemnelle par laquelle le puissant Empereur du Mogol nous envoya demander des Loix, l'an du Monde 500000000000079123450000. Helas ! lui dit un des Savans, on ne parle pas seulement de vous dans ce Livre : vous êtes trop peu de chose ; presque tout roule sur la premiére Nation du Monde, l'unique Nation, le Peuple élu, le grand Peuple Juif.

Juif ?

Juif? dit le Chinois, ces Peuples-là sont donc les Maîtres des trois quarts de la Terre, au moins? Ils se flatent bien qu'ils le feront un jour, lui répondit-on; mais en attendant ce sont eux qui ont l'honneur d'être ici Marchands Fripiers, & de roguer quelquefois les Espèces. Vous vous moquez, dit le Chinois, ces gens-là ont-ils jamais eu un vaste Empire? Ils ont possédé, lui dis-je, en propre, pendant quelques années, un petit Païs; mais ce n'est point par l'étendue des Etats qu'il faut juger d'un Peuple, de même que ce n'est point par les richesses qu'il faut juger d'un homme. Mais ne parle-t-on pas de quelque autre Peuple dans ce Livre, demanda le Lettré? Sans doute, dit le Savant, qui étoit auprès de moi, & qui prenoit toujours la parole: on y parle beaucoup d'un petit Païs de quatre-vingt lieues de large, nommé l'Egypte, où l'on prétend qu'il y avoit un Lac de 150. lieues de tour. Tu-Dieu! dit le Chinois, un Lac de 150 lieues dans un terrain qui en avoit quatre-vingt de large; cela est bien beau! Tout le monde étoit sage dans ce Pays-là, ajouta le Docteur. Oh! le bon tems que c'étoit, dit le Chinois; mais est-ce-là tout? Non, repliqua l'Européan, il est tant question encore de ces célèbres Grecs! Qui sont ces Grecs, dit le Lettré? Ah! continua l'autre, il s'agit de cette Province, à peu près, grande comme la deux-centième partie de la Chine; mais qui a fait tant de bruit dans tout l'Univers. Jamais je n'ai ouï parler de ces gens-là; ni au Mogol, ni au Japon, ni dans

la Grande Tartarie, dit le Chinois d'un air ingénu.

Ah ignorant! ah barbare! s'écria poliment notre Savant; vous ne connoiſſez donc point Epaminondas le Thébain, ni le Port de Pirée, ni le nom des deux Chevaux d'Achille, ni comment ſe nommoit l'Ane de Silène? vous n'avez entendu parler ni de Jupiter, ni de Diogène, ni de Laïs, ni de Cybèle, ni de....

J'ai bien peur, repliqua le Lettré, que vous ne ſachiez rien de l'avanture, éternellement mémorable, du célèbre Xixofôu Concôchigramki, ni des Myſtères du Grand Fi pſi hi hi. Mais, de grace, qu'elles ſont encore les choſes inconnues dont traite cette Hiſtoire Univerſelle? Alors le Savant parla un quart d'heure de ſuite de la République Romaine: &, quand il vint à Jules-Céſar, le Chinois l'interrompit, & lui dit; pour celui-là, je crois le connoître; n'étoit-il pas Turc (*)?

Comment dit le Savant échauffé, eſt-ce que vous ne ſavez pas au moins la différence qui eſt entre les Payens, les Chrétiens, & les Muſulmans? Eſt-ce que vous ne connoiſſez point Conſtantin, & l'Hiſtoire des Papes? Nous avons entendu parler confuſément, répondit l'Aſiatique, d'un certain Mahomet.

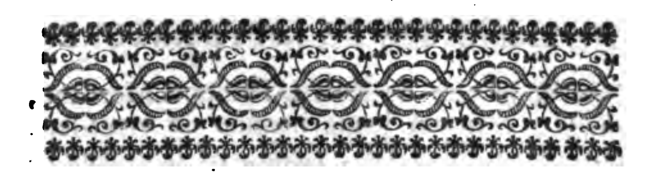
Il n'eſt pas poſſible, repliqua l'autre, que vous ne connoiſſiez au moins Luther, Zuingle, Bellarmin, Ecolampade. Je ne retiendrai jamais

(*) Il n'y a pas long-tems que les Chinois prenoient tous les Européans pour des Mahométans.

jamais ces noms-là, dit le Chinois; il sortit alors, & alla vendre une partie considérable de Thé Peco & de fin Grogram, dont il acheta deux belles filles & un Mousse, qu'il ramena dans sa Patrie en adorant *le Tien*, & en se recommandant à Confucius.

Pour moi, témoin de cette conversation, je vis clairement ce que c'est que la *Gloire* & je dis: Puisque César & Jupiter sont inconnus dans le Royaume le plus beau, le plus ancien, le plus vaste, le plus peuplé, le mieux policé de l'Univers, il vous sied bien, Gouverneurs de quelques petits Pays, ô Prédicateurs d'une petite Paroisse, dans une petite Ville, ô Docteurs de Salamanque, ou de Bourges, ô petits Auteurs, ô pesants Commentateurs; ils vous sied bien de prétendre à la réputation!





DU SUICIDE, OU DE L'HOMICIDE DE SOI-MÊME.

CHAPITRE II.

Ecrit en 1729.

PHilippe Mordant, Cousin germain de ce fameux Comte de Peterboroug, si connu dans toutes les Cours de l'Europe, & qui se vante d'être l'homme de l'Univers qui a vu le plus de Postil-

 lons

lons & le plus de Rois ; Philippe Mordant, dis-je, étoit un jeune homme de vingt-ſept ans, beau, bien fait, riche, né d'un ſang illuſtre, pouvant prétendre à tout, & ce qui vaut encore mieux paſſionnément aimé de ſa Maîtreſſe. Il prit à ce Mordant un dégoût de la vie: il paya ſes dettes, écrivit à ſes amis pour leur dire adieu ; & même fit des vers dont voici les derniers traduits en Français:

L'Opium peut aider le Sage;
Mais, ſelon mon opinion,
Il lui faut au lieu d'Opium
Un Piſtolet & du courage.

Il ſe conduiſit ſelon ſes principes, & ſe dépêcha d'un coup de piſtolet, ſans en avoir donné d'autre raiſon, ſinon que ſon Ame étoit laſſe de ſon Corps, & que quand on eſt mécontent de ſa maiſon, il faut en ſortir. Il ſembloit qu'il eût voulu mourir, parce qu'il étoit dégoûté de ſon bonheur. Richard Smith vient de donner un étrange ſpectacle au monde par une cauſe fort différente. Richard Smith étoit dégoûté d'être réellement malheureux : il avoit été riche, & il étoit pauvre; il avoit eu de la ſanté, & étoit infirme. Il avoit une femme à laquelle il ne pouvoit faire partager que ſa miſére: un enfant au berceau étoit le ſeul bien qui lui reſtât. Richard Smith & Bridget Smith, d'un commun conſentement, après s'être

s'être tendrement embrassés & avoir donné le dernier baiser à leur enfant, ont commencé par tuer cette pauvre créature, & ensuite se sont pendus aux Colonnes de leur lit. Je ne connois nulle part aucune horreur de sang froid qui soit de cette force; mais la Lettre que ces infortunés ont écrite à Mr. Brindlay, leur Cousin, avant leur mort, est aussi singuliére que leur mort même.

„ Nous croyons, disent-ils que Dieu nous „ pardonnera, &c. Nous avons quitté la vie, „ parce que nous étions malheureux sans res- „ source, & nous avons rendu à notre fils u- „ nique le service de le tuer, de peur qu'il ne „ devint aussi malheureux que nous, &c.

Il est à remarquer que ces gens, après avoir tué leur fils par tendresse paternelle, ont écrit à un ami pour lui recommander leur Chat & leur Chien. Ils ont cru, apparemment, qu'il é- toit plus aisé de faire le bonheur d'un Chat & d'un Chien dans le Monde, que celui d'un Enfant; & ils ne vouloient pas être à charge à leur ami.

Toutes ces Histoires Tragiques, dont les Gazettes Anglaises fourmillent, ont fait penser à l'Europe qu'on se tue plus volontiers en Angleterre qu'ailleurs. Je ne sai pourtant si à Paris il n'y a pas autant de fous qu'à Londres; peut-être que si nos Gazettes tenoient un Registre exact de ceux qui ont eu la démence de vouloir se tuer & le triste courage de le faire, nous pourrions sur ce point avoir le malheur de tenir tête aux Anglais. Mais nos Ga-

Gazettes font plus diſcrettes: les avantures des particuliers ne ſont jamais expoſées à la médiſance publique dans ces Journaux avouez par le Gouvernement. Tout ce que j'oſe dire avec aſſûrance, c'eſt qu'il ne ſera jamais à craindre que cette folie de ſe tuer devienne une maladie épidémique: la Nature y a trop bien pourvu; l'eſpérance, la crainte, ſont les reſſorts puiſſants dont elle ſe ſert, pour arrêter presque toujours la main du malheureux prêt à ſe frapper.

On a beau nous dire qu'il y a eu des Pays où un Conſeil étoit établi pour permettre aux Citoyens de ſe tuer, quand ils en avoient des raiſons valables; je réponds, ou que cela n'eſt pas vrai, ou que ces Magiſtrats avoient très-peu d'occupation.

Voici ſeulement ce qui pourroit nous étonner & ce qui mérite, je crois, un ſérieux examen. Les anciens Héros Romains ſe tuoient presque tous, quand ils avoient perdu une Bataille dans les Guerres Civiles, & je ne vois point que ni du tems de la Ligue, ni de celui de la Fronde, ni dans les Troubles d'Italie, ni dans ceux d'Angleterre, aucun Chef ait pris le parti de mourir de ſa propre main. Il eſt vrai que ces Chefs étoient Chrétiens, & qu'il y a bien de la différence entre les principes d'un Guerrier Chrétien & ceux d'un Héros Payen; cependant pourquoi ces hommes, que le Chriſtianisme retenoit, quand il vouloient ſe procurer la mort, n'ont-ils été retenus par rien,

quand

quand ils ont voulu empoisonner, assassiner, ou faire mourir leurs ennemis vaincus sur des échaffauds, &c.? La Religion Chrétienne ne défend-elle pas ces homicides-là, encore plus que l'homicide de soi-même?

Pourquoi donc, Caton, Brutus, Cassius, Antoine, Othon & tant d'autres, se sont-ils tués si résolument, & que nos Chefs de Parti se sont laissés pendre, ou bien ont laissé languir leur misérable vieillesse dans une prison? Quelques Beaux-Esprits disent que ces Anciens, n'avoient pas *le véritable courage*: que Caton fit une action de *Poltron* en se tuant, & qu'il y auroit eu bien plus de grandeur d'ame à ramper sous César; cela est bon dans une Ode, ou dans une Figure de Rhétorique. Il est très-sûr que ce n'est pas être sans courage que de se procurer tranquilement une mort sanglante: qu'il faut quelque force pour surmonter ainsi l'instinct le plus puissant de la Nature; & qu'enfin une telle action prouve de la fureur & non pas de la foiblesse. Quand un malade est en frénésie, il ne faut pas dire qu'il n'a point de force; il faut dire que sa force est celle d'un frénétique.

La Religion payenne défendoit l'*homicide de soi-même*, ainsi que la Chrétienne: il y avoit même des places dans les Enfers pour ceux qui s'étoient tués:

Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi lethum,
Insontes peperere manu, lucemque perosi

Pro-

Projecere animas; quam vellent æthere in alto,
Nunc & pauperiem & duros perferre labores!
Fata obſtant, triſtique Palus innabilis unda
Alligat, & novies Styx interfuſa coercet.
Virg. Æneid. Lib. VI. v. 434. & ſeqq.

Là ſont ces Inſenſez qui, d'un bras téméraire,
Ont cherché dans la mort un ſecours volontaire,
Qui n'ont pu ſupporter, foibles & malheureux,
Le fardeau de la vie impoſé par les Dieux.
Helas! ils voudroient tous ſe rendre à la lumiére,
Recommencer cent fois leur pénible carriére:
Ils regrettent la vie, ils pleurent, & le ſort,
Le ſort, pour les punir, les retient dans la mort;
L'abîme du Cocyte & l'Acheron terrible,
Met, entre eux & la vie, un obſtacle invincible.

Telle étoit la Religion des Payens, & malgré les peines qu'on alloit chercher dans l'autre Monde, c'étoit un honneur de quitter celui-ci & de ſe tuer; tant les mœurs des hommes ſont contradictoires. Parmi nous le Duel n'eſt-il pas encore malheureuſement honorable, quoique défendu par la Raiſon, par la Religion & par toutes les Loix? Si Caton & Céſar, Antoine & Auguſte, ne ſe ſont pas battus en duel, ce n'eſt pas qu'il ne fuſſent auſſi braves que nos Français. Si le Duc de Mont-

mo-

morenci, le Maréchal de Morillac, de Thou, St. Mars, & tant d'autres, ont mieux aimé être traînez au dernier ſupplice dans une Charette, comme des Voleurs de grand chemin, que de ſe tuer comme Caton & Brutus, ce n'eſt pas qu'ils n'euſſent autant de courage que ces Romains, & qu'ils n'euſſent autant de ce qu'on appelle honneur; la véritable raiſon, c'eſt que la mode n'étoit pas alors à Paris de ſe tuer, en pareil cas, & cette mode étoit établie à Rome.

Les femmes de la Côte de Malabar ſe jettent toutes vives ſur le bucher de leurs maris: ont-elles plus de courage que Cornélie? Non, mais la coutume eſt dans ce Pays-là que les femmes ſe brûlent.

Coutume, opinion, Reines de notre ſort,
Vous réglez des Mortels & la vie & la mort.

D E



DE LA RELIGION DES QUAKERS.

CHAPITRE III.

J'Ai cru que la Doctrine & l'Histoire d'un Peuple aussi extraordinaire que les Quakers méritoient la curiosité d'un homme raisonnable. Pour m'en instruire, j'allai trouver un des plus célèbres Quakers d'Angleterre, qui, après avoir été trente ans dans le Commerce, avoit su mettre des bornes à sa fortune & à ses desirs, & s'étoit retiré dans une Campagne auprès de Londres. J'allai le chercher dans sa retraite ; c'étoit

c'étoit une Maison petite, mais bien bâtie, & ornée de sa seule propreté. Le Quaker (*) étoit un vieillard frais, qui n'avoit jamais eu de maladie, parce qu'il n'avoit jamais connu les passions, ni l'intempérance. Je n'ai point vu en ma vie d'air plus noble, ni plus engageant que le sien. Il étoit vêtu, comme tous ceux de sa Religion, d'un habit sans plis dans les côtés, & sans boutons sur les poches ni sur les manches, & portoit un grand chapeau à bords rabatus comme nos Ecclésiastiques. Il me reçut avec son chapeau sur la tête, & s'avança vers moi sans faire la moindre inclination de corps; mais il y avoit plus de politesse dans l'air ouvert & humain de son visage, qu'il n'y en a dans l'usage de tirer une jambe derriére l'autre, & de porter à la main ce qui est fait pour couvrir la tête. Ami, me dit-il, je vois que tu ès Etranger, si je puis t'être de quelqu'utilité, tu n'as qu'à parler. Monsieur, lui dis-je, en me courbant le corps, & en glissant un pied vers lui, selon notre coutume, je me flatte que ma juste curiosité ne vous déplaira pas, & que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'instruire de votre Religion. Les gens de ton pays, me répondit-il, font trop de complimens & de révérences; mais je n'en ai encore vu aucun qui ait eu la même curio-

(*) Il s'appelloit André Pit, & tout cela est exactement vrai à quelques circonstances près. André Pit écrivit depuis à l'Auteur pour se plaindre de ce qu'on avoit ajouté un peu à la vérité, & l'assûra que Dieu étoit offensé de ce qu'on avoit plaisanté les Quakers.

curiofité que toi. Entre, & dînons d'abord enfemble. Je fis encore quelques mauvais complimens, parce qu'on ne fe défait pas de fes habitudes tout d'un coup, & après un repas fain & frugal, qui commença & qui finit par une priére à Dieu, je me mis à interroger mon homme.

Je débutai par la queftion que de bons Catholiques ont fait plus d'une fois aux Huguenots. Mon cher Monfieur, dis-je, êtes vous baptifé? Non, me répondit le Quaker, & mes confréres ne le font point. Comment morbleu! repris-je, vous n'êtes donc pas Chrétiens? Mon ami, repartit-il d'un ton doux, ne jure point: nous fommes Chrétiens; mais nous ne penfons pas que le Chriftianisme confifte à jetter de l'eau fur la tête d'un enfant avec un peu de fel. Eh bon Dieu! repris-je outré de cette impiété, vous avez donc oublié que Jéfus-Chrift fut baptifé par Jean? Ami, point de juremens, encore un coup, dit le benin Quaker. Le Chrift reçut le baptême de Jean, mais il ne baptifa jamais perfonne; nous ne fommes pas les Difciples de Jean, mais du Chrift. Ah! comme vous feriez brûlés par la Sainte Inquifition, m'écriai-je! Au nom de Dieu, cher homme, que je vous baptife! S'il ne falloit que cela pour condefcendre à ta foibleffe, nous le ferions volontiers, repartit-il gravement; nous ne condamnons perfonne pour ufer de la cérémonie du baptême; mais nous croyons que ceux qui profeffent une Religion toute fainte & toute fpirituelle, doivent s'abftenir, autant qu'ils le peuvent, des céré-

monies Judaïques. En voici bien d'une autre, m'écriai-je; des cérémonies Judaïques! Oui, mon ami, continua-t-il, & si Judaïques, que plusieurs Juifs encore aujourd'hui usent quelquefois du baptême de Jean. Consulte l'Antiquité, elle t'apprendra que Jean ne fit que renouveller cette pratique, laquelle étoit en usage long-tems avant lui parmi les Hébreux, comme le Pélerinage de la Meque l'étoit parmi les Ismaélites. Jésus voulut bien recevoir le baptême de Jean, de même qu'il s'étoit soumis à la circoncision; mais, & la circoncision & le lavement d'eau doivent être tous deux abolis par le baptême du Christ, ce baptême de l'esprit, cette ablution de l'ame qui sauve les hommes. Aussi le Précurseur Jean disoit: *Je vous baptise à la vérité avec de l'eau, mais un autre viendra après moi plus puissant que moi, & dont je ne suis pas digne de porter les sandalles; celui-là vous baptisera avec le feu & le Saint Esprit.* Aussi le grand Apôtre des Gentils, Paul, écrit aux Corinthiens, *le Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour prêcher l'Evangile;* aussi ce même Paul ne baptisa jamais avec de l'eau que deux personnes, encore fût-ce malgré lui. Il circoncit son disciple Timothée: les autres Apôtres circoncisoient aussi tous ceux qui vouloient l'être; ès-tu circoncis, ajouta-t-il? Je lui répondis que je n'avois pas cet honneur. Eh bien, dit-il, l'ami, tu ès Chrétien sans être circoncis, & moi sans être baptisé. Voilà comme mon saint homme abusoit assez spécieusement de trois ou quatre passages de la

Sainte

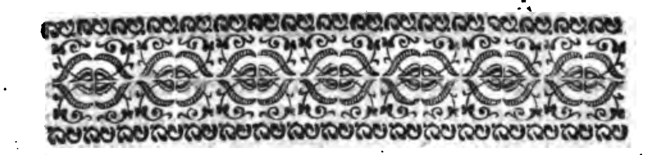
Sainte Ecriture qui sembloient favoriser sa Secte; mais il oublioit de la meilleure foi du monde une centaine de passages qui l'écrasoient. Je me gardai bien de lui rien contester, il n'y a rien à gagner avec un Enthousiaste. Il ne faut point s'aviser de dire à un homme les défauts de sa Maîtresse, ni à un Plaideur le foible de sa cause, ni des raisons à un Illuminé. Ainsi je passai à d'autres questions.

A l'égard de la Communion, lui dis-je, comment en usez-vous? Nous n'en usons point, dit-il. Quoi! point de Communion? Non, point d'autre que celle des cœurs. Alors il me cita encore les Ecritures; il me fit un fort beau Sermon contre la Communion, & me parla d'un ton d'inspiré pour me prouver que les Sacremens étoient tous d'invention humaine, & que le mot de Sacrement ne se trouvoit pas une seule fois dans l'Evangile. Pardonne, dit-il, à mon ignorance, je ne t'ai pas apporté la centième partie des preuves de ma Religion; mais tu peux les voir dans l'exposition de notre Foi par Robert Barclay. C'est un des meilleurs Livres qui soit jamais sorti de la main des hommes; nos ennemis conviennent qu'il est très-dangereux, cela prouve combien il est raisonnable. Je lui promis de lire ce Livre, & mon Quaker me crut déja converti. Ensuite il me rendit raison, en peu de mots, de quelques singularités qui exposent cette Secte au mépris des autres. Avoue, dit-il, que tu as eu bien de la peine à

s'empêcher de rire, quand j'ai répondu à toutes tes civilités avec mon chapeau ſur la tête, & en te tutoyant. Cependant tu me parois trop inſtruit, pour ignorer que du tems du Chriſt, aucune Nation ne tomboit dans le ridicule de ſubſtituer le plurier au ſingulier; on diſoit à Ceſar Auguſte, *Je t'aime*, *je te prie*, *je te remercie*; il ne ſouffroit pas même qu'on l'appellât Monſieur, *Dominus*. Ce ne fut que longtems après lui, que les hommes s'aviſérent de ſe faire apeller *vous* au lieu de *tu*, comme s'ils étoient doubles, & d'uſurper les titres impertinens de Grandeur, d'Eminence, de Sainteté, de Divinité même, que des Vers de terre donnent à d'autres Vers de terre, en les aſſûrant qu'ils ſont avec un profond reſpect, & une fauſſeté infâme, leurs très-humbles & très-obéïſſants ſerviteurs. C'eſt pour être plus ſur nos gardes contre cet indigne commerce de menſonge & de flatteries, que nous tutoyons également les Rois & les Charbonniers, que nous ne ſaluons perſonne, n'ayans pour les hommes que de la charité, & du reſpect que pour les Loix.

Nous portons auſſi un habit un peu différent des autres hommes, afin que ce ſoit pour nous un avertiſſement continuel de ne leur pas reſſembler. Les autres portent les marques de leurs dignités, & nous celles de l'humilité Chrétienne. Nous fuyons les aſſemblées de plaiſir, les ſpectacles, le jeu; car nous ſerions bien à plaindre de remplir de ces bagatelles des cœurs en qui Dieu doit habiter. Nous ne fai-

faiſons jamais de ſermens, pas même en Juſtice; nous penſons que le nom du Très-Haut ne doit point être proſtitué dans les debats miſérables des hommes. Lorſqu'il faut que nous comparoiſſions devant les Magiſtrats pour les affaires des autres (car nous n'avons jamais de procès), nous affirmons la vérité par un *oui* ou par un *non*; & les Juges nous en croyent ſur notre ſimple parole, tandis que tant d'autres Chrétiens ſe parjurent ſur l'Evangile. Nous n'allons jamais à la guerre: ce n'eſt pas que nous craignions la mort, au contraire nous beniſſons le moment qui nous unit à l'Etre des Etres; mais c'eſt que nous ne ſommes ni Loups, ni Tigres, ni Dogues, mais hommes, mais Chrétiens. Notre Dieu, qui nous a ordonné d'aimer nos ennemis, & de ſouffrir ſans murmure, ne veut pas, ſans doute, que nous paſſions la Mer pour aller égorger nos freres, parce que des meurtriers vêtus de rouge, avec un bonnet haut de deux pieds, enrôlent des Citoyens en faiſant du bruit avec deux petits bâtons ſur une peau d'Ane bien tendue. Et lorſqu'après des batailles gagnées tout Londres brille d'illuminations, que le Ciel eſt enflammé de fuſées, que l'air retentit du bruit des Actions de graces, des Cloches, des Orgues, des Canons, nous gémiſſons en ſilence ſur ces meurtres qui cauſent la publique allegreſſe.



DE LA RELIGION DES QUAKERS.

CHAPITRE IV.

TElle fut, à peu près, la converſation que j'eus avec cet homme ſingulier. Mais je fus bien ſurpris quand le Dimanche ſuivant il me mena à l'Egliſe des Quakers. Ils ont pluſieurs Chapelles à Londres; celle où j'allai eſt près de ce fameux Pilier que l'on appelle le Monument. On étoit déja aſſemblé, lorsque j'entrai avec mon conducteur. Il y avoit environ quatre cens hommes, dans l'Egliſe, & trois cens femmes. Les femmes ſe cachoient le viſage, les hommes étoient couverts de

leurs larges chapeaux; tous étoient assis, tous dans un profond silence. Je passai au milieu d'eux sans qu'un seul levât les yeux sur moi. Ce silence dura un quart d'heure: enfin un d'eux se leva, ôta son chapeau, & après quelques soupirs, débita moitié avec la bouche, moitié avec le nez, un galimatias tiré, à ce qu'il croyoit, de l'Evangile, où ni lui, ni personne n'entendoit rien. Quand ce faiseur de contorsions eut fini son beau monologue, & que l'Assemblée se fut séparée toute édifiée, & toute stupide, je demandai à mon homme pourquoi les plus sages d'entre eux souffroient de pareilles sotises? Nous sommes obligés de les tolérer, me dit-il, parce que nous ne pouvons pas savoir si un homme qui se leve pour parler sera inspiré par l'Esprit ou par la folie. Dans le doute nous écoutons tout patiemment, nous permettons même aux femmes de parler; deux ou trois de nos Dévotes se trouvent souvent inspirées à la fois, & c'est alors qu'il se fait un beau bruit dans la Maison du Seigneur. Vous n'avez donc point de Prêtres, lui dis-je. Non, mon ami, dit le Quaker, & nous nous en trouvons bien. Alors ouvrant un Livre de sa Secte, il lut avec emphase ces paroles: A Dieu ne plaise que nous osions ordonner à quelqu'un de recevoir le St. Esprit le Dimanche à l'exclusion de tous les autres fidèles. Grace au Ciel, nous sommes les seuls sur la Terre qui n'ayons point de Prêtres. Voudrois-tu nous ôter une distinction si heureuse? Pourquoi abandonnerons-

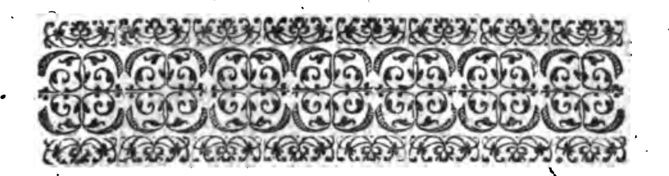
nous

nous notre enfant à des nourrices mercenaires, quand nous avons du lait à lui donner? Ces mercenaires domineroient bien-tôt dans la Maison, & opprimeroient la mere & l'enfant. Dieu a dit, vous avez reçu *gratis*, donnez *gratis*. Irons-nous après cette parole marchander l'Evangile, vendre l'Esprit Saint, & faire d'une Assemblée de Chrétiens une Boutique de Marchands? Nous ne donnons point d'argent à des hommes vêtus de noir pour assister nos pauvres, pour enterrer nos morts, pour prêcher les fidèles; ces saints emplois nous sont trop chers pour nous en décharger sur d'autres. Mais, comment pouvez vous discerner, insistai-je, si c'est l'Esprit de Dieu qui vous anime dans vos discours? Quiconque, dit-il, priera Dieu de l'éclairer, & qui annoncera des vérités évangéliques qu'il sentira, que celui-là soit sûr que Dieu l'inspire. Alors il m'accabla de citations de l'Ecriture, qui démontroient, selon lui, qu'il n'y a point de Christianisme sans une révélation immédiate, & il ajouta ces paroles remarquables: Quand tu fais mouvoir un de tes membres, est-ce ta propre force qui le remue? Non, sans doute, car ce membre a souvent des mouvemens involontaires; c'est donc celui qui a créé ton corps qui meut ce corps de terre. Et les idées que reçoit ton Ame, est-ce toi qui les formes? Encore moins, car elles viennent malgré toi; c'est donc le Créateur de ton ame qui te donne tes idées; mais comme il a laissé à ton cœur la liberté, il donne à ton esprit les idées que ton

ton cœur mérite; tu vis dans Dieu, tu agis, tu penses dans Dieu. Tu n'as donc qu'à ouvrir les yeux à cette lumiére qui éclaire tous les hommes, alors tu verras la vérité, & la feras voir. Eh! voilà le Pere Malebranche tout pur, m'écriai-je. Je connois ton Malebranche, dit-il; il étoit un peu Quaker, mais il ne l'étoit pas assez. Ce sont-là les choses les plus importantes que j'ai apprises touchant la Doctrine des Quakers; dans la premiére Lettre vous aurez leur Histoire que vous trouverez encore plus singuliére que leur Doctrine.



HIS-



HISTOIRE DES QUAKERS.

CHAPITRE V.

VOus avez déja vu que les Quakers datent depuis Jésus-Christ, qui fut selon eux le premier Quaker. La Religion, disent-ils, fut corrompue presque après sa mort, & resta dans cette corruption environ 1600. années. Mais il y avoit toujours quelques Quakers cachés dans le Monde, qui prenoient soin de conserver le feu sacré, éteint par-tout ailleurs, jusqu'à ce qu'enfin cette lumiére s'étendit en Angleterre en l'an 1642.

Ce fut dans le tems que trois ou quatre Sectes déchiroient la Grande-Bretagne par des Guerres civiles entreprises au nom de Dieu, qu'un

qu'un nommé George Fox, du Comté de Leicester, fils d'un Ouvrier en soye, s'avisa de prêcher en vrai Apôtre, à ce qu'il prétendoit, c'est-à-dire, sans savoir ni lire ni écrire. C'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans, de mœurs irréprochables & saintement fou. Il étoit vêtu de cuir depuis les pieds jusqu'à la tête, il alloit de Village en Village criant contre la Guerre & contre le Clergé. S'il n'avoit prêché que contre les gens de guerre, il n'avoit rien à craindre, mais il attaquoit les gens d'Eglise. Il fut bien-tôt mis en prison; on le mena à Darby devant le Juge de Paix. Fox se présenta au Juge avec son bonnet de cuir sur la tête. Un Sergent lui donna un grand soufflet, en lui disant: Gueux, ne sais-tu pas qu'il faut paroître tête nue devant Mr. le Juge? Fox tendit l'autre joue, & pria le Sergent de vouloir bien lui donner un autre soufflet pour l'amour de Dieu. Le Juge de Darby voulut lui faire prêter serment avant de l'interroger. Mon ami, sache, dit-il au Juge, que je ne prends jamais le nom de Dieu en vain. Le Juge voyant que cet homme le tutoyoit, l'envoya aux Petites-Maisons, de Darby pour y être fouetté. George Fox alla en louant Dieu à l'Hôpital des fous, où l'on ne manqua pas d'exécuter à la rigueur la sentence du Juge. Ceux qui lui infligérent la penitence du fouet furent bien surpris, quand il les pria de lui appliquer encore quelques coups de verges pour le bien de son ame. Ces Messieurs ne se firent pas prier: Fox eut sa double dose, dont il les remer-

remercia très-cordialement; puis il se mit à les prêcher. D'abord on rit, ensuite on l'écouta, & comme l'enthousiasme est une maladie qui se gagne, plusieurs furent persuadés, & ceux qui l'avoient fouetté devinrent ses premiers disciples. Délivré de sa prison, il courut les Champs avec une douzaine de Prosélytes, prêchant toujours contre le Clergé, & fouetté de tems en tems. Un jour étant mis au Pilori, il harangua tout le peuple avec tant de force, qu'il convertit une cinquantaine d'Auditeurs, & mit le reste tellement dans ses interêts, qu'on le tira en tumulte du trou où il étoit; on alla chercher le Curé Anglican dont le crédit avoit fait condamner Fox à ce supplice, & on le piloria à sa place.

Il osa bien convertir quelques Soldats de Cromwell, qui quittérent le métier des armes & refusérent de prêter le serment. Cromwell ne vouloit pas d'une Secte où l'on ne se battoit point, de même que Sixte-Quint auguroit mal d'une Secte, *dove non si chiavava:* il se servit de son pouvoir pour persécuter ces nouveaux venus. On en remplissoit les prisons, mais les persécutions ne servent presque jamais qu'à faire des Prosélytes. Ils sortoient de leurs prisons affermis dans leur créance, & suivis de leurs Geoliers qu'ils avoient convertis. Mais voici ce qui contribua le plus à étendre la Secte. Fox se croyoit inspiré, il crut par conséquent devoir parler d'une maniére différente des autres hommes. Il se mit à trembler, à faire des contorsions & des

des grimaces, à retenir son haleine, à la pousser avec violence; la Prêtresse de Delphes n'eût pas mieux fait. En peu de tems il acquit une grande habitude d'inspiration, & bientôt après il ne fut plus guères en son pouvoir de parler autrement. Ce fut le premier don qu'il communiqua à ses Disciples. Ils firent de bonne foi toutes les grimaces de leur Maître, ils trembloient de toutes leurs forces au moment de l'inspiration. De là ils en eurent le nom de *Quakers*, qui signifie *Trembleurs*. Le petit Peuple s'amusoit à les contrefaire, on trembloit, on parloit du nez, on avoit des convulsions, & on croyoit avoir le St. Esprit. Il leur faloit quelques miracles, ils en firent.

Le Patriarche Fox dit publiquement à un Juge de Paix, en présence d'une grande assemblée: Ami, prends garde à toi, Dieu te punira bien-tôt de persécuter les Saints. Ce Juge étoit un yvrogne qui s'enyvroit tous les jours de mauvaise Biére & d'Eau-de-vie, il mourut d'apopléxie deux jours après précisément comme il venoit de signer un ordre pour envoyer quelques Quakers en prison. Cette mort soudaine ne fut point attribuée à l'intempérance du Juge: tout le monde la regarda comme un effet des prédictions du saint homme; cette mort fit plus de Quakers, que mille Sermons & autant de convulsions n'en auroient pu faire. Cromwell voyant que leur nombre augmentoit tous les jours voulut les attirer à son parti, il leur fit offrir de l'argent; mais ils furent incorruptibles, & il dit un jour

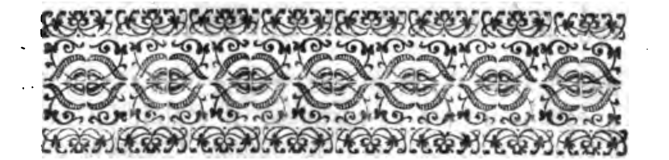
que

que cette Religion étoit la seule contre laquelle il n'avoit pu prévaloir avec des guinées.

Ils furent quelquefois persécutés sous Charles Second, non pour leur Religion, mais pour ne vouloir pas payer les dixmes au Clergé, pour tutoyer les Magistrats, & refuser de prêter les sermens prescrits par la Loi.

Enfin Robert Barclay, Ecossois, présenta au Roi en 1675, son Apologie des Quakers, Ouvrage aussi bon qu'il pouvoit l'être. L'Epitre Dédicatoire à Charles Second contient non des basses flateries, mais des vérités hardies, & des conseils justes. „ Tu as goûté, „ dit-il à Charles, à la fin de cette Epitre, „ de la douceur & de l'amertume, de la „ prospérité & des plus grands malheurs: tu „ as été chassé des Pays où tu régnes, tu „ as senti le poids de l'oppression, & tu dois „ savoir combien l'oppresseur est détestable „ devant Dieu & devant les hommes: que „ si après tant d'épreuves & de bénédictions „ ton cœur s'endurcissoit, & oublioit le Dieu „ qui s'est souvenu de toi dans tes disgraces, „ ton crime en seroit plus grand, & ta condamnation plus terrible; au lieu donc d'écouter les flateurs de ta Cour, écoute la „ voix de ta Conscience, qui ne te flatera jamais. Je suis ton fidèle ami & sujet, BARCLAY."

Ce qui est plus étonnant, c'est que cette Lettre écrite à un Roi par un particulier obscur eut son effet & que la persécution cessa.



HISTOIRE DES QUAKERS.

CHAPITRE VI.

ENviron ce tems parut l'illustre Guillaume Pen, qui établit la puissance des Quakers en Amérique, & qui les auroit rendus respectables en Europe, si les hommes pouvoient respecter la Vertu sous des apparences ridicules. Il étoit fils unique du Chevalier Pen, Vice-Amiral d'Angleterre, & favori du Duc d'Yorck, depuis Jaques Second.

Guillaume Pen à l'age de quinze ans rencontra un Quaker à Oxford, où il faisoit ses études: ce Quaker le persuada, & le jeune homme, qui étoit vif, naturellement éloquent, & qui avoit de l'ascendant dans sa Physiono-

mie & dans ſes maniéres, gagna bien-tôt quelques-uns de ſes camarades: il établit inſenſiblement une Societé de jeunes Quakers qui s'aſſembloient chez lui; de ſorte qu'il ſe trouva Chef de Secte à l'age de ſeize ans.

De retour chez le Vice-Amiral ſon pere, au ſortir du Collége, au lieu de ſe mettre à genoux devant lui & de lui demander ſa bénédiction, ſelon l'uſage des Anglais, il l'aborda le chapeau ſur la tète, & lui dit: Je ſuis fort aiſe, l'ami, de te voir en bonne ſanté. Le Vice-Amiral crut que ſon fils étoit devenu fou; il s'apperçût bien-tôt qu'il étoit Quaker. Il mit en uſage tous les moyens que la prudence humaine peut employer pour l'engager à vivre comme un autre; le jeune homme ne répondit à ſon pere qu'en l'exhortant à ſe faire Quaker lui-même. Enfin le pere ſe relâcha à ne lui demander autre choſe ſinon qu'il allât voir le Roi & le Duc d'Yorck le chapeau ſous le bras, & qu'il ne les tutoyât point. Guillaume répondit que ſa conſcience ne le lui permettoit pas, & qu'il valoit mieux obéïr a Dieu qu'aux hommes; le pere indigné & au deſeſpoir le chaſſa de ſa Maiſon. Le jeune Pen remercia Dieu de ce qu'il ſouffroit déja pour ſa cauſe; il alla prêcher dans la Cité, il y fit beaucoup de Proſélytes.

Les Prêches des Miniſtres éclairciſſoient tous les jours, & comme il étoit jeune, beau, & bien fait, les femmes de la Cour & de la Ville accouroient dévotement pour l'entendre. Le Patriarche George Fox vint du fond

de

de l'Angleterre le voir à Londres, sur sa réputation; tous deux résolurent de faire des Missions dans les Pays étrangers; ils s'embarquérent pour la Hollande, après avoir laissé des Ouvriers en assez bon nombre pour avoir soin de la Vigne de Londres.

Leurs travaux eurent un heureux succès à Amsterdam; mais ce qui leur fit plus d'honneur, & ce qui mit le plus leur humilité en danger, fut la réception que leur fit la Princesse Palatine Elizabeth, tante de George I. Roi d'Angleterre, femme illustre par son esprit & par son savoir, & à qui Descartes avoit dédié son Roman de Philosophie.

Elle étoit alors retirée à la Haye, où elle vit *les Amis*, car c'est ainsi qu'on appelloit alors les Quakers en Hollande. Elle eut plusieurs conférences avec eux, ils prêchérent souvent chez elle, & s'ils ne firent pas d'elle une parfaite Quakeresse, ils avouérent au moins qu'elle n'étoit pas loin du Royaume des Cieux. Les Amis semérent aussi en Allemagne, mais il y recueillirent peu; on ne goûta pas la mode de tutoyer dans un Pays où il faut prononcer toujours les termes d'Altesse & d'Excellence. Pen repassa bien-tôt en Angleterre sur la nouvelle de la maladie de son pere, il vint recueillir ses derniers soupirs. Le Vice-Amiral se réconcilia avec lui & l'embrassa avec tendresse, quoiqu'il fût d'une différente Religion. Mais Guillaume l'exhorta en vain à ne point recevoir le Sacrement, & à mourir Quaker; & le vieux bon homme recommanda

 inuti-

inutilement à Guillaume d'avoir des boutons sur ses manches & des ganses à son chapeau.

Guillaume hérita de grands biens, parmi lesquels il se trouvoit des dettes de la Couronne pour des avances faites par le Vice-Amiral dans des Expéditions maritimes. Rien n'étoit moins assûré alors que l'argent du par le Roi. Pen fut obligé d'aller tutoyer Charles Second & ses Ministres, plus d'une fois, pour son payement. Le Gouvernement lui donna en 1680, au lieu d'argent la proprieté & la Souveraineté d'une Province d'Amérique, au Sud de Maryland. Voilà un Quaker devenu Souverain. Il partit pour ses nouveaux Etats avec deux Vaisseaux chargés de Quakers, qui le suivirent. On appella dès lors le Pays *Pensilvania*, du nom de Pen; il y fonda la Ville de Philadelphie, qui est aujourd'hui très-florissante. Il commença par faire une Ligue avec les Amériquains ses voisins. C'est le seul Traité entre ces Peuples & les Chrétiens qui n'ait point été juré, & qui n'ait point été rompu. Le nouveau Souverain fut aussi le Législateur de la Pensilvanie, il donna des Loix très-sages, dont aucune n'a été changée depuis lui. La premiére est de ne maltraiter personne au sujet de la Religion, & de regarder comme freres tous ceux qui croyent un Dieu.

A peine eut-il établi son Gouvernement que plusieurs Marchands de l'Amérique vinrent peupler cette Colonie. Les Naturels du Pays au lieu de fuir dans les Forêts, s'accoutumé-

rent

rent insensiblement avec les pacifiques Quakers. Autant ils détestoient les autres Chrétiens conquérans & destructeurs de l'Amérique, autant ils aimoient ces nouveaux venus. En peu de tems ces prétendus Sauvages, charmés de la douceur de ces voisins, vinrent en foule demander à Guillaume Pen de les recevoir au nombre de ses Vassaux. C'étoit un spectacle bien nouveau qu'un Souverain que tout le monde tutoyoit, & à qui on parloit le chapeau sur la tête; un Gouvernement sans Prêtres, un Peuple sans armes, des Citoyens tous égaux, à la Magistrature près, & des Voisins sans jalousie. Guillaume Pen pouvoit se vanter d'avoir apporté sur la Terre l'Age d'Or, dont on parle tant, & qui n'a vraisemblablement existé qu'en Pensilvanie.

Il revint en Angleterre pour les affaires de son nouveau Pays, après la mort de Charles Second. Le Roi Jaques, qui avoit aimé son pere, eut la même affection pour le fils, & ne le considéra plus comme un Sectaire obscur, mais comme un très-grand homme. La politique du Roi s'accordoit en cela avec son goût. Il avoit envie de flatter les Quakers en abolissant les Loix faites contre les Non-Conformistes, afin de pouvoir introduire la Religion Catholique à la faveur de cette liberté. Toutes les Sectes d'Angleterre virent le piège, & ne s'y laissérent pas prendre; elles sont toujours réunies contre le Catholicisme, leur ennemi commun. Mais Pen ne crut pas de-

voir renoncer à ses principes pour favoriser des Protestans qui le haïssoient, contre un Roi qui l'aimoit. Il avoit établi la liberté de conscience en Amérique, il n'avoit pas envie de vouloir paroître la détruire en Europe; il demeura donc fidèle à Jaques Second, au point qu'il fut généralement accusé d'être Jésuite. Cette calomnie l'affligea sensiblement, il fut obligé de s'en justifier par des Ecrits publics. Cependant le malheureux Jaques Second, qui, comme presque tous les Stuards, étoit un composé de grandeur & de foiblesse, & qui, comme eux, en fit trop & trop peu, perdit son Royaume sans qu'il y eût une épée de tirée, & sans qu'on pût dire comment la chose arriva.

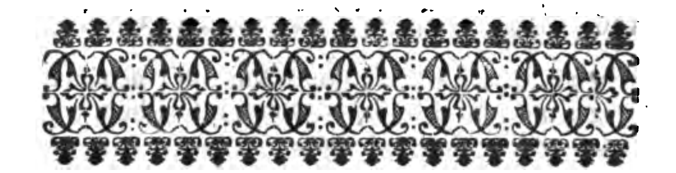
Toutes les Sectes Anglaises reçurent de Guillaume Troisième & de son Parlement, cette même liberté qu'elles n'avoient pas voulu tenir des mains de Jaques. Ce fut alors que les Quakers commencérent à jouïr par la force des Loix de tous les privilèges dont ils sont en possession aujourd'hui. Pen, après avoir vu enfin sa Secte établie sans contradiction dans le Pays de sa naissance, retourna en Pensilvanie. Les siens & les Amériquains le reçurent avec des larmes de joye, comme un pere qui revenoit voir ses enfans. Toutes ses Loix avoient été religieusement observées pendant son absence; ce qui n'étoit arrivé à aucun Législateur avant lui. Il resta quelques années à Philadelphie: il en partit enfin malgré lui pour aller solliciter à Londres des avantages nouveaux en faveur du Commerce des Pensilvains;

il

il ne les revit plus, il mourut à Londres en 1718.

Je ne puis deviner quel sera le sort de la Religion des Quakers en Amérique; mais je vois qu'elle dépérit tous les jours à Londres. Par tout Pays la Religion dominante, quand elle ne persécute point, engloutit à la longue toutes les autres. Les Quakers ne peuvent être Membres du Parlement, ni posséder aucun Office, parce qu'il faudroit prêter serment, & qu'ils ne veulent point jurer; ils sont réduits à la néceffité de gagner de l'argent par le commerce. Leurs enfans enrichis par l'industrie de leurs peres, veulent joüir, avoir des honneurs, des boutons, & des manchettes; ils sont honteux d'être appellés Quakers, & se font Protestans pour être à la mode.





DE LA RELIGION ANGLICANE.

CHAPITRE VII.

C'Est ici le Pays des Sectes: *multæ ſunt manſiones in domo patris mei*; un Anglais, comme homme libre, va au Ciel par le chemin qui lui plaît.

Cependant, quoique chacun puiſſe ici ſervir Dieu à ſa mode, leur véritable Religion, celle où l'on fait fortune, eſt la Secte des Epiſcopaux, appellée l'Egliſe Anglicane, où l'Egliſe par excellence. On ne peut avoir d'emploi ni en Angleterre, ni en Irlande, ſans être du nombre des fidèles Anglicans. Cette raiſon, qui eſt une excellente preuve, a converti tant de Non-

Nonconformiſtes, qu'aujourd'hui il n'y a pas la vingtième partie de la Nation qui ſoit hors du giron de l'Egliſe dominante.

Le Clergé Anglican a retenu beaucoup des Cérémonies Catholiques, & ſur-tout celle de recevoir les Dixmes avec une attention très-ſcrupuleuſe. Ils ont auſſi la pieuſe ambition d'être les Maîtres; car quel Vicaire de Village ne voudroit pas être Pape?

De plus, ils fomentent, autant qu'ils peuvent, dans leurs Ouailles un ſaint zèle contre les Nonconformiſtes. Ce zèle étoit aſſez vif ſous le gouvernement des Toris, dans les dernières années de la Reine Anne: mais il ne s'étendoit pas plus loin qu'à caſſer quelquefois les vitres des Chapelles hérétiques; car la rage des Sectes a fini en Angleterre avec les Guerres civiles, & ce n'étoit plus ſous la Reine Anne que les bruits ſourds d'une Mer encore agitée long-tems après la tempête. Quand les Whigs & les Toris déchirérent leur Pays, comme autrefois les Guelphes & les Gibelins, il fallut bien que la Religion entrât dans les partis; les Toris étoient pour l'Epiſcopat, les Whigs le vouloient abolir: mais ils ſe ſont contentés de l'abbaiſſer quand ils ont été les Maîtres.

Du tems que le Comte Harley d'Oxford & Mylord Bolingbroke faiſoient boire la ſanté des Toris, l'Egliſe Anglicane les regardoit comme les défenſeurs de ſes ſaints privilèges. L'Aſſemblée du bas Clergé, qui eſt une eſpèce de Chambre des Communes, compoſée d'Ec-

clé-

cléſiaſtiques, avoit alors quelque crédit; elle jouïſſoit au moins de la liberté de s'aſſembler, de raiſonner de Controverſe, & de faire brûler de tems en tems quelques Livres impies, c'eſt-à dire, écrits contre elle. Le Miniſtre, qui eſt Whig aujourd'hui, ne permet pas ſeulement à ces Meſſieurs de tenir leur Aſſemblée, ils ſont réduits dans l'obſcurité de leur Paroiſſe au triſte emploi de prier Dieu pour le Gouvernement, qu'ils ne ſeroient pas fâchés de troubler.

Quant aux Evêques qui ſont vingt & ſix en tout, ils ont ſéance dans la Chambre Haute en dépit des Whigs, parce que la coutume ou l'abus de les regarder comme Barons ſubſiſte encore. Il y a une clauſe dans le Serment que l'on prête à l'Etat, laquelle exerce bien la patience Chrétienne de ces Meſſieurs; on y promet d'être de l'Egliſe comme elle eſt établie par la Loi. Il n'y a guère d'Evêques, de Doyens, d'Archiprêtres, qui ne penſent l'être de droit divin; c'eſt donc un grand ſujet de mortification pour eux d'être obligés d'avouer, qu'ils tiennent tout d'une miſérable Loi faite par des profanes Laïques. Un ſavant Religieux (le Pere Courayer) a écrit depuis peu un Livre pour prouver la validité & la ſucceſſion des Ordinations Anglicanes. Cet Ouvrage a été proſcrit en France; mais croyez-vous qu'il ait plu au Miniſtère d'Angleterre? Point du tout; les maudits Whigs ſe ſoucient très-peu que la ſucceſſion Epiſcopale ait été interrompue chez eux ou non, & que l'Evêque

Par-

Parker ait été consacré dans un Cabaret (comme on le veut), ou dans une Eglise; ils aiment mieux même que les Evêques tirent leur autorité du Parlement que des Apôtres. Le Lord B——dit que cette idée de Droit Divin ne serviroit qu'à faire des tyrans en camail & en rochet; mais que la Loi fait des citoyens.

A l'égard des mœurs, le Clergé Anglican est plus réglé que celui de France, & en voici la cause. Tous les Ecclésiastiques sont élevés dans l'Université d'Oxford, ou dans celle de Cambridge, loin de la corruption de la Capitale. Ils ne sont appellés aux dignités de l'Eglise que très-tard, & dans un âge où les hommes n'ont d'autres passions que l'avarice, lorsque leur ambition manque d'alimens. Les emplois sont ici la récompense des longs services dans l'Eglise aussi-bien que dans l'Armée: on n'y voit pas de jeunes gens Evêques ou Colonels au sortir du Collége; de plus, les Prêtres sont presque tous mariés. La mauvaise grace contractée dans l'Université, & le peu de commerce qu'on a ici avec les femmes, font que d'ordinaire un Evêque est forcé de se contenter de la sienne. Les Prêtres vont quelquefois au Cabaret, parce que l'usage le leur permet; & s'ils s'enivrent, c'est sérieusement & sans scandale.

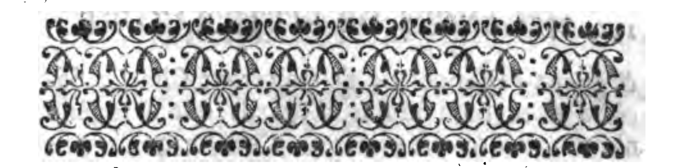
Cet Etre indéfinissable, qui n'est ni Ecclésiastique ni Séculier: en un mot, ce que l'on appelle un Abbé, est une espèce inconnue en Angleterre; les Ecclésiastiques sont tous ici

réser-

réſervés & presque tous pédans. Quand ils apprennent qu'en France de jeunes gens connus par leurs débauches, & élevés à la Prélature par des intrigues de femmes, font publiquement l'amour, s'égayent à compoſer des chanſons tendres, donnent tous les jours des ſoupers délicats & longs, & de là vont implorer les lumiéres du St. Eſprit, & ſe nomment hardiment les ſucceſſeurs des Apôtres; ils remercient Dieu d'être Proteſtans, mais ce ſont de vilains Hérétiques à brûler à tous les Diables, comme dit Maître François Rabelais. C'eſt pourquoi je ne me mêle point de leurs affaires.



DES



DES PRESBYTÉRIENS.

CHAPITRE VIII.

LA Religion Anglicane ne s'étend qu'en Angleterre & en Irlande; le Presbytéranisme est la Religion dominante en Ecosse. Ce Presbytéranisme n'est autre chose que le Calvinisme pur, tel qu'il avoit été établi en France, & qu'il subsiste à Genève. Comme les Prêtres de cette Secte ne reçoivent dans les Eglises que des gages très-médiocres, & que par conséquent ils ne peuvent vivre dans le même luxe que les Evêques, ils ont pris le parti naturel de crier contre des honneurs où ils ne peuvent atteindre. Figurez-vous l'orgueilleux Diogène, qui fouloit aux pieds l'orgueil de Platon, les Presbytériens d'Ecosse ne ressemblent pas mal à ce fier

N &

& gueux raiſonneur ; ils traitérent Charles Second avec bien moins d'égards que Diogène n'avoit traité Aléxandre. Car lorſqu'ils prirent les armes pour lui contre Cromwell qui les avoit trompez, ils firent eſſuyer à ce pauvre Roi quatre Sermons par jour : ils lui défendoient de jouer, ils le mettoient en pénitence ; ſi bien que Charles ſe laſſa bien-tôt d'être Roi de ces Pédans & s'échappa de leurs mains comme un Écolier ſe ſauve du Collége.

Devant un jeune & vif Bachelier Français, criaillant le matin dans les Ecôles de Théologie, le ſoir chantant avec les Dames, un Théologien Anglican eſt un Caton ; mais ce Caton paroît un Galant devant un Preſbytérien d'Ecoſſe. Ce dernier affecte une démarche grave, un air fâché, un vaſte chapeau, un long manteau par-deſſus, un habit court : prêche du nez, & donne le nom de la Proſtituée de Babylone à toutes les Egliſes, où quelques Ecléſiaſtiques ſont aſſez heureux d'avoir cinquante mille Livres de rente ; & où le Peuple eſt aſſez bon pour le ſouffrir & pour les appeller Monſeigneur, Votre Grandeur, & Votre Eminence.

Ces Meſſieurs, qui ont auſſi quelques Egliſes en Angleterre, ont mis les airs graves & ſévères à la mode en ce Pays. C'eſt à eux qu'on doit la ſanctification du Dimanche dans les trois Royaumes. Il eſt défendu ce jour-là de travailler & de ſe divertir ; ce qui eſt le double de la ſévérité des Egliſes Catholiques. Point d'Opera, point de Comédies, point de Con-

Concerts à Londres le Dimanche: les Cartes même y sont si expressément défendues qu'il n'y a que les personnes de qualité, & ce qu'on appelle les honnêtes gens, qui jouent ce jour-là; le reste de la Nation va au Sermon, au Cabaret, & chez des filles de joye.

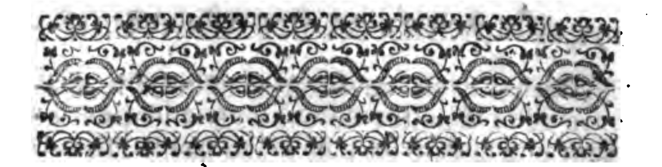
Quoique la Secte Episcopale & la Presbytérienne soient les deux dominantes dans la Grande-Bretagne, toutes les autres y sont bien venues & vivent assez bien ensemble, pendant que la plûpart de leurs Prédicans se détestent réciproquement avec presqu'autant de cordialité qu'un Janséniste damne un Jésuite.

Entrez dans la Bourse de Londres, cette Place plus respectable que bien des Cours, dans laquelle s'assemblent les Députés de toutes les Nations pour l'utilité des hommes. Là le Juif, le Mahométan & le Chrétien traitent, l'un avec l'autre comme s'ils étoient de la même Religion, & ne donnent le nom d'infidèles qu'à ceux qui font banqueroute. Là le Presbytérien se fie à l'Anabaptiste, & l'Anglican reçoit la promesse du Quaker. Au sortir de ces pacifiques & libres Assemblées, les uns vont à la Synagogue, les autres vont boire: celui-ci va se faire baptiser dans une grande Cuve au nom du Pere, par le Fils, au St. Esprit: celui-là fait couper le prépuce de son fils, & fait marmotter sur l'enfant des paroles Hébraïques qu'il n'entend point; les autres vont dans leur Eglise attendre l'inspiration de Dieu, leur chapeau sur la tête, & tous sont contens.

S'il n'y avoit en Angleterre qu'une Religion, le Despotisme seroit à craindre: s'il n'y en avoit que deux, elles se couperoient la gorge; mais il y en a trente, & elles vivent en paix & heureuses.



DES



DES SOCINIENS, OU ARIENS, OU TITRINITAIRES.

CHAPITRE IX.

IL y a ici une petite Secte composée d'Ecclésiastiques & de quelques Séculiers très-savans, qui ne prennent ni le nom d'Ariens, ni celui de Sociniens; mais qui ne sont point

du tout de l'avis de St. Athanase sur le chapitre de la Trinité, & qui vous disent nettement que le Pere est plus grand que le Fils.

Vous souvenez-vous d'un certain Evêque Orthodoxe, qui pour convaincre un Empereur de la Consubstantiation, s'avisa de prendre le Fils de l'Empereur sous le menton & de lui tirer le nez en présence de sa sacrée Majesté? L'Empereur alloit faire jetter l'Evêque par les fenêtres, quand le bon homme lui dit ces belles & convaincantes paroles: Seigneur, si Votre Majesté est si fâchée que l'on manque de respect à son fils, comment pensez-vous que Dieu le Pere traitera ceux qui refusent à Jésus-Christ les titres qui lui sont dus? Les gens dont je vous parle disent que le St. Evêque étoit fort mal avisé, que son argument n'étoit rien moins que concluant & que l'Empereur devoit lui répondre: Apprenez qu'il y a deux façons de me manquer de respect, la premiére de ne rendre pas assez d'honneur à mon fils, & la seconde de lui en rendre autant qu'à moi.

Quoi qu'il en soit, le parti d'Arius commence à revivre en Angleterre aussi-bien qu'en Hollande & en Pologne. Le grand Mr. Newton faisoit à cette opinion l'honneur de la favoriser. Ce Philosophe pensoit que les Unitaires raisonnoient plus géométriquement que nous. Mais le plus ferme patron de la Doctrine Arienne, est l'illustre Docteur Clarke. Cet homme est d'une vertu rigide, & d'un caractère doux, plus amateur de ses opinions

que

que passionné pour faire des Prosélytes, uniquement occupé de calculs & de démonstrations, aveugle & sourd pour tout le reste, une vraye machine à raisonnemens.

C'est lui qui est l'Auteur d'un Livre assez peu entendu, & estimé, sur l'existence de Dieu; & d'un autre plus intelligible, mais assez méprisé, sur la vérité de la Religion Chrétienne.

Il ne s'est point engagé dans de belles disputes Scholastiques, que notre ami appelle de vénérables billevesées, il s'est contenté de faire imprimer un Livre qui contient tous les témoignages des premiers Siècles pour & contre les Unitaires, & a laissé au Lecteur le soin de compter les voix & de juger. Ce Livre du Docteur lui a attiré beaucoup de partisans; mais l'a empêché d'être Archevêque de Cantorbery. Car, lorsque la Reine Anne voulut lui donner ce Poste, un Docteur nommé Gibson, qui avoit sans doute ses raisons, dit à la Reine: MADAME, Mr. Clarke est le plus savant & le plus honnête homme du Royaume, il ne lui manque qu'une chose. Et quoi, dit la Reine? C'est d'être Chrétien, dit le Docteur bénévole. Je crois que Clarke s'est trompé dans son calcul, & qu'il valoit mieux être Primat Orthodoxe d'Angleterre que Curé Arien.

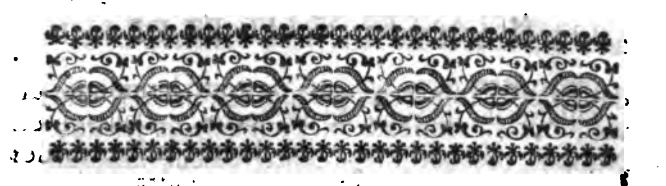
Vous voyez quelles révolutions arrivent dans les opinions comme dans les Empires. Le parti d'Arius après trois cens ans de triomphe, & douze Siècles d'oubli, renaît enfin de sa cendre; mais il prend très-mal son tems de

reparoître dans un âge où tout le monde est rassasié de disputes & de Sectes. Celle-ci est encore trop petite pour obtenir la liberté des Assemblées publiques, elle l'obtiendra sans doute si elle devient plus nombreuse; mais on est si tiède à présent sur tout cela, qu'il n'y a plus guère de fortune à faire pour une Religion nouvelle ou renouvellée. N'est-ce pas une chose plaisante que Luther, Calvin, Zuingle, tous Ecrivains qu'on ne peut lire, ayent fondé des Sectes qui partagent l'Europe; que l'ignorant Mahomet ait donné une Religion à l'Asie & à l'Afrique; & que Messieurs Newton, Clarke, Locke, le Clerc, &c. les plus grands Philosophes & les meilleures plumes de leur tems, ayent pu à peine venir à bout d'établir un petit Troupeau qui même diminue tous les jours.

Voilà ce que c'est que de venir au monde à propos. Si le Cardinal de Retz reparoissoit aujourd'hui, il n'ameuteroit pas dix femmes dans Paris.

Si Cromwell renaissoit; lui, qui a fait couper la tête à son Roi, & s'est fait Souverain, seroit un simple Marchand de Londres.

DU



DU PARLEMENT.

CHAPITRE X.

LEs Membres du Parlement d'Angleterre aiment à se comparer aux anciens Romains autant qu'ils le peuvent.

Il n'y a pas long-tems que Mr. Schipping dans la Chambre des Communes commença son discours par ces mots : *La Majesté du Peuple Anglais seroit blessée.* La singularité de l'expression causa un grand éclat de rire ; mais sans se déconcerter, il répéta les mêmes paroles d'un air ferme, & on ne rit plus. J'avoue que je ne vois rien de commun entre la Majesté du Peuple Anglais & celle du Peuple Romain, encore moins entre leurs Gouvernemens. Il y a un Sénat à Londres dont quelques Membres sont soupçonnez, quoiqu'à tort sans doute, de vendre leur voix

N 5 dans

dans l'occasion, comme on faisoit à Rome: voilà toute la ressemblance; d'ailleurs les deux Nations me paroissent entiérement différentes, soit en bien, soit en mal. On n'a jamais connu chez les Romains la folie horrible des guerres de Religion; cette abomination étoit réservée à des Dévots prêcheurs d'humilité & de patience. Marius & Sylla, Pompée & César, Antoine & Auguste, ne se battoient point pour décider si le Flamen devoit porter sa chemise par-dessus sa robbe, ou sa robbe par-dessus sa chemise; & si les Poulets sacrés devoient manger & boire, ou bien manger seulement, pour qu'on prît les augures. Les Anglais se sont fait pendre autrefois réciproquement à leurs Assises, & se sont détruits en bataille rangée pour des querelles de pareille espèce. La Secte des Episcopaux & le Presbytérianisme ont tourné, pour un tems, ces têtes mélancoliques. Je m'imagine que pareille sottise ne leur arrivera plus; ils me paroissent devenir sages à leurs dépens, & je ne leur vois nulle envie de s'égorger dorénavant pour des syllogismes. Toutefois qui peut répondre des hommes?

Voici une différence plus essentielle entre Rome & l'Angleterre, qui met tout l'avantage du côté de la derniére, c'est que le fruit des Guerres civiles à Rome a été l'esclavage, & celui des troubles d'Angleterre la liberté. La Nation Anglaise est la seule de la Terre, qui soit parvenue à régler le pouvoir des Rois en leur résistant, & qui d'efforts en efforts ait enfin

enfin établi ce Gouvernement sage, où le Prince tout puissant pour faire du bien, a les mains liées pour faire le mal, où les Seigneurs sont grands sans insolence & sans Vassaux, & où le Peuple partage le Gouvernement sans confusion (*).

La Chambre des Pairs & celle des Communes sont les Arbitres de la Nation, le Roi est le Surarbitre. Cette balance manquoit aux Romains; les Grands & le Peuple étoient toujours en division à Rome, sans qu'il y eût un pouvoir mitoyen, qui pût les accorder. Le Sénat de Rome, qui avoit l'injuste & punissable orgueil de ne vouloir rien partager avec les Plébéïens, ne connoissoit d'autre secret pour les éloigner du Gouvernement, que de les occuper toujours dans les guerres étrangeres; ils regardoient le Peuple comme une Bête féroce qu'il falloit lâcher sur leurs voisins de peur qu'elle ne devorât ses Maîtres. Ainsi le plus grand défaut du Gouvernement des Romains en fit des Conquérans; c'est parce qu'ils étoient malheureux chez eux qu'ils devinrent les Maîtres du Monde, jusqu'à ce qu'enfin leurs divisions les rendirent esclaves.

Le Gouvernement d'Angleterre n'est point fait pour un si grand éclat, ni pour une fin si funeste;

(*) Il faut ici bien soigneusement peser les termes. Le mot de Roi ne signifie point par-tout la même chose. En France, en Espagne, il signifie un homme qui par les droits du sang est le Juge souverain & sans appel de toute la Nation. En Angleterre, en Suède, en Pologne, il signifie le premier Magistrat.

funeste ; son but n'est point la brillante folie de faire des conquêtes ; mais d'empêcher que ses voisins n'en fassent. Ce Peuple n'est pas seulement jaloux de sa liberté ; il l'est encore de celle des autres. Les Anglais étoient acharnés contre Louïs XIV. uniquement parce qu'ils lui croyoient de l'ambition. Il en a coûté sans doute pour établir la liberté en Angleterre : c'est dans des Mers de sang qu'on a noyé l'Idole du Pouvoir despotique ; mais les Anglais ne croyent point avoir acheté trop cher leurs Loix. Les autres Nations n'ont pas versé moins de sang qu'eux ; mais ce sang qu'elles ont répandu pour la cause de leur liberté n'a fait que cimenter leur servitude.

Ce qui devient une révolution en Angleterre, n'est qu'une sédition dans les autres Pays. Une Ville prend les armes pour défendre ses privilèges, soit en Barbarie, soit en Turquie ; aussi-tôt des Soldats mercenaires la subjuguent, des Bourreaux la punissent, & le reste de la Nation baise ses chaînes. Les Français pensent que le Gouvernement de cette Isle est plus orageux que la Mer qui l'environne, & cela est vrai ; mais c'est quand le Roi commence la tempête, c'est quand il veut se rendre le Maître du Vaisseau dont il n'est que le premier Pilote. Les Guerres Civiles de France ont été plus longues, plus cruelles, plus fécondes en crimes que celles d'Angleterre ; mais de toutes ces guerres civiles aucune n'a eu une liberté sage pour objet.

Dans le tems détestable de Charles IX. & de

de Henri III. il s'agissoit seulement de savoir si on seroit l'esclave des Guises; pour la derniére guerre de Paris elle ne mérite que des siflets. Il me semble que je vois des Ecoliers qui se mutinent contre le Préfet d'un Collége, & qui finissent par être fouetez. Le Cardinal de Retz avec beaucoup d'esprit & de courage mal employez, rebelle sans aucun sujet, factieux sans dessein, Chef de parti sans Armée, cabaloit pour cabaler, & sembloit faire la guerre civile pour son plaisir. Le Parlement de Paris ne savoit ce qu'il vouloit, ni ce qu'il ne vouloit pas. Il levoit des troupes par Arrêt, il les cassoit: il menaçoit, il demandoit pardon; il mettoit à prix la tête du Cardinal Mazarin, & ensuite venoit le complimenter en cérémonie. Nos Guerres Civiles sous Charles VI. avoient été cruelles, celles de la Ligue furent abominables, celle de la Fronde fut ridicule.

Ce qu'on reproche le plus en France aux Anglais, c'est le supplice de Charles I. (*), qui fut & avec raison traité par ses vainqueurs comme il les eût traités s'il eût été heureux. Après tout, regardez d'un côté, Charles I. vaincu en bataille rangée, prisonnier, jugé, condamné dans Westminster, & décapité; & de l'autre, l'Empereur Henri VII. empoisonné par son Chapelain en communiant, Henri III. assassiné par un Moine, trente assassi-

(*) Monarque digne d'un meilleur sort.

ſaſſinats médités contre Henri IV. pluſieurs exécutez, & le dernier privant enfin la France de ce grand Roi; peſez ces attentats, & jugez.



SUR



SUR LE GOUVERNEMENT.

CHAPITRE XI.

CE mêlange dans le Gouvernement d'Angleterre, ce concert entre les Communes, les Lords & le Roi, n'a pas toujours subsisté. L'Angleterre a été long-tems esclave, elle l'a été des Romains, des Saxons, des Danois, des Français. Guillaume le Conquérant la gouverna sur-tout avec un Sceptre de fer. Il disposoit des biens, de la vie de ses nouveaux Sujets, comme un Monarque de l'Orient; il défendit sous peine de mort qu'aucun Anglais osât avoir du feu & de la lumiére chez lui passé huit heures du soir; soit qu'il prétendît par-là prévenir leurs assemblées nocturnes, soit qu'il voulût essayer par une défense si bizarre jusqu'où peut aller le pouvoir des hommes sur d'autres hommes. Il est vrai qu'avant & après Guillaume le Conqué-

quérant les Anglais ont eu des Parlemens, ils s'en vantent, comme si ces Assemblées, appellées alors Parlemens, composées de tyrans Ecclésiastiques & de pillars nommés Barons, avoient été les gardiens de la Liberté & de la Félicité publique.

Les Barbares, qui des bords de la Mer Baltique fondirent dans le reste de l'Europe, apportérent avec eux l'usage de ces États ou Parlemens, dont on fait tant de bruit, & qu'on connoît si peu; les Rois alors n'étoient point despotiques, cela est vrai, & c'est précisément par cette raison que les Peuples gémissoient dans une servitude misérable; les Chefs de ces Sauvages qui avoient ravagé la France, l'Italie, l'Espagne & l'Angleterre, se firent Monarques. Leurs Capitaines partagérent entr'eux les Terres des vaincus, delà ces Margraves, ces Lairds, ces Barons, ces Sous-Tyrans, qui disputoient souvent avec des Rois mal affermis les dépouilles des Peuples. C'étoient des Oiseaux de proye combattans contre un Aigle pour sucer le sang des Colombes: chaque Peuple avoit cent Tyrans au lieu d'un bon Maître. Des Prêtres se mirent bien-tôt de la partie; de tout tems le sort des Gaulois, des Germains, des Insulaires d'Angleterre, avoit été d'être gouvernés par leurs Druïdes, & par les Chefs de leurs Villages, ancienne espèce de Barons, mais moins tyrans que leurs successeurs. Ces Druïdes se disoient médiateurs entre la Divinité & les hommes, ils faisoient des Loix, ils excommunioient, ils condam-

damnoient à la mort. Les Evêques ſuccédérent peu à peu à leur autorité temporelle dans le Gouvernement Goth & Vandale. Les Papes ſe mirent à leur tête, & avec des Brefs, des Bulles & des Moines, ils firent trembler les Rois, les dépoſérent, les firent aſſaſſiner & tirérent à eux tout l'argent qu'ils purent de l'Europe. L'imbécile Inas, l'un des Tyrans de la Heptarchie d'Angleterre, fut le premier qui dans un pélerinage à Rome, ſe ſoumit à payer le denier de St. Pierre (ce qui étoit environ un écu de notre monnoye) pour chaque Maiſon de ſon Territoire. Toute l'Iſle ſuivit bien-tôt cet exemple, l'Angleterre devint petit à petit une Province du Pape; le St. Pere y envoyoit de tems en tems ſes Légats pour y lever des impôts exorbitans, Jean ſans terre fit enfin une ceſſion en bonne forme de ſon Royaume à Sa Sainteté qui l'avoit excommunié, & les Barons qui n'y trouvérent pas leur compte chaſſérent ce miſérable Roi, & mirent à ſa place Louïs VIII. Pere de St. Louïs Roi de France. Mais ils ſe dégoûtérent bien-tôt de ce nouveau venu & lui firent repaſſer la Mer.

Tandis que les Barons, les Evêques, les Papes déchiroient tous ainſi l'Angleterre, où tous vouloient commander; le Peuple, la plus nombreuſe, la plus utile, & même la plus vertueuſe partie des hommes, compoſée de ceux qui étudient les Loix & les Sciences, des Négocians, des Artiſans; le Peuple, dis-je, étoit regardé par eux comme des Animaux au-deſ-

ſous de l'homme. Il s'en falloit bien que les Communes euſſent alors part au Gouvernement, c'étoient des Vilains, leur travail, leur ſang appartenoient à leurs Maîtres qui s'appelloient Nobles. Le plus grand nombre des hommes étoit en Europe ce qu'ils ſont encore en pluſieurs endroits du Monde, ſerfs d'un Seigneur, eſpèce de Bétail qu'on vend & qu'on achete avec la Terre. Il a falu des Siècles, pour rendre juſtice à l'humanité, pour ſentir qu'il étoit horrible que le grend nombre ſemât & que le petit recueillît; & n'eſt-ce pas un bonheur pour les Français que l'autorité de ces petits Brigands ait été éteinte en France par la puiſſance légitime des Rois, & en Angleterre par celle du Roi & de la Nation?

Heureuſement dans les ſecouſſes que les querelles des Rois & des Grands donnoient aux Empires, les fers des Nations ſe ſont plus ou moins relâchés, la Liberté eſt née en Angleterre des querelles des Tyrans. Les Barons forcérent Jean ſans terre & Henri III. à accorder cette fameuſe Charte dont le principal but étoit à la vérité de mettre les Rois dans la dépendance des Lords; mais dans laquelle le reſte de la Nation fut un peu favoriſé, afin que dans l'occaſſon elle ſe rangeât du parti de ſes prétendus Protecteurs. Cette grande Charte, qui eſt regardée comme l'origine ſacrée des Libertés Anglaiſes, fait bien voir elle-même combien peu la Liberté étoit connue; le titre ſeul prouve que le Roi ſe croyoit abſolu de droit, & que les Barons & le Clergé même

ne

ne le forçoient à se relâcher de ce droit prétendu, que parce qu'ils étoient les plus forts.

Voici comme commence la grande Charte:
„ Nous accordons de notre libre volonté les
„ Privilèges suivans aux Archevêques, Evê-
„ ques, Abbés, Prieurs & Barons de notre
„ Royaume, &c. ".

Dans les Articles de cette Charte il n'est pas dit un mot de la Chambre des Communes, preuve qu'elle n'existoit pas encore, ou qu'elle existoit sans pouvoir; on y spécifie les hommes libres d'Angleterre, triste démonstration qu'il y en avoit qui ne l'étoient pas; on voit par l'Article XXXII. que les hommes prétendus libres devoient des services à leur Seigneur. Une telle Liberté tenoit encore beaucoup de l'esclavage.

Par l'Article XXI. le Roi ordonne que ses Officiers ne pourront dorénavant prendre de force les Chevaux & les Charettes des hommes libres qu'en payant.. Ce Réglement parut au Peuple une vraie Liberté, parce qu'il ôtoit une plus grande Tyrannie. Henri VII. Usurpateur heureux & grand Politique, qui faisoit semblant d'aimer les Barons, mais qui les haïssoit & les craignoit, s'avisa de procurer l'aliénation de leurs Terres. Par-là les Vilains qui dans la suite aquirent du bien par leurs travaux achetérent les Châteaux des illustres Pairs qui s'étoient ruïnés par leur folie; peu-à-peu toutes les Terres changérent de Maître.

La Chambre des Communes devint de jour

en jour plus puissante. Les familles des anciens Pairs s'éteignirent avec le tems, & comme il n'y a proprement que les Pairs qui soient Nobles en Angleterre, dans la rigueur de la Loi, il n'y auroit plus du tout de Noblesse en ce pays-là, si les Rois n'avoient pas créé de nouveaux Barons de tems en tems, & conservé le Corps des Pairs qu'ils avoient tant crains autrefois, pour l'opposer à celui des Communes devenu trop redoutable.

Tous ces nouveaux Pairs qui composent la Chambre Haute, reçoivent du Roi leur titre & rien de plus, presqu'aucun d'eux n'a la Terre dont il porte le nom. L'un est Duc de Dorset, & n'a pas un pouce de terre en Dorsetshire; l'autre est Comte d'un Village, qui sait à peine où ce Village est situé. Ils ont du pouvoir dans le Parlement, non ailleurs.

Vous n'entendez point ici parler de haute, moyenne & basse Justice, ni du droit de chasser sur les Terres d'un Citoyen, lequel n'a pas la liberté de tirer un coup de fusil sur son propre champ.

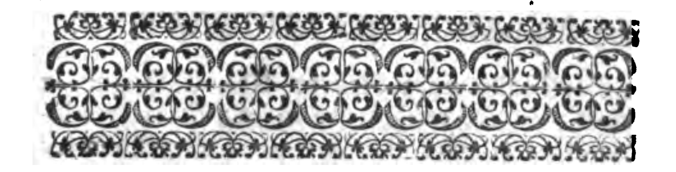
Un homme, parce qu'il est Noble ou Prêtre, n'est point ici exempt de payer certaines taxes; tous les impôts sont réglés par la Chambre des Communes, qui n'étant que la seconde par son rang est la premiére par son crédit.

Les Seigneurs & les Evêques peuvent bien rejetter le Bill des Communes, lorsqu'il s'agit de lever de l'argent, mais il ne leur est pas permis d'y rien changer; il faut ou qu'ils le reçoivent, ou qu'ils le rejettent sans restriction.

Quand

Quand le Bill eſt confirmé par les Lords & approuvé par le Roi, alors tout le monde paye, chacun donne, non ſelon ſa qualité (ce qui ſeroit abſurde) mais ſelon ſon revenu. Il n'y a point de taille, ni de capitation arbitraire, mais une taxe réelle ſur les terres, elles ont toutes été évaluées ſous le fameux Roi Guillaume trois.

La taxe ſubſiſte toujours la même, quoique les revenus des terres ayent augmenté; ainſi perſonne n'eſt foulé & perſonne ne ſe plaint; le Païſan n'a point les pieds meurtris par des ſabots, il mange du pain blanc, il eſt bien vêtu, il ne craint point d'augmenter le nombre de ſes Beſtiaux, ni de couvrir ſon toit de tuilles, de peur que l'on ne hauſſe ſes impôts l'année d'après. Il y a ici beaucoup de Païſans qui ont environ cinq ou ſix cens Livres Sterling de revenu, & qui ne dédaignent pas de continuer à cultiver la terre qui les a enrichis & dans laquelle ils vivent libres.



SUR LE

COMMERCE.

CHAPITRE XII.

LE Commerce, qui á enrichi les Citoyens en Angleterre, a contribué à les rendre libres, & cette liberté a étendu le Commerce à ſon tour; de là s'eſt formée la grandeur de l'Etat. C'eſt le Commerce qui a établi peu-à-peu les forces navales, par qui les Anglais ſont les Maîtres des Mers; ils ont à préſent près de deux cens Vaiſſeaux de guerre. La poſtérité apprendra peut-être avec ſurpriſe qu'une petite Iſle, qui n'a de ſoi-même qu'un peu de Bled, de Plomb, de l'Etain, de la terre à foulon, & de la Laine groſſiére, eſt devenue par ſon Commerce aſſez puiſſante pour envoyer en 1723, trois Flotes à la fois en trois extrémités du Monde: l'une devant Gibraltar, conquiſe & conſervée par ſes armes: l'autre

à Portobello pour ôter au Roi d'Espagne la jouïssance des tresors des Indes; & la troisième dans la Mer Baltique pour empêcher les Puissances du Nord de se battre.

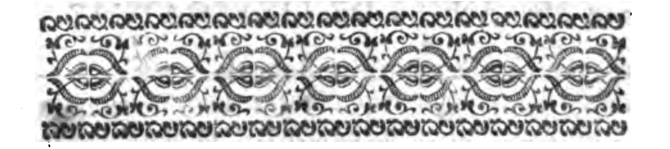
Quand Louïs XIV. faisoit trembler l'Italie, & que ses Armées déja maîtresses de la Savoye & du Piémont, étoient prêtes de prendre Turin; il fallut que le Prince Eugène marchât du fond de l'Allemagne au secours du Duc de Savoye. Il n'avoit point d'argent, sans quoi on ne prend ni ne défend les Villes; il eut recours à des Marchands Anglais. En une demie heure de tems on lui prêta cinq millions, avec cela il délivra Turin, battit les Français & écrivit à ceux qui avoient prêté cette somme ce petit billet; „ Messieurs, j'ai reçu vo„ tre argent, & je me flatte de l'avoir em„ ployé à votre satisfaction." Tout cela donne un juste orgueil à un Marchand Anglais, & fait qu'il ose se comparer, non sans quelque raison à un Citoyen Romain; aussi le cadet d'un Pair du Royaume ne dédaigne point le négoce. Mylord Townshend Ministre d'Etat, a un frere qui se contente d'être Marchand dans la Cité; dans le tems que Mylord Oxford gouvernoit l'Angleterre, son cadet étoit Facteur à Alep, d'où il ne voulut pas revenir & où il est mort. Cette coutume, qui pourtant commence trop à se passer, paroît monstrueuse à des Allemands entêtés de leurs quartiers: ils ne sauroient concevoir que le fils d'un Pair d'Angleterre, ne soit qu'un riche & puissant Bourgeois, au lieu qu'en Allemagne

gne

gne tout eſt Prince. On a vu juſqu'à trente Alteſſes du même nom, n'ayant pour tout bien que des Armoiries & de l'orgueil.

En France eſt Marquis qui veut, & quiconque arrive à Paris du fond d'une Province avec de l'argent à dépenſer, & un nom en *ac* ou en *ille*, peut dire *un homme comme moi! un homme de ma qualite!* & mépriſer ſouverainement un Négociant; le Négociant entend lui-même parler ſi ſouvent avec dédain de ſa profeſſion qu'il eſt aſſez ſot pour en rougir. Je ne ſai pourtant lequel eſt le plus utile à un Etat, ou un Seigneur bien poudré, qui ſait préciſément à quelle heure le Roi ſe leve, à quelle heure il ſe couche, & qui ſe donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'eſclave dans l'Antichambre d'un Miniſtre; ou un Négociant qui enrichit ſon Pays, donne de ſon cabinet des ordres à Suratte & au Caire, & contribue au bonheur du monde.





SUR

L'INSERTION

DE LA

PETITE VÉROLE.

CHAPITRE XIII.

ON dit doucement dans l'Europe Chrétienne, que les Anglais sont des fous, & des enragés; des fous, parce qu'ils donnent la petite Vérole à leurs enfans pour les empêcher de l'avoir; des enragés, parce qu'ils communiquent de gayeté de cœur à ces enfans une maladie certaine & affreuse dans la vûe de prévenir un mal incertain. Les Anglais de leur côté disent, les autres Européans sont des lâches & des dénaturés; ils sont lâches, en ce qu'ils craignent de faire un peu de mal à leurs enfans; dénaturés, en ce qu'ils

les

les expoſent à mourir un jour de la petite Vérole. Pour juger laquelle des deux Nations a raiſon, voici l'hiſtoire de cette fameuſe Inſertion dont on parle en France avec tant d'effroi.

Les femmes de Circaſſie ſont, de tems immémorial, dans l'uſage de donner la petite Vérole à leurs enfans, même à l'âge de ſix mois, en leur faiſant une inciſion au bras, & en inſérant dans cette inciſion une puſtule qu'elles ont ſoigneuſement enlevée du corps d'un autre enfant. Cette puſtule fait dans le bras où elle eſt inſinuée l'effet du levain dans un morceau de pâte; elle y fermente & répand dans la maſſe du ſang les qualités dont elle eſt empreinte. Les boutons de l'enfant, à qui l'on a donné cette petite Vérole artificielle, ſervent à porter la même maladie à d'autres. C'eſt une circulation preſque continuelle en Circaſſie, & quand malheureuſement il n'y a point de petite Vérole dans le pays, on eſt auſſi embaraſſé, qu'on l'eſt ailleurs dans une mauvaiſe année.

Ce qui a introduit en Circaſſie cette coutume, qui paroît ſi étrange à d'autres Peuples, eſt pourtant une cauſe commune à tous les Peuples de la Terre; c'eſt la tendreſſe maternelle & l'intérêt.

Les Circaſſiens ſont pauvres, & leurs filles ſont belles, auſſi ce ſont elles dont ils font le plus de trafic. Ils fourniſſent de Beautés les Harems du Grand-Seigneur, du Sophi de Perſe, & de ceux qui ſont aſſez riches pour acheter & pour entretenir cette marchandiſe pré-

cieuse. Ils élevent ces filles en tout bien & en tout honneur à careſſer les hommes, à former des danſes pleines de laſciveté & de moleſſe, à rallumer par tous les artifices les plus voluptueux le goût des Maîtres dédaigneux à qui elles ſont deſtinées. Ces pauvres créatures répétent tous les jours leur leçon avec leur mere, comme nos petites filles répétent leur Catéchiſme, ſans y rien comprendre.

Or il arrivoit ſouvent qu'un pere & une mere, après avoir pris bien des peines pour donner une bonne éducation à leurs enfans, ſe voyoient tout d'un coup fruſtrés de leur eſpérance. La petite Vérolole ſe mettoit dans la famille, une fille en mouroit, une autre perdoit un œil, une troiſième relevoit avec un gros nez, & les pauvres gens étoient ruïnés ſans reſſource. Souvent même quand la petite Vérole devenoit épidémique, le Commerce étoit interrompu pour pluſieurs années; ce qui cauſoit une notable diminution dans les Serrails de Perſe & de Turquie.

Une Nation commerçante eſt toujours fort allerte ſur ſes intérêts, & ne néglige rien des connoiſſances qui peuvent être utiles à ſon Négoce; les Circaſſiens s'apperçurent que ſur mille perſonnes il s'en trouvoit à peine une ſeule qui fût attaquée deux fois d'une petite Vérole bien complette; qu'à la vérité on eſſuye quelquefois trois ou quatre petites Véroles legéres, mais jamais deux qui ſoient décidées & dangereuſes; qu'en un mot, jamais on n'a véritablement cette maladie deux fois en

en ſa vie. Ils remarquérent encore que quand les petites Véroles ſont très-benignes, & que leur éruption ne trouve à percer qu'une peau délicate & fine, elles ne laiſſent aucune impreſſion ſur le viſage; de ces obſervations naturelles ils conclurent que ſi un enfant de ſix mois, ou d'un an, avoit une petite Vérole benigne, il n'en mourroit pas, il n'en ſeroit pas marqué, & ſeroit quitte de cette maladie pour le reſte de ſes jours.

Il reſtoit donc pour conſerver la vie & la beauté de leurs enfans, de leur donner la petite Vérole de bonne heure; c'eſt ce que l'on fit en inſérant dans le corps d'un enfant un bouton que l'on prit de la petite Vérole la plus complette, & en même tems la plus favorable qu'on put trouver.

L'expérience ne pouvoit pas manquer de réuſſir. Les Turcs qui ſont gens ſenſés adoptérent bien-tôt après cette coutume, & aujourd'hui il n'y a point de Bacha dans Conſtantinople qui ne donne la petite Vérole à ſon fils & à ſa fille en les faiſant ſevrer.

Il y a quelques gens qui prétendent que les Circaſſiens prirent autrefois cette coutume des Arabes; mais nous laiſſons ce point d'hiſtoire à éclaircir par quelque ſavant Bénédictin, qui ne manquera pas de compoſer là-deſſus pluſieurs Volumes *in folio* avec les preuves. Tout ce que j'ai à dire ſur cette matiére, c'eſt que dans le commencement du Régne de George I. Madame de Wortley Montaigu, une des femmes d'Angleterre qui a le plus d'eſprit, & le

le plus de force dans l'esprit, étant avec son mari en Ambassade à Constantinople, s'avisa de donner sans scrupule la petite Vérole à un enfant dont elle étoit accouchée en ce Pays. Son Chapelain eut beau lui dire que cette expérience n'étoit pas Chrétienne, & ne pouvoit réussir que chez des Infidèles. Le fils de Madame de Wortley s'en trouva à merveille. Cette Dame de retour à Londres fit part de son expérience à la Princesse de Galles qui est aujourd'hui Reine. Il faut avouer que, Titres & Couronnes à part, cette Princesse est née pour encourager tous les Arts, & pour faire du bien aux hommes, c'est un Philosophe aimable sur le Thrône; elle n'a jamais perdu ni une occasion de s'instruire, ni une occasion d'exercer sa générosité. C'est elle qui ayant entendu dire qu'une fille de Milton vivoit encore, & vivoit dans la misére, lui envoya sur le champ un présent considérable; c'est elle qui protége le savant Pere le Courayer; c'est elle qui daigna être la médiatrice entre le Docteur Clark & Mr. Leibnitz. Dès qu'elle eut entendu parler de l'Inoculation ou insertion de la petite Vérole, elle en fit faire l'épreuve sur quatre Criminels condamnés à mort, à qui elle sauva doublement la vie; car non-seulement elle les tira de la potence, mais à la faveur de cette petite Vérole artificielle, elle prévint la naturelle qu'ils auroient probablement eue, & dont ils seroient morts dans un âge plus avancé.

La Princesse assûrée de l'utilité de cette épreuve,

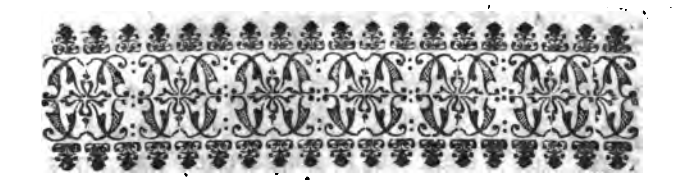
preuve, fit inoculer ſes enfans. L'Angleterre ſuivit ſon exemple, & depuis ce tems dix mille enfans de famille, au moins, doivent ainſi la vie à la Reine & à Madame Wortley Montaigu; & autant de filles leur doivent leur beauté.

Sur cent perſonnes dans le monde ſoixante au moins ont la petite Vérole; de ces ſoixante vingt en meurent dans les années les plus favorables, & vingt en conſervent pour toujours de fâcheux reſtes. Voilà donc la cinquième partie des hommes que cette maladie tue ou enlaidit ſûrement. De tous ceux qui ſont inoculés en Turquie ou en Angleterre, aucun ne meurt, s'il n'eſt infirme & condamné à mort d'ailleurs. Perſonne n'eſt marqué, aucun n'a la petite Vérole une ſeconde fois, ſuppoſé que l'inoculation ait été parfaite. Il eſt donc certain que ſi quelque Ambaſſadrice Françaiſe avoit rapporté ce ſecret de Conſtantinople à Paris, elle auroit rendu un ſervice éternel à la Nation. Le Duc de Villequier, Pere du Duc d'Aumont d'aujourd'hui, l'homme de France le mieux conſtitué & le plus ſain, ne ſeroit pas mort à la fleur de ſon âge: le Prince de Soubiſe, qui avoit la ſanté la plus brillante, n'auroit pas été emporté à l'âge de vingt-cinq ans: Monſeigneur, Grand-Pere de Louïs XV. n'auroit pas été enterré dans ſa cinquantième année. Vingt mille hommes morts à Paris de la petite Vérole en 1723, vivroient encore. Quoi donc! Eſt-ce que les Français n'aiment point la vie? Eſt-ce que leurs femmes

ne

ne se soucient point de leur beauté? En vérité nous sommes d'étranges gens! Peut-être dans dix ans prendra-t-on cette méthode Anglaise, si les Curés & les Médecins le permettent; ou bien les Français dans trois mois se serviront de l'Inoculation par fantaisie, si les Anglais s'en dégoûtent par inconstance.

J'apprends que depuis cent ans les Chinois sont dans cet usage; c'est un grand préjugé que l'exemple d'une Nation qui passe pour être la plus sage & la mieux policée de l'Univers. Il est vrai que les Chinois s'y prennent d'une façon différente: ils ne font point d'incision, ils font prendre la petite Vérole par le nez comme du tabac en poudre, cette façon est plus agréable; mais elle revient au même, & sert également à confirmer que si on avoit pratiqué l'inoculation en France, on auroit sauvé la vie à des milliers d'hommes.



SUR LE CHANCELIER BACON.

CHAPITRE XIV.

IL n'y a pas long-tems que l'on agitoit dans une compagnie célébre, cette question usée & frivole. Quel étoit le plus grand homme qu'il y ait eu sur la Terre, si c'étoit Cesar, Aléxandre, Tamerlan, Cromwell, *&c.*

Quelqu'un répondit que c'étoit sans contredit Isaac Newton. Cet homme avoit raison; car si la vraye Grandeur consiste à avoir reçu du Ciel un puissant génie, & à s'en être servi pour s'éclairer soi-même & les autres, un homme comme Mr. Newton, tel qu'il s'en trouve à peine en dix Siècles, est véritablement le grand homme; & ces Politiques & ces Conquérans, dont aucun Siècle n'a manqué, ne sont d'ordinaire que d'illustres méchans. C'est à celui qui domine sur les esprits par la force de

la Vérité, non à ceux qui font des esclaves par violence, c'est à celui qui connoît l'Univers, non à ceux qui le défigurent, que nous devons nos respects.

Puis donc que vous exigez que je vous parle des hommes célèbres qu'a porté l'Angleterre, je commencerai par les Bacons, les Lockes & les Newtons, &c. Les Généraux & les Ministres viendront à leur tour.

Il faut commencer par le fameux Baron de Vérulam, connu en Europe sous le nom de BACON, qui étoit fils d'un Garde des Sceaux, & fut long-tems Chancelier sous le Roi Jacques I. Cependant au milieu des intrigues de la Cour, & des occupations de sa Charge, qui demandoient un homme tout entier, il trouva le tems d'être grand Philosophe, bon Historien, & Ecrivain élégant; & ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'il vivoit dans un Siècle où l'on ne connoissoit guère l'Art de bien écrire, encore moins la bonne Philosophie. Il a été, comme c'est l'usage parmi les hommes, plus estimé après sa mort que de son vivant. Ses ennemis étoient à la Cour de Londres, ses admirateurs étoient les Etrangers.

Lorsque le Marquis d'Effiat amena en Angleterre la Princesse Marie, fille de Henri le Grand, qui devoit épouser le Roi Charles, ce Ministre alla visiter Bacon, qui alors étant malade au lit le reçut les rideaux fermés. Vous ressemblez aux Anges, lui dit d'Effiat; on entend toujours parler d'eux, on les croit bien supé-

ſupérieurs aux hommes, & on n'a jamais la conſolation de les voir.

Vous ſavez comment Bacon fut accuſé d'un crime qui n'eſt guère d'un Philoſophe, de s'être laiſſé corrompre par argent. Vous ſavez comment il fut condamné par la Chambre des Pairs à une amende d'environ quatre cens mille Livres de notre monnoye, à perdre ſa dignité de Chancelier & de Pair. Aujourd'hui les Anglais révérent ſa mémoire, au point qu'à peine avouent-ils qu'il ait été coupable. Si vous me demandez ce que j'en penſe, je me ſervirai pour vous répondre d'un mot que j'ai ouï dire à Mylord Bolingbroke. On parloit en ſa préſence de l'avarice dont le Duc de Marlborough avoit été accuſé, & on en citoit des traits, ſur leſquels on appelloit au témoignage de Mylord Bolingbroke, qui ayant été d'un parti contraire pouvoit peut-être avec bienſéance dire ce qui en étoit. C'étoit un ſi grand homme, répondit-il, que j'ai oublié ſes vices.

Je me bornerai donc à vous parler de ce qui a mérité au Chancelier Bacon l'eſtime de l'Europe.

Le plus ſingulier, & le meilleur de ſes Ouvrages, eſt celui qui eſt aujourd'hui le moins lu, & le plus inutile; je veux parler de ſon *Novum Scientiarum Organum.* C'eſt l'échaffaut avec lequel on a bâti la nouvelle Philoſophie, & quand cet Edifice a été élevé, au moins en partie, l'échaffaut n'a plus été d'aucun uſage.

Le Chancelier Bacon ne connoiſſoit pas en-

 core

core la Nature, mais il savoit & indiquoit tous les chemins qui menent à elle. Il avoit méprisé de bonne heure ce que les Universités appelloient la Philosophie, & il faisoit tout ce qui dépendoit de lui, afin que ces Campagnies instituées pour la perfection de la Raison humaine, ne continuassent pas de la gâter par leurs *quiddités*, leurs horreurs du vuide, leurs formes substancielles, & tous ces mots impertinens, que non-seulement l'ignorance rendoit respectables; mais qu'un mélange ridicule avec la Religion avoit rendu sacrés.

Il est le Pere de la Philosophie expérimentale. Il est bien vrai qu'avant lui on avoit découvert des secrets étonnans: on avoit inventé la Boussole, l'Imprimerie, la gravure des Estampes, la Peinture à l'huile, les Glaces, l'Art de rendre en quelque façon la vûe aux Vieillards par les Lunettes qu'on appelle Besicles, la poudre à Canon, &c. On avoit cherché, trouvé, & conquis un Nouveau Monde. Qui ne croiroit que ces sublimes découvertes eussent été faites par les plus grands Philosophes, & dans des tems bien plus éclairés que le nôtre? Point du tout, c'est dans le tems de la plus stupide barbarie que ces grands changemens ont été faits sur la Terre. Le hazard seul a produit presque toutes ces inventions, & il y a même bien de l'apparence que ce qu'on appelle Hazard a eu grande part dans la découverte de l'Amérique; du moins a-t-on toujours cru que Christophe Colomb n'entreprit son voyage que sur la foi d'un Capitaine

de

de Vaisseau, qu'une tempête avoit jetté jusqu'à la hauteur des Isles Caraïbes. Quoi qu'il en soit, les hommes savoient aller au bout du Monde; ils savoient détruire des Villes avec un tonnerre artificiel, plus terrible que le tonnerre véritable; mais ils ne connoissoient pas la circulation du Sang, la pesanteur de l'Air, les loix du Mouvement, la Lumiére, le nombre de nos Planetes, &c. Et un homme qui soutenoit une Thèse sur les Catégories d'Aristote, sur l'Universel *à parte rei*, ou telle autre sottise, étoit regardé comme un prodige.

Les inventions les plus étonnantes & les plus utiles ne sont pas celles qui font le plus d'honneur à l'Esprit humain. C'est à un instinct méchanique, qui est chez la plûpart des hommes, que nous devons la plûpart des Arts, & nullement à la saine Philosophie.

La découverte du Feu, l'Art de faire du Pain, de fondre & de préparer les Métaux, de bâtir des Maisons, l'invention de la Navette, sont d'une toute autre néceſſité que l'Imprimerie & la Bouſſole; cependant ces Arts furent inventés par des hommes encore sauvages.

Quel prodigieux usage les Grecs & les Romains ne firent-ils pas depuis des Méchaniques! Cependant on croyoit de leur tems qu'il y avoit des Cieux de Cryſtal, & que les Etoiles étoient de petites Lampes qui tomboient quelquefois dans la Mer; & un de leurs plus grands Philosophes après bien des recherches avoit trouvé que les Aſtres étoient des cail-

loux qui s'étoient détachés de la Terre.

En un mot, personne avant le Chancelier Bacon n'avoit connu la Philosophie expérimentale, & de toutes les épreuves physiques qu'on a faites depuis lui, il n'y en a presque pas une qui ne soit indiquée dans son Livre. Il en avoit fait lui-même plusieurs. Il fit des espèces de Machines Pneumatiques par lesquelles il devina l'élasticité de l'Air. Il a tourné tout autour de la découverte de sa pesanteur. Il y touchoit; cette vérité fut saisie par Torricelli. Peu de tems après, la Physique expérimentale commença tout d'un coup à être cultivée à la fois dans presque toutes les parties de l'Europe. C'étoit un trésor caché dont Bacon s'étoit douté, & que tous les Philosophes encouragés par sa promesse s'efforcérent de déterrer.

On voit dans son Livre en termes exprès, cette Attraction nouvelle dont Mr. Newton passe pour l'inventeur.

Il faut chercher, dit Bacon, s'il n'y auroit point une espèce de force Magnétique qui opére entre la Terre & les choses pesantes, entre la Lune & l'Océan, entre les Planetes, &c. En un autre endroit il dit: Il faut ou que les corps graves soient poussés vers le centre de la Terre, ou qu'ils en soient mutuellement attirés; & en ce dernier cas, il est évident que plus les corps en tombant s'approcheront de la Terre, plus fortement ils s'attireront. Il faut, poursuit-il, expérimenter si la même Horloge à poids ira plus vîte sur le haut d'une Monta-

gne,

gne, ou au fond d'une Mine. Si la force des poids diminue sur la Montagne & augmente dans la Mine, il y a apparence que la Terre a une vraie attraction.

Ce précurseur de la Philosophie a été aussi un Ecrivain élégant, un Historien, un bel Esprit.

Ses Essais de Morale sont très-estimés, mais ils sont faits pour instruire, plutôt que pour plaire: & n'étant ni la Satire de la Nature humaine, comme les Maximes de la Rochefoucault, ni l'Ecole du Scepticisme, comme Montagne, ils sont moins lus que ces deux Livres ingénieux.

Sa Vie de Henri VII. a passé pour un Chef-d'Oeuvre; mais comment se peut-il faire que quelques personnes osent comparer un si petit Ouvrage avec l'Histoire de notre illustre Mr. de Thou?

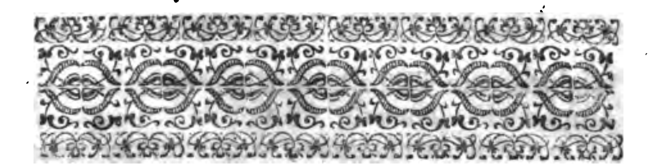
En parlant de ce fameux Imposteur Perkin, fils d'un Juif converti, qui prit si hardiment le nom de Richard IV. Roi d'Angleterre, encouragé par la Duchesse de Bourgogne, & qui disputa la Couronne à Henri VII. voici comme le Chancelier Bacon s'exprime: „ Environ ce tems le Roi Henri fut obsédé d'esprits malins par la magie de la Duchesse de Bourgogne, qui évoqua des Enfers l'ombre d'Edouard IV. pour venir tourmenter le Roi Henri. Quand la Duchesse de Bourgogne eut instruit Perkin, elle commença à délibérer par quelle région du Ciel elle feroit paroître cette Comete, & elle résolut

„ qu'elle éclateroit d'abord ſur l'horiſon de
„ l'Irlande."

Il me ſemble que notre ſage de Thou ne donne guère dans ce Phœbus, qu'on prenoit autrefois pour du Sublime, mais qu'à préſent on nomme avec raiſon Galimatias.



SUR



SUR

Mr. LOCKE.

CHAPITRE XV.

JAmais il ne fut peut-être un esprit plus sage, plus méthodique, un Logicien plus exact que Mr. Locke; cependant il n'étoit pas grand Mathématicien. Il n'avoit jamais pu se soumettre à la fatigue des calculs, ni à la sécheresse des vérités Mathématiques, qui ne présentent d'abord rien de sensible à l'esprit; & personne n'a mieux prouvé que lui, qu'on pouvoit avoir l'esprit Géometre sans le secours de la Géométrie. Avant lui de grands Philosophes avoient décidé positivement, ce que c'est que l'Ame de l'homme, mais puisqu'ils n'en savoient rien du tout, il est bien juste qu'ils ayent tous été d'avis différens.

Dans la Grece, berceau des Arts & des Erreurs, & où l'on poussa si loin la grandeur &

la sottise de l'Esprit humain, on raisonnoit comme chez nous sur l'Ame.

Le divin Anaxagoras, à qui on dressa un Autel pour avoir appris aux hommes que le Soleil étoit plus grand que le Péloponnèse, que la neige étoit noire, & que les Cieux étoient de pierre, affirma que l'Ame étoit un Esprit aërien, mais cependant immortel. Diogène, un autre que celui qui devint Cynique après avoir été faux monnoyeur, assûroit que l'Ame étoit une portion de la substance même de Dieu; & cette idée au moins étoit brillante. Epicure la composoit de parties comme le corps.

Aristote, qu'on a expliqué de mille façons, parce qu'il étoit inintelligible, croyoit, si l'on s'en rapporte à quelques-uns de ses Disciples, que l'Entendement de tous les hommes étoit une seule & même Substance.

Le divin Platon, Maître du divin Aristote, & le divin Socrate, Maître du divin Platon, disoient l'Ame corporelle & éternelle. Le Démon de Socrate lui avoit appris sans doute ce qui en étoit. Il y a des gens à la vérité qui prétendent qu'un homme qui se vantoit d'avoir un Génie familier, étoit indubitablement un fou, ou un fripon; mais ces gens-là sont trop difficiles.

Quant à nos Peres de l'Eglise, plusieurs dans les premiers Siècles, ont cru l'Ame humaine, les Anges & Dieu corporels. Le monde se raffine toujours. St. Bernard, selon l'aveu du Pere Mabillon, enseigna à propos de l'Ame,

l'Ame, qu'après la mort elle ne voyoit pas Dieu dans le Ciel; mais qu'elle converſoit ſeulement avec l'Humanité de Jéſus-Chriſt. On ne le crut pas cette fois ſur ſa parole, l'avanture de la Croiſade avoit un peu décrédité ſes oracles. Mille Scholaſtiques ſont venus enſuite, comme le Docteur irréfragable (*), le Docteur ſubtil (†), le Docteur Angélique (‡), le Docteur Séraphique (§), le Docteur Chérubique, qui tous ont été bien ſûrs de connoître l'Ame très-clairement; mais qui n'ont pas laiſſé d'en parler comme s'ils avoient voulu que perſonne n'y entendît rien. Notre Deſcartes, né non pour découvrir les erreurs de l'Antiquité, mais pour y ſubſtituer les ſiennes, & entraîné par cet Eſprit ſyſtématique qui aveugle les plus grands hommes, s'imagina avoir démontré que l'Ame étoit la même choſe que la Penſée, comme la Matiére ſelon lui eſt la même choſe que l'Etendue. Il aſſûra bien que l'on penſe toujours, & que l'Ame arrive dans le corps pourvue de toutes les notions métaphyſiques, connoiſſant Dieu, l'eſpace infini, ayant toutes les idées abſtraites, remplie enfin de belles connoiſſances qu'elle oublie malheureuſement en ſortant du ventre de la mere.

Le P. Mallebranche de l'Oratoire dans ſes illuſions ſublimes n'admet point les idées innées,

(*) Hales.
(†) Scot.
(‡) St. Thomas.
(§) St. Bonaventure.

nées, mais il ne doutoit pas que nous ne vissions tout en Dieu, & que Dieu, pour ainsi dire, ne fût notre Ame.

Tant de Raisonneurs ayant fait le Roman de l'Ame, un Sage est venu qui en a fait modestement l'Histoire. Mr. Locke a dévelopé à l'Homme la Raison humaine, comme un excellent Anatomiste explique les ressorts du Corps humain; il s'aide par-tout du flambeau de la Physique, il ose quelquefois parler affirmativement, mais il ose aussi douter. Au lieu de définir tout d'un coup ce que nous ne connoissons pas, il examine par degrez ce que nous voulons connoître, il prend un enfant au moment de sa naissance, il suit pas à pas les progrès de son Entendement, il voit ce qu'il a de commun avec les Bêtes, & ce qu'il a au-dessus d'elles. Il consulte sur-tout son propre témoignage, la conscience de sa pensée.

Je laisse, dit-il, à discuter à ceux qui en savent plus que moi, si notre Ame existe avant ou après l'organization de notre corps; mais j'avoue qu'il m'est tombé en partage une de ces Ames grossiéres qui ne pensent pas toujours; & j'ai même le malheur de ne pas concevoir qu'il soit plus nécessaire à l'Ame de penser toujours, qu'au corps d'être toujours en mouvement.

Pour moi je me vante de l'honneur d'être en ce point aussi stupide que Mr. Locke. Personne ne me fera jamais croire que je pense toujours, & je ne me sens pas plus disposé

que

que lui à imaginer que quelques ſemaines après ma conception j'étois une fort ſavante Ame, ſachant alors mille choſes qui j'ai oubliées en naiſſant, & ayant fort inutilement poſſédé dans l'*uterus* des connoiſſances qui m'ont échappé dès que j'ai pu en avoir beſoin, & que je n'ai jamais bien pu rapprendre depuis.

Mr. Locke, après avoir ruïné les idées innées, après avoir bien renoncé à la vanité de croire qu'on penſe toujours, ayant bien établi que toutes nos idées nous viennent par les Sens, ayant examiné nos idées ſimples, celles qui ſont compoſées, ayant ſuivi l'Eſprit de l'homme dans toutes ſes opérations, ayant fait voir combien les Langues que les hommes parlent ſont imparfaites, & quel abus nous faiſons des termes à tous momens; il vient enfin à conſidérer l'étendue ou plutôt le néant des connoiſſances humaines. Ce fut dans ce Chapitre qu'il oſa avancer modeſtement ces paroles: „ Nous ne ſerons peut-être jamais „ capables de connoître ſi un Etre purement „ matériel penſe ou non. " Ce diſcours ſage parut à plus d'un Théologien une déclaration ſcandaleuſe, que l'Ame eſt matérielle & mortelle. Quelques Anglais dévots à leur maniére ſonnérent l'allarme. Les ſuperſtitieux ſont dans la Societé ce que les poltrons ſont dans une Armée; ils ont & donnent des terreurs paniques. On cria que Mr. Locke vouloit renverſer la Religion; il ne s'agiſſoit pourtant pas de Religion dans cette affaire; c'étoit une

une question purement philosophique, très-indépendante de la Foi & de la Révélation. Il ne falloit qu'examiner sans aigreur s'il y a de la contradiction à dire, la Matiére peut penser, & si Dieu peut communiquer la Pensée à la Matiére. Mais les Théologiens commencent trop souvent par dire que Dieu est outragé, quand on n'est pas de leur avis; c'est trop ressembler aux mauvais Poëtes, qui crioient que Despréaux parloit mal du Roi, parce qu'il se moquoit d'eux. Le Docteur Stillingfleet s'est fait une réputation de Théologien modéré, pour n'avoir pas dit positivement des injures à Mr. Locke. Il entra en lice contre lui, mais il fut battu; car il raisonnoit en Docteur, & Locke en Philosophe instruit de la force & de la foiblesse de l'Esprit humain, & qui se battoit avec des armes dont il connoissoit la trempe.

Si j'osois parler après Mr. Locke, sur un sujet si délicat, je dirois: Les hommes disputent depuis long-tems sur la nature & sur l'immortalité de l'Ame; à l'égard de son immortalité, il est impossible de la démontrer, puisqu'on dispute encore sur sa nature, & qu'assûrément il faut connoître à fond un Etre créé, pour décider s'il est immortel ou non. La Raison humaine est si peu capable de démontrer par elle-même l'Immortalité de l'Ame, que la Religion a été obligée de nous la révéler. Le bien commun de tous les hommes demande qu'on croye l'Ame immortelle: la Foi nous l'ordonne; il n'en faut pas davantage, & la chose

chose est presque décidée. Il n'en est pas de même de sa nature; il importe peu à la Religion de quelle Substance soit l'Ame, pourvû qu'elle soit vertueuse. C'est une Horloge qu'on nous a donné à gouverner; mais l'Ouvrier ne nous a pas dit de quoi le ressort de cette Horloge est composé.

Je suis Corps & je pense, je n'en sai pas davantage. Si je ne consulte que mes foibles lumiéres, irai-je attribuer à une cause inconnue ce que je puis si aisément attribuer à la seule cause seconde que je connois un peu? Ici tous les Philosophes de l'Ecole m'arrêtent en argumentant, & disent: Il n'y a dans le Corps que de l'étendue & de la solidité, & il ne peut avoir que du mouvement & de la figure. Or, du mouvement, de la figure, de l'étendue & de la solidité ne peuvent faire une pensée; donc l'Ame ne peut pas être matiére. Tout ce grand raisonnement répété tant de fois se réduit uniquement à ceci: Je ne connois que très-peu de chose de la Matiére, j'en devine imparfaitement quelques propriétés: Or je ne sai point du tout si ces propriétés peuvent être jointes à la pensée; Donc, parce que je ne sai rien du tout, j'assûre positivement que la Matiére ne sauroit penser. Voilà nettement la maniére de raisonner de l'Ecole.

Mr. Locke diroit avec simplicité à ces Messieurs: Confessez du moins que vous êtes aussi ignorans que moi: votre imagination ni la mienne ne peuvent concevoir comment un corps a des idées; & comprenez-vous mieux

comment une Substance, telle qu'elle soit, a des idées? Vous ne concevez ni la Matiére ni l'Esprit, comment osez-vous assûrer quelque chose? Que vous importe que l'Ame soit un de ces Etres incompréhensibles qu'on appelle Matiére, ou un de ces Etres incompréhensibles qu'on appelle Esprit? Quoi! Dieu, le créateur de tout, ne peut-il pas éterniser ou anéantir votre Ame à son gré, quelle que soit sa substance?

Le Superstitieux vient à son tour & dit qu'il faut brûler pour le bien de leurs Ames ceux qui soupçonnent qu'on peut penser avec la seule aide du Corps; mais que diroit-il si c'étoit lui-même qui fût coupable d'irreligion? En effet, quel est l'homme qui osera assûrer, sans une impieté absurde, qu'il est impossible au Créateur de donner à la Matiére la pensée & le sentiment? Voyez, je vous prie, à quel embarras vous êtes réduis: vous qui bornez ainsi la puissance du Créateur. Les Bêtes ont les mêmes organes que nous, les mêmes perceptions; elles ont de la mémoire, elles combinent quelques idées. Si Dieu n'a pas pu animer la Matiére, & lui donner le sentiment, il faut de deux choses l'une, ou que les Bêtes soient de pures Machines, ou qu'elles ayent une Ame spirituelle.

Il me paroît démontré que les Bêtes ne peuvent être de simples Machines, voici ma preuve; Dieu leur a fait précisément les mêmes organes de sentiment que les nôtres; donc si elles ne sentent point, Dieu a fait un ouvrage inu-

inutile; or Dieu, de votre aveu même, ne fait rien en vain; donc il n'a point fabriqué tant d'organes de ſentiment, pour qu'il n'y eût point de ſentiment; donc les Bêtes ne ſont point de pures Machines. Les Bêtes ſelon vous ne peuvent pas avoir une ame ſpirituelle; donc malgré vous il ne reſte autre choſe à dire, ſinon que Dieu a donné aux organes des Bêtes, qui ſont matiére, la faculté de ſentir & d'appercevoir, que vous appellez Inſtinct dans elles. Et qui peut empêcher Dieu de communiquer à nos organes plus déliés cette faculté de ſentir, d'appercevoir, & de penſer, que nous appellons Raiſon humaine? De quelque côté que vous vous tourniez, vous êtes obligés d'avouer votre ignorance, & la puiſſance immenſe du Créateur. Ne vous révoltez donc plus contre la ſage & modeſte Philoſophie de Locke: loin d'être contraire à la Religion, elle lui ſerviroit de preuve, ſi la Religion en avoit beſoin; car quelle Philoſophie plus religieuſe, que celle qui n'affirmant que ce qu'elle conçoit clairement & ſachant avouer ſa foibleſſe, vous dit qu'il faut recourir à Dieu, dès qu'on examine les premiers principes?

D'ailleurs, il ne faut jamais craindre qu'aucun ſentiment Philoſophique puiſſe nuire à la Religion d'un Pays. Nos Myſtères ont beau être contraires à nos démonſtrations, ils n'en ſont pas moins révérés par nos Philoſophes Chrétiens, qui ſavent que les objets de la Raiſon & de la Foi ſont de différente nature. Ja-

mais les Philosophes ne feront une Secte de Religion ; pourquoi ? C'est qu'ils n'écrivent point pour le Peuple, & qu'ils sont sans enthousiasme. Divisez le Genre Humain en vingt parts, il y en a dix-neuf composées de ceux qui travaillent de leurs mains, & qui ne sauront jamais, s'il y a eu un Mr. Locke au monde ; dans la vingtième partie qui reste, combien trouve-t-on peu d'hommes qui lisent ? & parmi ceux qui lisent, il y en a vingt qui lisent des Romans, contre un qui étudie en Philosophie. Le nombre de ceux qui pensent est excessivement petit, & ceux-là ne s'avisent pas de troubler le monde.

Ce n'est ni Montagne, ni Locke, ni Bayle, ni Spinosa, ni Hobbes, ni Mylord Shaftsbury, ni Mr. Collins, ni Mr. Toland, ni Flud, ni Beker, ni Mr. le Comte de Boulainviliers, &c. qui ont porté le flambeau de la Discorde dans leur Patrie ; ce sont pour la plûpart, des Théologiens, qui ayant eu d'abord l'ambition d'être Chefs de Sectes, ont eu bien-tôt celle d'être Chefs de partis. Que dis-je ? tous ces Livres des Philosophes modernes mis ensemble ne feront jamais dans le monde autant de bruit seulement, qu'en a fait autrefois la dispute des Cordeliers sur la forme de leurs Manches & de leurs Capuchons.

SUR



SUR DESCARTES ET NEWTON.

CHAPITRE XVI.

UN Français qui arrive à Londres, trouve les choses bien changées en Philosophie comme dans tout le reste. Il a laissé le Monde plein, il le trouve vuide. A Paris on voit l'Univers composé de Tourbillons, de Matiére subtile; à Londres on ne voit rien de cela. Chez vous c'est la pression de la Lune qui cause le flux de la Mer: chez les Anglais c'est la Mer qui gravite vers la Lune; de façon que quand vous croyez que la Lune devroit nous

donner Marée haute, ces Messieurs croyent qu'on doit avoir Marée basse, ce qui malheureusement ne peut se vérifier. Car il auroit fallu pour s'en éclaircir examiner la Lune & les Marées au premier instant de la Création.

Vous remarquerez encore que le Soleil, qui en France n'entre pour rien dans cette affaire, y contribue ici environ pour son quart. Chez vos Cartésiens tout se fait par une impulsion, qu'on ne comprend guère; chez Mr. Newton c'est par une attraction dont on ne connoît pas mieux la cause. A Paris vous vous figurez la Terre faite comme un Melon; à Londres elle est applatie des deux côtés. La Lumiére pour un Cartésien existe dans l'air; pour un Newtonien elle vient du Soleil en six minutes & demie. Votre Chimie fait toutes ses opérations avec des Acides, des Alkalis, & de la Matiére subtile; l'Attraction domine jusques dans la Chimie Anglaise.

L'Essence même des choses a totalement changé. Vous ne vous accordez ni sur la définition de l'Ame, ni sur celle de la Matiére. Descartes assûre que l'Ame est la même chose que la Pensée, & Mr. Locke lui prouve assez bien le contraire.

Descartes assûre encore que l'étendue seule fait la Matiére; Newton y ajoute la solidité. Voilà de furieuses contrarietés!

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Ce fameux Newton, ce Destructeur du Systéme

tême Cartésien, mourut au mois de Mars de l'an passé 1727. Il a vêcu honoré de ses compatriotes, & a été enterré comme un Roi qui auroit fait du bien à ses Sujets.

On a lu ici avec avidité & l'on a traduit en Anglais l'Eloge de Mr. Newton, que Mr. de Fontenelle a prononcé dans l'Académie des Sciences. Mr. de Fontenelle est le Juge des Philosophes, on attendoit en Angleterre son jugement comme une déclaration solemnelle de la supériorité de la Philosophie Anglaise. Mais quand on a vu qu'il comparoit Descartes à Newton, toute la Societé Royale de Londres s'est soulevée; loin d'acquiescer au jugement on a critiqué le Discours. Plusieurs même (& ceux-là ne sont pas les plus Philosophes) ont été choquez de cette comparaison, seulement parce que Descartes étoit Français.

Il faut avouer que ces deux grands Hommes ont été bien différens l'un de l'autre dans leur conduite, dans leur fortune, & dans leur Philosophie.

Descartes étoit né avec une imagination brillante & forte, qui en fit un homme singulier dans la vie privée, comme dans sa maniére de raisonner; cette imagination ne put se cacher même dans ses Ouvrages Philosophiques, où l'on voit à tous momens des comparaisons ingénieuses & brillantes. La Nature en avoit presque fait un Poëte; & en effet il composa pour la Reine de Suède un divertissement en vers, que pour l'honneur de sa mé-

moire on n'a pas fait imprimer.

Il essaya quelque tems du métier de la guerre, & depuis étant devenu tout-à-fait Philosophe, il ne crut pas indigne de lui de faire l'amour. Il eut de sa Maîtresse une fille nommée *Francine* qui mourut jeune, & dont il regretta beaucoup la perte. Ainsi il éprouva tout ce qui appartient à l'humanité.

Il crut long-tems qu'il étoit nécessaire de fuir les hommes, & sur-tout sa Patrie, pour philosopher en liberté.

Il avoit raison; les hommes de son tems n'en savoient pas assez pour l'éclairer, & n'étoient guère capables que de lui nuire.

Il quitta la France, parce qu'il cherchoit la Vérité qui y étoit persécutée alors par la misérable Philosophie de l'Ecole; mais il ne trouva pas plus de raison dans les Universités de la Hollande où il se retira. Car dans le tems qu'on condamnoit en France les seules propositions de sa Philosophie qui fussent vrayes; il fut aussi persécuté par les prétendus Philosophes de Hollande, qui ne l'entendoient pas mieux, & qui voyant de plus près sa gloire, haïssoient davantage sa personne. Il fut obligé de sortir d'Utrecht: il essuya l'accusation d'Athéisme, derniére ressource des calomniateurs; & lui, qui avoit employé toute la sagacité de son esprit à chercher de nouvelles preuves de l'existence d'un Dieu, fut soupçonné de n'en point reconnoître.

Tant de persécutions supposoient un très-grand mérite & une réputation éclatante; aussi

avoit-

avoit-il l'un & l'autre. La Raison perça même un peu dans le monde à travers les ténèbres de l'Ecole & les préjugez de la superstition populaire. Son nom fit enfin tant de bruit qu'on voulut l'attirer en France par des récompenses. On lui proposa une pension de mille écus. Il vint sur cette espérance, paya les fraix de la Patente qui se vendoit alors, n'eut point la pension, & s'en retourna philosopher dans sa solitude de Nord-Hollande dans le tems que le grand Galilée, à l'âge de 80. ans, gémissoit dans les prisons de l'Inquisition pour avoir démontré le mouvement de la Terre.

Enfin, il mourut à Stockholm d'une mort prématurée, & causée par un mauvais régime, au milieu de quelques Savans ses ennemis, & entre les mains d'un Médecin qui le haïssoit.

La carriére du Chevalier Newton a été toute différente. Il a vêcu 85 ans toujours tranquile, heureux & honoré dans sa Patrie.

Son grand bonheur a été non-seulement d'être né dans un Pays libre; mais dans un tems où les impertinences Scholastiques étant bannies, la Raison seule étoit cultivée, & le monde ne pouvoit être que son écolier & non son ennemi.

Une opposition singuliére dans laquelle il se trouve avec Descartes, c'est que dans le cours d'une si longue vie il n'a eu ni passion ni foiblesse. Il n'a jamais approché d'aucune femme: c'est ce qui m'a été confirmé par le Médecin & le Chirurgien entre les bras de qui il

eſt mort; on peut admirer en cela Newton, mais il ne faut pas blâmer Descartes.

L'opinion publique en Angleterre ſur ces deux Philoſophes, eſt que le premier étoit un Rêveur, & que l'autre étoit un Sage.

Très-peu de perſonnes à Londres liſent Descartes, dont effectivement les Ouvrages ſont devenus inutiles; très-peu liſent auſſi Newton, parce qu'il faut être fort ſavant pour le comprendre. Cependant tout le monde parle d'eux, on n'accorde rien au Français, & on donne tout à l'Anglais. Quelques gens croyent, que ſi l'on ne s'en tient plus à l'horreur du Vuide, ſi l'on ſait que l'Air eſt peſant, ſi l'on ſe ſert de Lunettes d'approche, on en a l'obligation à Newton; il eſt ici l'Hercule de la Fable, à qui les ignorans attribuoient tous les faits des autres Héros.

Dans une Critique qu'on a faite à Londres du Diſcours de Mr. de Fontenelle, on a oſé avancer que Descartes n'étoit pas un grand Géometre. Ceux qui parlent ainſi peuvent ſe reprocher de battre leur nourrice. Descartes a fait un auſſi grand chemin du point où il a trouvé la Géométrie juſqu'au point où il l'a pouſſée, que Newton en a fait après lui. Il eſt le premier qui ait enſeigné la maniére de donner les équations algébraïques des Courbes. Sa Géométrie, graces à lui, devenue commune, étoit de ſon tems ſi profonde qu'aucun Profeſſeur n'oſa entreprendre de l'expliquer, & qu'il n'y avoit guères en Hollande que Schotten, & en France que Fermat, qui l'entendiſſent.

Il

Il porta cet esprit de Géométrie & d'invention dans la Dioptrique qui devint, entre ses mains, un Art tout nouveau, & s'il s'y trompa en quelque chose, c'est qu'un homme qui découvre de nouvelles Terres ne peut tout d'un coup en connoître toutes les propriétés. Ceux qui viennent après lui & qui rendent ces Terres fertiles lui ont au moins l'obligation de la découverte. Je ne nierai pas que tous les autres Ouvrages de Mr. Descartes fourmillent d'erreurs.

La Géométrie étoit un Guide que lui-même avoit en quelque façon formé, & qui l'auroit conduit sûrement dans sa Physique ; cependant il abandonna à la fin ce Guide, & se livra à l'Esprit de Systême. Alors sa Philosophie ne fut plus qu'un Roman ingénieux tout au plus, & vraisemblable pour les Philosophes du même tems. Il se trompa sur la nature de l'Ame, sur les loix du mouvement, sur la nature de la Lumiére. Il admit des idées innées, il inventa de nouveaux Elémens, il créa un Monde, il fit l'Homme à sa mode ; & on dit avec raison que l'Homme de Descartes n'est en effet que celui de Descartes fort éloigné de l'Homme véritable.

Il poussa ses erreurs métaphysiques, jusqu'à prétendre que deux & deux font quatre, parce que Dieu l'a voulu ainsi ; mais ce n'est point trop dire qu'il étoit estimable même dans ses égaremens. Il se trompa, mais ce fut au moins avec méthode, & de conséquence en conséquence. Il détruisit les Chiméres ab-

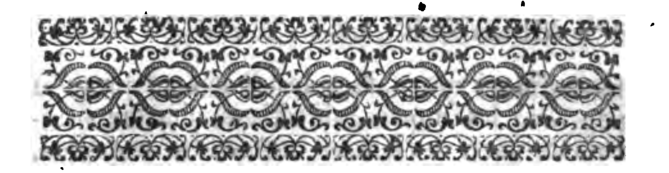
surdes

surdes dont on infatuoit la Jeunesse depuis 2000 ans. Il apprit aux hommes de son tems à raisonner & à se servir contre lui-même de ses armes. S'il n'a pas payé en bonne monnoye, c'est beaucoup d'avoir décrié la fausse.

Je ne crois pas qu'on ose à la vérité comparer en rien sa Philosophie avec celle de Newton; la première est un Essai, la seconde est un Chef-d'Oeuvre. Mais celui qui nous a mis sur la voye de la vérité vaut peut-être celui qui a été depuis au bout de cette carrière.

Descartes donna la vûe aux aveugles: ils virent les fautes de l'Antiquité, & les siennes; la route qu'il ouvrit est depuis lui devenue immense. Le petit Livre de Rohault a fait pendant quelque tems une Physique complette; aujourd'hui tous les Recueils des Académies de l'Europe ne font pas même un commencement de Systême. En approfondissant cet abyme il s'est trouvé infini.

HIS-



HISTOIRE DE L'ATTRACTION.

CHAPITRE XVII.

JE n'entrerai point ici dans une explication Mathématique de ce qu'on appelle l'Attraction, ou la Gravitation : je me borne à l'Histoire de cette nouvelle proprieté de la Matiére devinée long-tems avant Newton & démontrée par lui ; c'est donner en quelque façon l'Histoire d'une création nouvelle.

Copernic, ce Cristophe Colomb de l'Astronomie, avoit à peine appris aux hommes le véritable ordre de l'Univers, si long-tems défiguré ; il avoit à peine fait voir que la Terre tourne, & sur elle-même, & dans un espace im-

immenſe, lorsque tous les Docteurs firent à peu près les mêmes objections que leurs dévanciers avoient faites, contre les Antipodes. St. Auguſtin en niant ces Antipodes avoit dit: *Eh quoi! ils auroient donc la tête en bas*, & ils tomberoient dans le Ciel? Les Docteurs diſoient à Copernic: Si la Terre tournoit ſur elle-même, toutes ſes parties ſe détacheroient & tomberoient dans le Ciel. Il eſt certain que la Terre tourne répondoit Copernic, & que ſes parties ne s'envolent pas; il faut donc qu'une Puiſſance les dirige toutes vers le Centre de la Terre; & probablement, dit-il, cette proprieté exiſte dans tous les Globes, dans le Soleil, dans la Lune, dans les Etoiles; c'eſt un attribut donné à la Matiére par la Divine Providence. C'eſt ainſi qu'il s'explique dans ſon premier Livre *des Révolutions céleſtes*, ſans avoir oſé, ni peut-être pu aller plus loin.

Kepler qui ſuivit Copernic & qui perfectionna l'admirable découverte du vrai Syſtême du Monde approcha un peu du Syſtême de la Peſanteur univerſelle; on voit dans ſon Traité de l'Etoile de Mars des veines encore mal formées de cette Mine dont Newton à tiré ſon Or. Kepler admet non-ſeulement une tendance de tous les Corps terreſtres au centre, mais auſſi des Aſtres les uns vers les autres. Il oſe entrevoir & dire, que ſi la Terre & la Lune n'étoient pas retenues dans leurs Orbites, elles s'approcheroient l'une de l'autre, elles s'uniroient. Cette vérité étonnante étoit obſcurcie chez lui de tant de nuages, & de

tant

tant d'erreurs, qu'on a dit qu'il l'avoit devinée par instinct.

Cependant le grand Galilée, parlant d'un principe plus méchanique examinoit quelle est la chûte des corps sur la Terre. Il trouvoit que si un corps tombe dans le premier tems, par exemple, d'une seule toise, il parcourt trois toises dans le second tems, & que dans le troisième tems il parcourt cinq toises; & qu'ainsi, puisque 5, 3 & 1 font 9. & qu'au bout de ce troisième tems le corps a parcouru en tout 9. toises, il se trouve que 9. étant le quarré de trois, les espaces parcourus sont toujours comme le quarré des tems.

Il s'agissoit ensuite de savoir trois choses; 1. Si les corps tomboient également vîte sur la Terre, abstraction faite de la résistance de l'Air? 2. Quel espace parcouroient ces corps en effet dans une minute? 3. Si, à quelque distance que ce fût du centre de notre Globe, les chûtes seroient les mêmes? Voilà en partie ce que le Chancelier Bacon proposoit d'examiner.

Il est bien singulier que Descartes, le plus grand Géometre de son tems, ne se soit pas servi de ce fil dans le Labyrinthe qu'il s'étoit bâti lui-même. On ne trouve nulle trace de ces vérités dans ses Ouvrages: aussi n'est-il pas surprenant qu'il se soit égaré.

Il voulut créer un Univers. Il fit une Philosophie comme on fait un bon Roman: tout parut vraisemblable & rien ne fut vrai. Il imagina des Elémens, des Tourbillons, qui sem-

bloient

bloient rendre une raison plausible de tous les Mystères de la Nature; mais en Philosophie, il faut se défier de ce qu'on croit entendre trop aisément, aussi-bien que des choses qu'on n'entend pas.

La Pesanteur, la chûte accélérée des corps sur la Terre, la révolution des Planétes dans leurs Orbites, leurs rotations autour de leur axe, tout cela n'est que du mouvement. Or, *disoit Descartes*, le mouvement ne peut-être conçu que par impulsion; donc tous ces corps sont poussez. Mais par quoi le sont-ils? Tout l'espace est plein, donc il est rempli d'une matiére très-subtile, puisque nous ne l'appercevons pas; donc cette matiére va d'Occident en Orient, puisque que c'est d'Occident en Orient que toutes les Planètes sont entraînées. Ainsi de suppositions en suppositions, & de vraisemblances en vraisemblances, on a imaginé un vaste Tourbillon de Matiére subtile, dans lequel les Planetes sont entraînées autour du Soleil; on a créé encore un autre Tourbillon particulier qui nage dans le grand, & qui tourne journellement autour de la Planete. Quand tout cela est fait, on prétend que la pesanteur dépend de ce mouvement journalier; car, dit-on, la Matiére subtile qui tourne autour de notre petit Tourbillon, doit avoir incomparablement plus de force centrifuge, & repousser par conséquent tous les corps vers la Terre. Voilà la cause de la pesanteur dans le Systême Cartésien.

Mr. Newton semble anéantir sans ressource tous

tous ces Tourbillons grands & petits ; & celui qui emporte les Planetes autour du Soleil, & celui qui fait tourner chaque Planete sur elle-même.

Premiérement à l'égard du prétendu petit Tourbillon de la Terre, il est prouvé qu'il doit perdre petit à petit son mouvement ; il est prouvé que si la Terre nage dans un fluide, ce fluide doit être de la même densité que la Terre ; & si ce fluide est de la même densité, tous les corps que nous remuons doivent éprouver une résistance extrême. De plus, tout solide, mu dans un fluide aussi dense que lui, perd toute sa vîtesse avant d'avoir parcouru 3. de ses diametres ; & cela seul détruit sans ressource tout Tourbillon.

2. A l'égard des grands Tourbillons, ils sont encore plus chimériques ; il est impossible de les accorder avec les règles de Kepler dont la vérité est démontrée. Mr. Newton fait voir que la révolution du fluide, dans lequel Jupiter est supposé entraîné, n'est pas avec la révolution du fluide de la Terre, comme la révolution de Jupiter est avec celle de la Terre. Il prouve que les Planetes faisant leurs révolutions dans des Ellipses, & par conséquent étant bien plus éloignées les unes des autres dans leurs Aphélies, & un peu plus proches dans leurs Périhélies, la Terre, par exemple, devroit aller plus vîte quand elle est plus près de Venus & de Mars, puisque le fluide qui l'emporte étant alors plus pressé doit avoir plus de mouvement ; & cependant c'est alors

même que le mouvement de la Terre est plus ralenti.

Il prouve qu'il n'y a point de matiére céleste qui aille d'Occident en Orient, puisque les Cometes traversent ces espaces, tantôt de l'Orient à l'Occident, tantôt du Septentrion au Midi.

Enfin, pour mieux trancher encore, s'il est possible, toute difficulté, il prouve, & même par des expériences, que le Plein est impossible, & il nous ramene le Vuide qu'Aristote & Descartes avoient banni du Monde.

Ayant par toutes ces raisons, & par beaucoup d'autres encore, renversé les Tourbillons du Cartésianisme, il desespéroit de pouvoir connoître jamais, s'il y a un principe secret dans la Nature qui cause à la fois le mouvement de tous les Corps célestes & qui fait la pesanteur sur la Terre. S'étant retiré en 1666. à cause de la peste, à la Campagne près de Cambridge, un jour qu'il se promenoit dans son Jardin, & qu'il voyoit des fruits tomber d'un Arbre, il se laissa aller à une méditation profonde sur cette Pesanteur, dont tous les Philosophes ont cherché si long-tems la cause en vain, & dans laquelle le vulgaire ne soupçonne pas même de mystère; il se dit à lui-même, de quelque hauteur dans notre Hémisphére que tombassent ces corps, leur chûte seroit certainement dans la progression découverte par Galilée, & les espaces parcourus par eux seroient comme les quarrez des tems. Ce pouvoir qui fait descendre les corps graves, est

eſt le même, ſans aucune diminution ſenſible, à quelque profondeur qu'on ſoit dans la Terre, & ſur la plus haute Montagne; pourquoi ce pouvoir ne s'étendroit-il pas juſqu'à la Lune? Et s'il eſt vrai qu'il pénétre juſque-là, n'y a-t-il pas grande apparence que ce pouvoir la retient dans ſon Orbite & détermine ſon mouvement? Mais ſi la Lune obéït à ce principe, tel qu'il ſoit, n'eſt-il pas encore très-raiſonnable de croire que les autres Planetes y ſont également ſoumiſes? Si ce pouvoir exiſte, ce qui eſt prouvé d'ailleurs, il doit augmenter en raiſon renverſée des quarrez des diſtances. Il n'y a donc plus qu'à examiner le chemin que feroit un corps grave en tombant ſur la Terre d'une hauteur médiocre, & le chemin que feroit dans le même tems un corps qui tomberoit de l'Orbite de la Lune; pour en être inſtruit, il ne s'agit plus que d'avoir la meſure de la Terre, & la diſtance de la Lune à la Terre.

Voilà comment Mr. Newton raiſonna. Mais on n'avoit alors en Angleterre que de très-fauſſes meſures de notre Globe. On s'en rapportoit à l'eſtime incertaine des Pilotes, qui comptoient ſoixante milles d'Angleterre pour un degré; au lieu qu'il en faloit compter près de ſoixante & dix. Ce faux calcul ne s'accordant pas avec les concluſions que Mr. Newton vouloit tirer, il les abandonna. Un Philoſophe médiocre & qui n'auroit eu que de la vanité, eût fait quadrer comme il eût pu la meſure de la Terre avec ſon Syſtême; Mr.

Newton aima mieux abandonner alors son projet. Mais depuis que Mr. Picart eut mesuré la Terre exactement, en traçant cette Méridienne qui fait tant d'honneur à la France, Mr. Newton reprit ses premieres idées; & il trouva son compte avec le calcul de Mr. Picart.

C'est une chose qui me paroît toujours admirable, qu'on ait découvert de si sublimes véritez avec l'aide d'un Quart de Cercle, & d'un peu d'Arithmétique.

La circonférence de la Terre est de cent vingt-trois millions, deux cens quarante-neuf mille six cens pieds; de cela seul peut suivre le Systême de l'attraction.

Dès qu'on connoît la circonférence de la Terre, on connoît celle de l'Orbite de la Lune, & le diametre de cette Orbite. La révolution de la Lune dans cette Orbite se fait en vingt-sept jours, sept heures, quarante-trois minutes; donc il est démontré que la Lune dans son mouvement moyen, parcourt cent quatre-vingt-sept mille neuf cens soixante pieds de Paris par minute. Et par un Théorême connu il est démontré que la force centrale qui feroit tomber un corps de la hauteur de la Lune, ne le feroit tomber que de quinze pieds de Paris dans la premiére minute. Maintenant si la règle, par laquelle les corps pesent, gravitent, s'attirent en raison inverse des quarrez des distances, est vraye, si c'est le même pouvoir qui agit suivant cette règle dans toute la Nature, il est évident que la Terre

Terre étant éloignée de la Lune de 60. demi-diametres, un corps grave doit tomber sur la Terre de quinze pieds dans la premiére seconde, & de cinquante-quatre mille pieds dans la premiére minute.

Or est-il qu'un corps grave tombe en effet de quinze pieds dans la premiére seconde, & parcourt dans la premiére minute cinquante-quatre mille pieds, lequel nombre est le quarré de soixante multiplié par quinze. Donc les corps pesent en raison inverse des quarrez des distances; donc le même pouvoir fait la pesanteur sur la Terre, & retient la Lune dans son Orbite, étant démontré que la Lune pese sur la Terre, qui est le centre de son mouvement particulier. Il est démontré d'ailleurs que la Terre & la Lune pesent sur le Soleil qui est le centre de leur mouvement annuel.

Les autres Planetes doivent être soumises à cette loi générale, & si cette loi existe, ces Planetes doivent suivre les règles trouvées par Kepler. Toutes ces règles, tous ces rapports, sont en effet gardés par les Planetes avec la derniére exactitude. Donc le pouvoir de la gravitation fait peser toutes les Planetes vers le Soleil, de même que notre Globe.

Enfin, la réaction de tout corps étant proportionnelle à l'action, il demeure certain que la Terre pese à son tour sur la Lune, & que le Soleil pese sur l'une & sur l'autre: que chacun des Satellites de Saturne pese sur les quatre, & les quatre sur lui: tous cinq sur Saturne, Saturne sur tous: qu'il en est ainsi de Ju-

piter; & que tous ces Globes sont attirés par le Soleil réciproquement attiré par eux.

Ce pouvoir de gravitation agit à proportion de la matiére que renferment les corps. C'est une vérité que Mr. Newton a démontrée par des expériences. Cette nouvelle découverte a servi à faire voir que le Soleil, centre de toutes les Planetes, les attire toutes en raison directe de leurs masses combinée avec leur éloignement. De-là s'élevant par degrés jusqu'à des connoissances qui sembloient n'être pas faites pour l'Esprit humain, il ôse calculer combien de matiére contient le Soleil, & combien il s'en trouve dans chaque Planete.

Son seul principe des loix de la gravitation rend raison de toutes les inégalités apparentes dans le cours des Globes célestes. Les variations de la Lune deviennent une suite nécessaire de ces loix. Le flux & le reflux de la Mer est encore un effet très-simple de cette attraction. La proximité de la Lune dans son plein, & quand elle est nouvelle, & son éloignement dans ses quartiers combinés avec l'action du Soleil, rendent une raison sensible de l'élévation & de l'abaissement de l'Océan.

Après avoir rendu compte par sa sublime Théorie du cours & des inégalités des Planetes, il assujetit les Cometes au frein de la même loi.

Il prouve que ce sont des corps solides qui se meuvent dans la sphére de l'action du Soleil, & décrivent une ellipse si excentrique & si approchante de la parabole, que certaines Comètes

metes doivent mettre plus de cinq cens ans dans leur révolution.

Le ſavant Mr. Halley croit que la Comete de 1680, eſt la même qui parut du tems de Jules Céſar. Celle-là ſur-tout ſert plus qu'une autre à faire voir que les Cometes ſont des corps durs & opaques, car elle deſcendit ſi près du Soleil qu'elle n'en étoit éloignée que d'une ſixième partie de ſon diſque; elle put par conſéquent aquérir un degré de chaleur deux mille fois plus violent que celui du fer le plus enflâmé. Elle auroit été diſſoute & conſommée en peu de tems, ſi elle n'avoit pas été un corps opaque. La mode commençoit alors de deviner le cours des Cometes. Le célèbre Mathématicien Jacques Bernoulli conclut par ſon Syſtême, que cette fameuſe Comete de 1680, reparoîtroit le 17 Mai 1729. Aucun Aſtronome de l'Europe ne ſe coucha cette nuit du 17 Mai, mais la fameuſe Comete ne parut point. Il y a au moins plus d'adreſſe, s'il n'y a pas plus de ſûreté, à lui donner cinq cens ſoixante & quinze ans pour revenir. Pour Mr. Whiſton, il à ſérieuſement affirmé que du tems du Déluge, il y avoit eu une Comete qui avoit inondé notre Globe, & il a eu l'injuſtice de s'étonner qu'on ſe ſoit un peu moqué de cette idée. L'Antiquité penſoit à peu près dans le goût de Mr. Whiſton; elle croyoit que les Cometes étoient toujours les avant-couriéres de quelque grand malheur ſur la Terre. Mr. Newton au contraire ſoupçonne qu'elles ſont très-bienfaiſantes, & que

les fumées qui en sortent ne servent qu'à secourir & à vivifier les Planetes, qui s'imbibent dans leur cours de toutes ces particules que le Soleil a détachées des Cometes. Ce sentiment est du moins plus probable que l'autre. Ce n'est pas tout, si cette force de gravitation, d'attraction, agit dans tous les Globes célestes; elle agit sans doute sur toutes les parties de ces Globes. Car si les corps s'attirent en raison de leurs masses, ce ne peut être qu'en raison de la quantité de leurs parties, & si ce pouvoir est logé dans le tout, il l'est sans doute dans la moitié, il l'est dans le quart, dans la huitième partie, ainsi jusqu'à l'infini.

Ainsi voilà l'attraction qui est le grand ressort qui fait mouvoir toute la Nature. Mr. Newton avoit bien prévu, après avoir démontré l'existence de ce principe, qu'on se révolteroit contre son seul nom; dans plus d'un endroit de son Livre il précautionne son Lecteur contre ce nom même. Il l'avertit de ne le pas confondre avec les qualités occultes des Anciens, & de se contenter de connoître qu'il y a dans tous les corps une force centrale qui agit, d'un bout de l'Univers à l'autre, sur les corps les plus proches, & sur les plus éloignés, suivant les Loix immuables de la Méchanique.

Il est étonnant qu'après les protestations solemnelles de ce grand Homme, Mr. Saurin & Mr. de Fontenelle lui ayent reproché nettement les chiméres du Péripatétisme: Mr. Saurin dans les Mémoires de l'Académie de 1709, &

& Mr. de Fontenelle dans l'Eloge même de Mr. Newton.

Presque tous les Français, savans & autres, ont répété ce reproche. On entend dire partout ; pourquoi Mr. Newton ne s'est-il pas servi du mot d'Impulsion que l'on comprend si bien, plutôt que du terme d'Attraction qu'on ne comprend pas ?

Mr. Newton auroit pu répondre à ces Critiques : Premiérement vous n'entendez pas plus le mot d'Impulsion que celui d'Attraction ; & si vous ne concevez pas pourquoi un corps tend vers le centre d'un autre corps, vous n'imaginez pas plus par quelle vertu un corps en peut pousser un autre.

Secondement, je n'ai pu admettre l'impulsion, car il faudroit pour cela que j'eusse connu qu'une Matiére céleste pousse en effet les Planetes ; or non-seulement je ne connois point cette matiére, mais j'ai prouvé qu'elle n'existe pas.

Troisièmement, je ne me sers du mot d'Attraction que pour exprimer un effet que j'ai découvert dans la Nature, effet certain & indisputable d'un principe inconnu, qualité inhérente dans la Matiére, dont de plus habiles que moi trouveront, s'ils peuvent, la cause.

Que nous avez-vous donc appris ? insiste-t-on encore ? & pourquoi tant de calculs pour nous dire ce que vous-même ne comprenez pas ?

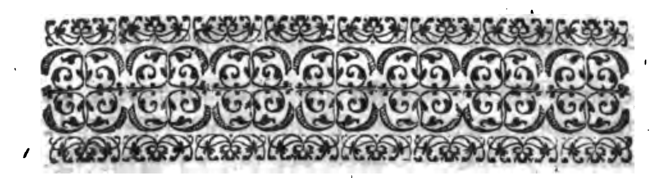
Je vous ai appris (pourroit continuer Mr. Newton) que la méchanique des forces cen-

trales font seules mouvoir les Planetes & les Cometes dans des proportions marquées. Je suis, continueroit-il, dans un cas bien différent des Anciens; ils voyoient, par exemple, l'eau monter dans les pompes, & ils disoient l'eau monte, parce qu'elle a horreur du vuide. Mais moi, je suis dans le cas de celui qui auroit remarqué le premier que l'eau monte dans les pompes, & qui laisseroit à d'autres le soin d'expliquer la cause de cet effet. L'Anatomiste qui a dit le premier que le bras se remue, parce que les muscles se contractent, enseigna aux hommes une vérité incontestable; lui en aura-t-on moins d'obligation, parce qu'il n'a pas su pourquoi les muscles se contractent? La cause du ressort de l'air est inconnue, mais celui qui a découvert ce ressort a rendu un grand service à la Physique. Le ressort que j'ai découvert étoit plus caché & plus universel; ainsi on doit m'en savoir plus de gré. J'ai découvert une nouvelle proprieté de la Matiére, un des secrets du Créateur, j'en ai calculé, j'en ai démontré les effets, peut-on me chicaner sur le nom que je lui donne?

Ce sont les Tourbillons qu'on peut appeller une qualité occulte, puisqu'on n'a jamais prouvé leur existence: l'Attraction au contraire est une chose réelle, puisqu'on en démontre les effets, & qu'on en calcule les proportions. La cause de cette cause est dans le sein de Dieu.

Procedes huc, & non ibis amplius.

SUR



SUR L'OPTIQUE DE MR. NEWTON.

CHAPITRE XVIII.

UN nouvel Univers a été découvert par les Philosophes du dernier Siècle, & ce Monde nouveau étoit d'autant plus difficile à connoître qu'on ne se doutoit pas même qu'il existât. Il sembloit aux plus sages que c'étoit une témérité insensée d'oser seulement songer qu'on pût deviner par quelles loix les Corps célestes se meuvent, & comment la Lumiére agit. Galilée par ses découvertes astronomiques,

ques, Kepler par ses calculs, Descartes au moins en partie dans sa Dioptrique, & Newton dans tous ses Ouvrages, ont vu la méchanique des ressorts du Monde. Dans la Géométrie on a assujeti l'infini au calcul, la circulation du sang dans les Animaux & de la séve dans les Végétables ont changé pour nous la Nature. Une nouvelle maniére d'exister a été donnée au corps dans la Machine pneumatique. Les objets se sont raprochez de nos yeux à l'aide des Télescopes. Enfin, ce que Mr. Newton a découvert sur la Lumiére, est digne de tout ce que la curiosité des hommes pouvoit attendre de plus hardi, après tant de nouveautés.

Jusqu'à Antonio de Dominis, l'Arc-en-ciel avoit paru un miracle inexplicable. Ce Philosophe devina & expliqua que c'étoit un effet nécessaire de la pluye & du Soleil. Descartes rendit son nom immortel par un exposé encore plus mathématique de ce Phénomêne si naturel; il calcula les réflexions & les réfractions de la lumiére dans les goutes de pluye, & cette sagacité eut alors quelque chose de divin.

Mais qu'auroit-il dit, si on lui avoit fait connoître qu'il se trompoit sur la nature de la lumiére, qu'il n'avoit aucune raison d'assûrer que c'étoit un corps globuleux, s'étendant par tout l'Univers, qui n'attend pour être mis en action que d'être poussé par le Soleil, ainsi qu'un long bâton qui agit à un bout quand il est pressé par l'autre; qu'il est très-vrai qu'elle est

eſt dardée par le Soleil, & qu'enfin la lumiére eſt tranſmiſe du Soleil à la Terre en près de ſept minutes, quoiqu'un boulet de canon conſervant toujours ſa vîteſſe ne puiſſe faire ce chemin qu'en vingt-cinq années? Quel eût été ſon étonnement ſi on lui eût dit: Il eſt faux que la lumiére ſe réflechiſſe réguliérement en rebondiſſant ſur les corps ſolides: il eſt faux que les corps ſoient tranſparens quand ils ont des pores larges; & il viendra un homme qui démontrera ces paradoxes, & qui anatomiſera un ſeul raïon de lumiére avec plus de dextérité que le plus habile Artiſte ne diſſéque le corps humain!

Cet homme eſt venu. Mr. Newton avec le ſeul ſecours du Priſme a démontré aux yeux, que la lumiére eſt un amas de raïons colorés, qui tous enſemble donnent la couleur blanche; un ſeul raïon eſt diviſé par lui en ſept raïons, qui viennent tous ſe placer, ſur un linge ou ſur un papier blanc, dans leur ordre, l'un au-deſſus de l'autre & à d'inégales diſtances. Le premier eſt couleur de feu, le ſecond citron, le troiſième jaune, le quatrième vert, le cinquième bleu, le ſixième indigo, le ſeptième violet. Chacun de ces raïons tamiſé enſuite par cent autres priſmes ne changera jamais la couleur qu'il porte, de même qu'un or épuré ne s'altére plus dans les creuſets; & pour ſurabondance de preuve que chacun de ces raïons élémentaires porte en ſoi ce qui fait ſa couleur à nos yeux, prenez un petit morceau de bois jaune, par exemple, & expoſez le au raïon cou-

couleur de feu, & le bois se teint à l'instant en couleur de feu; exposez-le au raïon vert, il prend la couleur verte, & ainsi du reste.

Quelle est donc la cause des couleurs dans la Nature? Rien autre chose que la disposition des corps à réflechir les raïons d'un certain ordre, & à absorber tous les autres.

Quelle est donc cette secrete disposition? Il démontre que c'est uniquement l'épaisseur des petites parties constituantes dont un corps est composé. Et comment se fait cette réfléxion? On pensoit que c'étoit parce que les raïons rebondissoient comme une balle sur la surface d'un corps solide. Point du tout. Mr. Newton a appris aux Philosophes étonnés, que la lumiére se réfléchit, non des surfaces mêmes, mais sans toucher aux surfaces: qu'elle rejaillit du sein des pores, & enfin du vuide même. Il leur a appris que les corps sont opaques en partie, parce que leurs pores sont larges, que plus les pores d'un corps sont petits, plus le corps est transparent; ainsi le papier qui réfléchit la lumiére quand il est sec, la transmet quand il est huilé, parce que l'huile remplissant ses pores les rend beaucoup plus petits.

C'est-là qu'examinant l'extrême porosité des corps, chaque partie ayant ses pores, & chaque partie de ses parties ayant les siens, il fait voir qu'on n'est point assûré qu'il y ait un pouce cubique de matiére solide dans l'Univers; tant notre esprit est éloigné de concevoir ce que c'est que la Matiére. Ayant ainsi décomposé la lumiére, & ayant porté la sagacité de ses

ſes découvertes juſqu'à démontrer le moyen de connoître la couleur compoſée par les couleurs primitives, il fait voir que ces rayons élémentaires, ſéparés par le moyen du priſme, ne ſont arrangés dans leur ordre, que parce qu'ils ſont refractés en cet ordre même; & c'eſt cette proprieté inconnue juſqu'à lui de ſe rompre dans cette proportion, c'eſt cette réfraction inégale des rayons, ce pouvoir de réfracter le rouge moins que la couleur orangée, &c. qu'il nomme réfrangibilité. Les rayons les plus réfléxibles ſont les plus réfrangibles, de là il fait voir que le même pouvoir cauſe la réfléxion & la réfraction de la lumiére.

Tant de merveilles ne ſont que le commencement de ſes découvertes; il a trouvé le ſecret de voir les vibrations & les ſecouſſes de lumiére qui vont & viennent ſans fin, & qui tranſmettent la lumiére ou la réfléchiſſent ſeſelon l'épaiſſeur des parties qu'elles rencontrent. Il a oſé calculer l'épaiſſeur des particules d'air néceſſaire entre deux verres poſés l'un ſur l'autre, l'un plat, l'autre convexe d'un côté, pour opérer telle tranſmiſſion ou réfléxion, & pour faire telle ou telle couleur.

De toutes ces combinaiſons, il trouve en quelle proportion la lumiére agit ſur les corps, & les corps agiſſent ſur elle.

Il a ſi bien vu la lumiére, qu'il a déterminé à quel point l'art de l'augmenter, & d'aider nos yeux par des Téleſcopes, doit ſe borner.

Descartes, par une noble confiance bien pardonnable à l'ardeur que lui donnoient les commen-

mencemens d'un Art presque découvert par lui, espéroit voir dans les Astres avec des Lunettes d'approche des objets aussi petits que ceux qu'on discerne sur la Terre.

Newton a montré qu'on ne peut plus perfectionner les Lunettes à cause de cette réfraction & de cette réfrangibilité même, qui en nous raprochant les objets, écartent trop les rayons élémentaires; il a calculé dans ces verres la proportion de l'écartement des rayons rouges & des rayons bleus; & portant la démonstration dans des choses dont on ne soupçonnoit pas même l'existence, il examine les inégalités que produit la figure du verre, & celle que fait la réfrangibilité. Il trouve que le verre objectif de la Lunette étant convexe d'un côté & plat de l'autre, si le côté plat est tourné vers l'objet, le défaut qui vient de la construction & de la position du verre, est cinq mille fois moindre que le défaut qui vient par la réfrangibilité; & qu'ainsi ce n'est pas la figure des verres qui fait qu'on ne peut perfectionner les Lunettes d'approche, mais qu'il faut s'en prendre à la nature même de la lumiére.

Voilà pourquoi il inventa un Télescope qui montre les objets par réfléxion, & non point par réfraction.

Il étoit encore peu connu en Europe, quand il fit cette Découverte. J'ai vu un petit Livre composé environ ce tems-là, dans lequel en parlant du Télescope de Newton, on le prend pour un Lunetier: *Artifex quidam Anglus nomine Newton.* La renommée l'a bien vangé depuis.

HIS-



HISTOIRE DE L'INFINI.

CHAPITRE XIX.

LEs premiers Géometres ſe ſont apperçus, ſans doute, dès l'onzième ou douzième propoſition, que s'ils marchoient ſans s'égarer, ils étoient ſur le bord d'un abîme, & que les petites vérités inconteſtables qu'ils trouvoient, étoient entourées de l'Infini. On l'entrevoyoit, dès qu'on ſongeoit qu'un côté d'un quarré ne peut jamais meſurer la diagonale, ou que des circonférences de Cercles différens paſſeront toujours entre un Cercle & ſa tangente &c. Quiconque cherchoit ſeulement la racine du nombre 6. voyoit bien que c'étoit un nombre entre deux & trois, mais quelque diviſion qu'il pût faire, cette racine dont il

approchoit toujours ne ſe trouvoit jamais. Si l'on conſidéroit une ligne droite coupant une autre ligne droite perpendiculairement, on les voyoit ſe couper en un point indiviſible; mais ſi elles ſe coupoient obliquement, on étoit forcé, ou d'admettre un point plus grand qu'un autre, ou de ne rien comprendre dans la nature des points & dans le commencement de toute grandeur.

La ſeule inſpection d'un Cone droit étonnoit l'eſprit; car ſa baſe, qui eſt un Cercle, contient un nombre infini de lignes. Son ſommet eſt quelque choſe qui différe infiniment de la ligne. Si on coupoit ce Cone parallèlement à ſon axe, on trouvoit une figure qui s'approchoit toujours de plus en plus des côtés du triangle formé par le Cone ſans jamais le rencontrer. L'Infini étoit par-tout: comment connoître l'aire d'un Cercle; comment celle d'une courbe quelconque?

Avant Apollonius le Cercle n'avoit été étudié que comme meſure des Angles, & comme pouvant donner certaines moyennes proportionnelles. Ce qui prouve en paſſant que les Égyptiens, qui avoient enſeigné la Géométrie aux Grecs, avoient été de très-médiocres Géometres, quoiqu'aſſez bons Aſtronomes. Apollonius entra dans le détail des Sections coniques. Archimède conſidéra le Cercle comme une figure d'une infinité de côtés, & donna le rapport du diametre à la circonférence tel que l'Eſprit humain peut le donner. Il quarra la parabole; Hypocrate de Chio quarra les lunules du Cercle. La

La duplication du cube, la trisection de l'angle, inabordables à la Géométrie ordinaire, & la quadrature du Cercle impossible à toute Géométrie, furent l'inutile objet des recherches des Anciens. Ils trouvérent quelques secrets sur leur route, comme les Chercheurs de la Pierre philosophale. On connoît la Cissoïde de Dioclès, qui approche de sa directrice sans jamais l'atteindre, la Concoïde de Nicomède qui est dans le même cas, la Spirale d'Archimède. Tout cela fut trouvé sans Algèbre, sans ce calcul qui aide si fort l'Esprit humain, & qui semble le conduire sans l'éclairer.

Que deux Arithméticiens, par exemple, ayent un compte à faire, que le premier le fasse de tête voyant toujours ses nombres présens à son esprit: & que l'autre opére sur le papier par une règle de routine, mais sûre, dans laquelle il ne voit jamais la vérité qu'il cherche qu'après le résultat, & comme un homme qui y est arrivé les yeux fermés; voilà à peu près la différence qui est entre un Géométre sans calcul, qui considére des figures & voit leurs rapports, & un Algébriste qui cherche ces rapports, par des opérations qui ne parlent point à l'esprit. Mais on ne peut aller loin avec la premiére méthode: elle est peut-être réservée pour des Etres supérieurs à nous. Il nous faut des secours qui aident & qui prouvent notre foiblesse. A mesure que la Géométrie s'est étendue, il a fallu plus de de ces secours.

Hariot Anglais, Viette Poitevin, & surtout le fameux Descartes, employérent les signes, les lettres. Descartes soumit les courbes à l'Algèbre, & réduisit tout en équations Algébraïques.

Du tems de Descartes, Cavalliero, Religieux d'un Ordre des Jésuates qui ne subsiste plus, donna au public en 1635. la Géométrie des indivisibles: Géométrie toute nouvelle, dans laquelle les plans sont composés d'une infinité de lignes, & les solides d'une infinité de plans. Il est vrai qu'il n'osoit pas plus prononcer le mot d'Infini en Mathématiques que Descartes en Physique. Ils se servoient l'un & l'autre du terme adouci d'*Indéfini*; cependant Roberval en France avoit les mêmes idées, & il y avoit alors à Bruges un Jésuite qui marchoit à pas de Géant dans cette carriére par un chemin différent. C'étoit Grégoire de St. Vincent, qui, en prenant pour but une erreur, & croyant avoir trouvé la Quadrature du Cercle, trouva en effet des choses admirables. Il réduisit l'Infini même à des rapports finis, il connut l'Infini en petit & en grand. Mais ces recherches étoient noyées dans trois *in folio*: elles manquoient de méthode; &, qui pis est, une erreur palplable qui terminoit le Livre nuisit à toutes les vérités qu'il contenoit.

On cherchoit toujours à quarrer des courbes. Descartes se servoit des tangentes: Fermat, Conseiller de Toulouse, employoit sa règle *de maximis & minimis*; règle qui méritoit plus de justice que Descartes ne lui en rendit.

Wallis

Wallis Anglais en 1655. donna hardiment l'Arithmétique des infinis, & des ſuites infinies en nombre.

Mylord Brounker ſe ſervit de cette ſuite pour quarrer une hyperbole. Mercator de Holſtein eut grande part à cette invention; mais il s'agiſſoit de faire ſur toutes les courbes ce que le Lord Brounker avoit ſi heureuſement tenté. On cherchoit une méthode générale d'aſſujetir l'Infini à l'Algèbre, comme Descartes y avoit aſſujeti le Fini: c'eſt cette méthode que trouva Newton à l'âge de vingt-trois ans; auſſi admirable en cela que notre jeune Mr. Cléraut, qui, à l'âge de treize ans, vient de faire imprimer un Traité de la meſure des Courbes à double courbure. La méthode de Newton a deux parties, le calcul différentiel & le calcul intégral.

Le différentiel conſiſte à trouver une quantité plus petite qu'aucune aſſignable, laquelle priſe une infinité de fois égale la quantité donnée; & c'eſt ce qu'en Angleterre on appelle la méthode des fluentes ou des fluxions.

L'intégral conſiſte à prendre la ſomme totale des quantités différentielles.

Le célèbre Philoſophe Leibnitz & le profond Mathématicien Bernoulli ont tous deux révendiqué, l'un le calcul différentiel, l'autre le calcul intégral; il faut être capables d'inventer des choſes ſi ſublimes pour oſer s'en attribuer l'honneur. Pourquoi trois grands Mathématiciens cherchant tous la vérité ne l'auront-ils pas trouvée? Torricelli, la Loubére,

Descartes, Roberval, Pascal, n'ont-ils pas tous démontré, chacun de leur côté, les propriétés de la Cicloïde, nommée alors la roulette? N'a-t-on pas vu souvent des Orateurs, traitant le même sujet, employer les mêmes pensées sous des termes différens? Les signes dont Newton & Leibnitz se servoient étoient différens, & les pensées étoient les mêmes.

Quoi qu'il en soit, l'Infini commença alors à être traité par le calcul. On s'accoutuma insensiblement à recevoir des infinis plus grands les uns que les autres. Cet Edifice si hardi effraya un des Architectes. Leibnitz n'osa appeller ces infinis que des incomparables; mais Mr. de Fontenelles vient enfin d'établir ces différens ordres d'infinis sans aucun ménagement, & il faut qu'il ait été bien sûr de *son fait* pour l'avoir ôsé.

DE



DE LA

CHRONOLOGIE DE NEWTON,

Qui fait le Monde moins vieux de 500. *ans.*

CHAPITRE XX.

IL me reste à vous parler d'un autre Ouvrage plus à la portée du Genre Humain; mais qui se sent toujours de cet esprit créateur que Mr. Newton portoit dans toutes ses recherches. C'est une Chronologie toute nou-

velle; car dans tout ce qu'il entreprenoit il falloit qu'il changeât les idées reçues par les autres hommes.

Accoutumé à débrouiller des cahos, il a voulu porter au moins quelque lumiére dans celui des Fables anciennes, confondues avec l'Histoire, & fixer une Chronologie incertaine. Il est vrai qu'il n'y a point de famille, de Ville, de Nation, qui ne cherche à reculer son origine. De plus, les premiers Historiens sont les plus négligens à marquer les dates. Les Livres étoient moins communs mille fois qu'aujourd'hui, par conséquent étant moins exposés à la critique, on trompoit le monde plus impunément; & puisqu'on a évidemment supposé des faits, il est assez probable qu'on a aussi supposé des dates.

En général, il parut à Mr. Newton que le Monde étoit de cinq cens ans plus jeune que les Chronologistes ne le disent. Il fonde son idée sur le cours ordinaire de la Nature, & sur les Observations astronomiques.

On entend ici par le cours de la Nature, le tems de chaque génération des hommes. Les Egyptiens s'étoient servis les premiers de cette maniére incertaine de compter, quand ils voulurent écrire les commencemens de leur Histoire. Ils comptoient 341 générations depuis Menès jusqu'à Sethon; & n'ayant pas de dates fixes, ils évaluérent trois générations à 100 ans. Ainsi ils comptérent du régne de Menès au régne de Sethon 11340 années.

Les Grecs, avant de compter par Olympiades,

des, suivirent la méthode des Egyptiens, & étendirent un peu la durée des générations, poussant chaque génération jusqu'à quarante années.

Or en cela les Egyptiens & les Grecs se trompérent dans leur calcul. Il est bien vrai que, selon le cours ordinaire de la Nature, trois générations font environ cent à six-vingt ans; mais il s'en faut bien que trois régnes tiennent ce nombre d'années. Il est très-évident, qu'en général les hommes vivent plus longtems que les Rois ne régnent. Ainsi un homme qui voudra écrire l'Histoire sans avoir des dates précises, & qui saura qu'il y a eu neuf Rois chez une Nation, aura grand tort s'il compte 300 ans pour ces neuf Rois. Chaque génération est d'environ 30 ans, chaque régne est d'environ vingt, l'un portant l'autre. Prenez les 30 Rois d'Angleterre depuis Guillaume le Conquérant jusqu'à George I., ils ont régné 648 ans, ce qui reparti sur les 30. Rois donne à chacun 21 ans & demi de régne. Soixante-trois Rois de France ont régné, l'un portant l'autre, chacun à peu près vingt ans. Voilà le cours ordinaire de la Nature. Donc les Anciens se sont trompés, quand ils ont égalé en général la durée des régnes à la durée des générations; donc ils ont trop compté; donc il est à propos de retrancher un peu de leur calcul.

Les Observations astronomiques semblent prêter encore un plus grand secours à notre Philosophe. Il paroît plus fort en combattant sur son terrain.

Vous ſavez que la Terre, outre ſon mouvement annuel qui l'emporte autour du Soleil d'Occident en Orient dans l'eſpace d'une année, a encore une révolution ſinguliére tout-à-fait inconnue juſqu'à ces derniers tems. Ses poles ont un mouvement très-lent de rétrogradation d'Orient en Occident, qui fait que chaque jour leur poſition ne répond pas préciſément au même point du Ciel. Cette différence inſenſible en une année, devient aſſez forte avec le tems; & au bout de 72 ans on trouve que la différence eſt d'un degré, c'eſt-à-dire, de la 360 partie de tout le Ciel. Ainſi après 72 années le Colure de l'Equinoxe du Printems qui paſſoit par une Fixe, répond à une autre Fixe. De là vient que le Soleil, au lieu d'être dans la partie du Ciel où étoit le Belier du tems d'Hipparque, ſe trouve répondre à cette partie du Ciel où étoit le Taureau; & que les Gemeaux ſont à la place où le Taureau étoit alors. Tous les Signes ont changé de place; cependant nous retenons toujours la maniére de parler des Anciens. Nous diſons que le Soleil eſt dans le Belier au Printems, par la même condeſcendance que nous diſons que le Soleil tourne.

Hipparque fut le premier chez les Grecs, qui s'apperçut de quelque changement dans les Conſtellations par rapport aux Equinoxes, ou plutôt qui l'apprit des Egyptiens. Les Philoſophes attribuérent ce mouvement aux Etoiles; car alors on étoit bien loin d'imaginer une telle révolution dans la Terre. On la cro-

croyoit dans tous ſens immobile. Ils créérent donc un Ciel où ils attachérent toutes les Etoiles, & donnérent à ce Ciel un mouvement particulier, qui le faiſoit avancer vers l'Orient pendant que toutes les Etoiles ſembloient faire leur route journaliére d'Orient en Occident. A cette erreur ils en ajoutérent une ſeconde bien plus eſſentielle. Ils crurent que le Ciel prétendu des Etoiles fixes avançoit d'un degré vers l'Orient en cent années. Ainſi ils ſe trompérent dans leur calcul aſtronomique auſſi-bien que dans leur Syſtême phyſique. Par exemple, un Aſtronome auroit dit alors, l'Equinoxe du Printems a été du tems d'un tel Obſervateur dans un tel Signe, à une telle Etoile. Il a fait deux degrés de chemin depuis cet Obſervateur juſqu'à nous ; or deux degrés valent 200 ans ; donc cet Obſervateur vivoit 200 ans avant moi. Il eſt certain qu'un Aſtronome qui auroit raiſonné ainſi, ſe ſeroit trompé juſtement de cinquante-quatre ans. Voilà pourquoi les Anciens, doublement trompés, composérent leur grande Année du Monde, c'eſt-à-dire, de la révolution de tout le Ciel, d'environ 36000 ans. Mais les Modernes ſavent que cette révolution imaginaire du Ciel, des Etoiles, n'eſt autre choſe que la révolution des poles de la Terre qui ſe fait en 25900 ans. Il eſt bon de remarquer ici en paſſant, que Mr. Newton en déterminant la figure de la Terre, a très-heureuſement expliqué la raiſon de cette révolution.

Tout ceci poſé, il reſte pour fixer la Chrono-

nologie, de voir par quelle Etoile le Colure des Equinoxes coupe aujourd'hui l'Ecliptique au Printems, & de savoir s'il ne se trouve point quelque Ancien qui nous ait dit en quel point l'Ecliptique étoit coupé de son tems, par le même Colure des Equinoxes.

Clément Aléxandrin rapporte que Chiron, qui étoit de l'Expédition des Argonautes, observa les Constellations au tems de cette fameuse Expédition, & fixa l'Equinoxe du Printems au milieu du Belier, l'Equinoxe d'Automne au milieu de la Balance, le Solstice de notre Eté au milieu du Cancre, & le Solstice d'Hyver au milieu du Capricorne.

Long-tems après l'Expédition des Argonautes, & un an avant la Guerre du Péloponnèse, Meton observa que le point du Solstice d'Eté passoit par le sixième degré du Cancre.

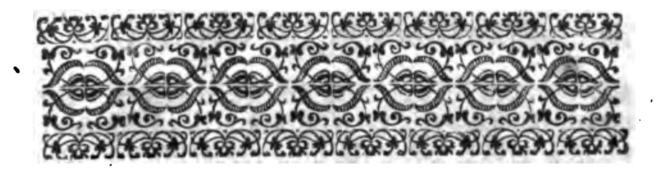
Or chaque Signe du Zodiaque est de 30 degrés. Du tems de Chiron le Solstice étoit à la moitié du Signe, c'est-à-dire, au quinzième degré; un an avant la Guerre du Péloponnèse, il étoit au huitième; donc il avoit retardé de sept degrés (un degré vaut 72 ans); donc du commencement de la Guerre du Péloponnèse, à l'entreprise des Argonautes, il n'y a que sept fois 72 ans, qui font 504 ans, & non pas 700 années comme le disoient les Grecs. Ainsi en comparant l'état du Ciel d'aujourd'hui à l'état où il étoit alors, nous voyons que l'Expédition des Argonautes doit être placée 209 ans avant Jésus-Christ, & non pas environ 1400 ans; & que par conséquent, le

Mon-

Monde eſt moins vieux d'environ 500 ans qu'on ne penſoit. Par-là toutes les Epoques ſont rapprochées, & tout eſt fait plus tard qu'on ne le dit. Je ne ſai ſi ce Syſtême ingénieux fera une grande fortune, & ſi l'on voudra ſe réſoudre ſur ces idées à réformer la Chronologie du Monde. Peut-être les Savans trouveroient-ils que c'en ſeroit trop, d'accorder à un même homme l'honneur d'avoir perfectionné à la fois la Phyſique, la Géométrie, & l'Hiſtoire; ce ſeroit une eſpèce de Monarchie univerſelle dont l'amour-propre s'accommode mal aiſément. Auſſi dans le tems que de très-grands Philoſophes l'attaquoient ſur l'Attraction, d'autres combattoient ſon Syſtême Chronologique. Le tems qui devroit faire voir à qui la victoire eſt due, ne fera peut-être que laiſſer la diſpute indéciſe.

Il eſt bon avant de quitter Newton d'avertir que l'Infini, l'Attraction, & le Cahos de la Chronologie, ne ſont pas les ſeuls abîmes où il ait fouillé. Il s'eſt aviſé de commenter l'Apocalypſe. Il y trouve que le Pape eſt l'Antechriſt, & il explique ce Livre incompréhenſible à peu près comme tous ceux qui s'en ſont mêlés. Apparemment qu'il a voulu par ce Commentaire conſoler la race humaine de la ſupériorité qu'il avoit ſur elle.

DE



DE LA TRAGÉDIE.

CHAPITRE XXI.

LEs Anglais avoient déja un Théâtre aussi-bien que les Espagnols, quand les Français n'avoient encore que des treteaux. Shakespear, qui passoit pour le Corneille des Anglais, fleurissoit à peu près dans le tems de Lopez de Vega; il créa le Théâtre, il avoit un génie plein de force & de fécondité, de naturel & de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût, & sans la moindre connoissance des règles. Je vais vous dire une chose hazardée, mais vraïe, c'est que le mérite de cet Auteur a perdu le Théâtre Anglais; il y a de si belles Scènes, des morceaux si grands & si terribles répandus dans ses Farces monstrueuses qu'on appelle Tragédies, que ces Pièces ont tou-

toujours été jouées avec un grand succès. Le tems, qui seul fait la réputation des hommes, rend à la fin leurs défauts respectables. La plûpart des idées bizarres & gigantesques de cet Auteur ont acquis, au bout de 150 ans, le droit de passer pour sublimes. Les Auteurs modernes l'ont presque tous copié. Mais ce qui réussissoit en Shakespear, est sifflé chez eux, & vous croyez bien que la vénération qu'on a pour cet Ancien augmente à mesure que l'on méprise les Modernes. On ne fait pas réflexion qu'il ne faudroit pas l'imiter, & le mauvais succès des Copistes fait seulement qu'on le croit inimitable. Vous savez que dans la Tragédie du More de Venise, Pièce très-touchante, un mari étrangle sa femme sur le Théâtre, & que quand la pauvre femme est étranglée, elle s'écrie qu'elle meurt très-injustement. Vous n'ignorez pas que dans Hamlet, des Fossoyeurs creusent une fosse en buvant, en chantant des Vaudevilles, & en faisant sur les têtes des morts qu'ils rencontrent, des plaisanteries convenables à gens de leur métier; mais ce qui vous surprendra, c'est qu'on a imité ces sottises. Sous le régne de Charles II., qui étoit celui de la politesse, & l'âge des Beaux-Arts, Otway, dans sa Venise sauvée, introduit le Sénateur Antonio & sa Courtisanne Naki au milieu des horreurs de la Conspiration du Marquis de Bedemar. Le vieux Sénateur Antonio fait auprès de sa Courtisanne toutes les singeries d'un vieux débauché impuissant & hors du bon sens. Il contrefait

fait le Taureau & le Chien, il mord les jambes de sa Maîtresse qui lui donne des coups de pieds & des coups de fouet. On a retranché de la Piéce d'Otway ces bouffonneries faites pour la plus vile canaille; mais on a laissé dans le Jules César de Shakespear les plaisanteries des Cordonniers & des Savetiers Romains, introduits sur la Scéne avec Cassius & Brutus. Vous vous plaindrez sans doute que ceux qui jusqu'à présent vous ont parlé du Théâtre Anglais, & sur-tout de ce fameux Shakespear, ne vous ayent encore fait voir que ses erreurs, & que personne n'ait traduit aucun de ces endroits frapans qui demandent grace pour toutes ses fautes. Je vous répondrai qu'il est bien aisé de rapporter en prose les sottises d'un Poëte, mais très-difficile de traduire ses beaux Vers. Tous les Grimauds qui s'érigent en critiques des Ecrivains célèbres, compilent des Volumes. J'aimerois mieux deux pages qui nous fissent connoître quelque beauté; car je maintiendrai toujours avec tous les gens de bon goût, qu'il y a plus à profiter dans douze vers d'Homére & de Virgile, que dans toutes les Critiques qu'on a faites de ces deux grands Hommes.

J'ai hazardé de traduire quelques morceaux des meilleurs Poëtes Anglais, en voici un de Shakespear. Faites grace à la copie en faveur de l'Original, & souvenez-vous toujours quand vous voyez une traduction, que vous ne voyez qu'une foible Estampe d'un beau Tableau. J'ai choisi le Monologue de la Tragédie de

 Ham-

Hamlet qui est su de tout le monde, & qui commence par ce vers:

To be, or not to be! that is the Question! &c.

C'est Hamlet Prince de Dannemarck qui parle.

Demeure, il faut choisir & passer à l'instant
De la vie à la mort, ou de l'être au néant.
Dieux cruels, s'il en est, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage,
Supporter, ou finir mon malheur & mon sort?
Qui suis-je? Qui m'arrête? & qu'est-ce que la Mort?
C'est la fin de nos maux, c'est mon unique azyle;
Après de longs transports, c'est un sommeil tranquile.
On s'endort, & tout meurt, mais un affreux réveil
Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil.
On nous menace, on dit que cette courte Vie
De tourmens éternels est aussi-tôt suivie.
O Mort! moment fatal! affreuse Eternité!
Tout cœur à ton seul nom se glace épouvanté.
Eh! qui pourroit sans toi supporter cette vie:
De nos Prêtres menteurs benir l'hypocrisie:
D'une indigne Maîtresse encenser les erreurs:
Ramper sous un Ministre, adorer ses hauteurs;

Et

Et montrer les langueurs de son ame abattue
A des Amis ingrats qui détournent la vûe?
La Mort seroit trop douce en ces extrémités,
Mais le scrupule parle, & nous crie, Arrêtez;
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un Héros guerrier, fait un Chrétien timide, &c.

Ne croyez pas que j'aye rendu ici l'Anglais mot pour mot; malheur aux faiseurs de traductions littérales, qui traduisant chaque parole énervent le sens. C'est bien là qu'on peut dire que la lettre tue, & que l'esprit vivifie.

Voici encore un passage d'un fameux Tragique Anglais; c'est Dryden Poëte du tems de Charles II., Auteur plus fécond que judicieux, qui auroit une réputation sans mêlange, s'il n'avoit fait que la dixiéme partie de ses Ouvrages.

Ce morceau commence ainsi:

When I consider Life 'tis all a Cheat,
Yet fool'd by Hope Men favour the Deceit, &c.

De desseins en regrets, & d'erreurs en desirs
Les mortels insensés promenent leur folie:
Dans des malheurs présens, dans l'espoir des plaisirs
Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
Demain, demain, dit-on, va combler tous nos vœux.

Demain vient, & nous laisse encor plus malheureux.

Quelle est l'erreur, helas! du soin qui nous dévore,

Nul de nous ne voudroit recommencer son cours,

De nos premiers momens nous maudissons l'aurore,

Et de la nuit qui vient, nous attendons encore

Ce qu'ont en vain promis les plus beaux de nos jours, &c.

C'est dans ces morceaux détachés que les Tragiques Anglais ont jusques ici excellé. Leurs Piéces presque toutes barbares, dépourvues de bienséance, d'ordre & de vraisemblance, ont des lueurs étonnantes au milieu de cette nuit. Le stile est trop empoulé, trop hors de la nature, trop copié des Ecrivains Hébreux, si remplis de l'enflure Asiatique; mais aussi il faut avouer que les échasses du stile figuré, sur lesquelles la Langue Anglaise est guindée, élevent l'esprit bien haut, quoique par une marche irréguliére. Le premier Anglais qui ait fait une Piéce raisonnable, & écrite d'un bout à l'autre avec élégance, c'est l'illustre Mr. Addison. Son Caton d'Utique est un Chef-d'œuvre pour la diction, & pour la beauté des vers. Le rôle de Caton est à mon gré fort au-dessus de celui de Cornélie dans le Pompée de Corneille; car Caton est grand sans enflûre, & Cornélie, qui d'ailleurs n'est pas un personnage nécessaire, vise quelquefois au galimathias. Le Caton de Mr. Addison

difon me paroît le plus beau perfonnage qui foit fur aucun Théâtre, mais les autres rôles de la Pièce n'y répondent pas ; & cet Ouvrage fi bien écrit eft défiguré par une intrigue froide d'amour qui répand fur la Pièce une langueur qui la tue.

La coutume d'introduire de l'amour, à tort & à travers, dans les Ouvrages dramatiques, paffa de Paris à Londres vers l'an 1660. avec nos rubans & nos perruques. Les femmes qui y parent les fpectacles, comme ici, ne veulent plus fouffrir qu'on leur parle d'autres chofes que d'amour. Le fage Addifon eut la molle complaifance de plier la févérité de fon caractère aux mœurs de fon tems, & gâta un Chef-d'œuvre pour avoir voulu plaire.

Depuis lui les Pièces font devenues plus réguliéres, le Peuple plus difficile, les Auteurs plus correcls & moins hardis. J'ai vu des Pièces nouvelles fort fages, mais froides. Il femble que les Anglais n'ayent été faits jufqu'ici que pour produire des beautés irréguliéres. Les monftres brillants de Shakefpear plaifent mille fois plus que la fageffe moderne. Le génie poëtique des Anglais reffemble jufqu'à préfent à un Arbre touffu planté par la Nature, jettant au hazard mille rameaux, & croiffant inégalement avec force. Il meurt fi vous voulez forcer fa Nature, & le tailler en Arbre des Jardins de Marli.



SUR LA

COMÉDIE.

CHAPITRE XXII.

JE ne ſai comment le ſage & ingénieux Mr. de Muralt, dont nous avons les Lettres ſur les Anglais & ſur les Français, s'eſt borné, en parlant de la Comédie, à critiquer un Comique nommé Shadwell. Cet Auteur étoit aſſez mépriſé de ſon tems. Il n'étôit point le Poëte des honnêtes gens. Ses Pièces, goûtées pendant quelques repréſentations par le Peuple, étoient dédaignées par tous les gens de bon goût, & reſſembloient à tant de Pièces que j'ai vu en France attirer la foule & révolter les Lecteurs, & dont on a pu dire, tout Paris les court. Mr. de Muralt auroit du, ce ſemble, nous parler d'un Auteur excellent qui vivoit alors, c'étoit Mr. Wicherley qui fut long-tems l'Amant déclaré de la Maîtreſſe la plus illuſtre de Charles II. Cet homme qui

passoit sa vie dans le plus grand monde, en connoissoit parfaitement les vices & les ridicules; & les peignoit du pinceau le plus ferme, & des couleurs les plus vrayes. Il a fait un Misantrope qu'il a imité de Moliére. Tous les traits de Wicherley sont plus forts & plus hardis que ceux de notre Misantrope; mais aussi ils ont moins de finesse & de bienséance. L'Auteur Anglais a corrigé le seul défaut qui soit dans la Piéce de Moliére; ce défaut est le manque d'intrigue & d'interêt. La Piéce Anglaise est intéressante, & l'intrigue en est ingénieuse: elle est trop hardie, sans doute, pour nos mœurs; c'est un Capitaine de Vaisseau plein de valeur, de franchise & de mépris pour le Genre Humain. Il a un ami sage & sincère dont il se défie, & une Maîtresse dont il est tendrement aimé, sur laquelle il ne daigne pas jetter les yeux; au contraire, il a mis toute sa confiance dans un faux ami qui est le plus indigne homme qui respire, & il a donné son cœur à la plus coquette & à la plus perfide de toutes les femmes. Il est bien assûré que cette femme est une Pénélope, & ce faux ami un Caton. Il part pour s'aller battre contre les Hollandois, & laisse tout son argent, ses pierreries, & tout ce qu'il a au monde à cette femme de bien, & recommande cette femme elle-même à cet ami fidèle sur lequel il compte si fort. Cependant le véritable honnête homme, dont il se défie tant, s'embarque avec lui, & la Maîtresse qu'il n'a pas seulement daigné regarder, se déguise en Pa-

ge,

ge, & fait le voyage ſans que le Capitaine s'apperçoive de ſon ſexe de toute la Campagne.

Le Capitaine ayant fait ſauter ſon Vaiſſeau dans un combat, revient à Londres, ſans ſecours, ſans Vaiſſeau & ſans argent, avec ſon Page & ſon ami, ne connoiſſant ni l'amitié de l'un, ni l'amour de l'autre. Il va droit chez la perle des femmes, qu'il compte retrouver avec ſa Caſſette & ſa fidélité. Il la retrouve mariée avec l'honnête fripon à qui il s'étoit confié, & on ne lui a pas plus gardé ſon dépôt que le reſte. Mon homme a toutes les peines du monde à croire qu'une femme de bien puiſſe faire de pareils tours ; mais pour l'en convaincre mieux, cette honnête Dame devient amoureuſe du petit Page, & veut le prendre à force ; mais comme il faut que juſtice ſe faſſe, & que dans une Pièce de Théâtre, le vice ſoit puni, & la vertu récompenſée, il ſe trouve à la fin du compte, que le Capitaine ſe met à la place du Page, couche avec ſon Infidelle, fait cocu ſon traître ami, lui donne un bon coup d'épée à travers du corps, reprend ſa Caſſette, & épouſe ſon Page. Vous remarquerez qu'on a encore lardé cette Pièce d'une Comteſſe de Pimbeſche, vieille plaideuſe, parente du Capitaine, laquelle eſt bien la plus plaiſante créature & le meilleur caractère qui ſoit au Théâtre.

Wicherley a encore tiré de Moliére une Pièce non moins ſinguliére, & non moins hardie, c'eſt une eſpèce d'Ecole des femmes.

Le principal perſonnage de la Pièce eſt un

drole à bonnes fortunes, la terreur des maris de Londres, qui pour être plus sûr de son fait, s'avise de faire courir le bruit, que dans sa derniére maladie les Chirurgiens ont trouvé à propos de le faire Eunuque. Avec cette belle réputation tous les maris lui amenent leurs femmes, & le pauvre n'est plus embarassé que du choix. Il donne sur-tout la préférence à une petite campagnarde qui a beaucoup d'innocence & de tempérament; & qui fait son mari cocu avec une bonne foi qui vaut mieux que la malice des Dames les plus expertes. Cette Piéce n'est pas, si vous voulez, l'Ecole des bonnes mœurs, mais en vérité c'est l'Ecole de l'esprit & du bon comique.

Un Chevalier Vanbrugh a fait des Comédies encore plus plaisantes, mais moins ingénieuses. Ce Chevalier étoit un homme de plaisir, & par-dessus cela Poëte & Architecte. On prétend qu'il écrivoit avec autant de délicatesse & d'élégance qu'il bâtissoit grossiérement. C'est lui qui a bâti le fameux Château de Blenheim, pesant & durable monument de notre malheureuse bataille d'Hochstet. Si les apartemens étoient seulement aussi larges que les murailles sont épaisses, ce Château seroit assez commode.

On a mis dans l'Epitaphe de Vanbrugh, qu'on souhaitoit que la Terre ne lui fût point legére, attendu que de son vivant il l'avoit si inhumainement chargée.

Ce Chevalier ayant fait un tour en France avant la belle Guerre de 1701, fut mis à la Bas-

Bastille, & y resta quelque tems sans avoir jamais pû savoir ce qui lui avoit attiré cette distinction de la part de notre Ministère. Il fit une Comédie à la Bastille, & ce qui est à mon sens fort étrange, c'est qu'il n'y a dans cette Pièce aucun trait contre le Païs dans lequel il essuya cette violence.

Celui de tous les Anglais qui a porté le plus loin la gloire du Théâtre comique, est feu Mr. Congreve. Il n'a fait que peu de Pièces, mais toutes sont excellentes dans leur genre. Les règles du Théâtre y sont rigoureusement observées. Elles sont pleines de caractères nuancés avec une extrême finesse: on n'y essuye pas la moindre mauvaise plaisanterie: vous y voyez par-tout le langage des honnêtes gens avec des actions de fripon; ce qui prouve qu'il connoissoit bien son monde, & qu'il vivoit dans ce qu'on appelle la bonne compagnie.

Ses Pièces sont les plus spirituelles & les plus exactes, celles de Vanbrugh les plus gayes, & celles de Wicherley les plus fortes. Il est à remarquer, qu'aucun de ces Beaux-Esprits n'a mal parlé de Moliére; il n'y a que les mauvais Auteurs Anglais qui ayent dit du mal de ce grand Homme. Ce sont les mauvais Musiciens d'Italie qui méprisent Lully; mais un Buononcini l'estime & lui rend justice.

L'Angleterre a encore de bons Poëtes Comiques, tels que le Chevalier Steele, & Mr. Cibber excellent Comédien, & d'ailleurs Poëte du Roi; titre qui paroît ridicule, mais qui ne laisse pas de donner mille écus de rente & de

de beaux priviléges. Notre grand Corneille n'en a pas eu tant.

Au reste, ne me demandez pas que j'entre ici dans le moindre détail de ces Pièces Anglaises dont je suis si grand partisan, ni que je vous rapporte un bon mot ou une plaisanterie des Wicherleys & des Congreves; on ne rit point dans une traduction. Si vous voulez connoître la Comédie Anglaise, il n'y a d'autre moïen pour cela que d'aller à Londres, d'y rester trois ans, d'apprendre bien l'Anglais, & de voir la Comédie tous les jours. Je n'ai pas grand plaisir en lisant Plaute & Aristophane; pourquoi? c'est que je ne suis ni Grec, ni Romain. La finesse des bons mots, l'allusion, l'à propos, tout cela est perdu pour un étranger.

Il n'en est pas de même dans la Tragédie. Il n'est question chez elle que de grandes passions, & de sottises héroïques consacrées par de vieilles erreurs de Fables ou d'Histoire. Oedipe, Electre, appartiennent aux Espagnols, aux Anglais, & à nous comme aux Grecs. Mais la bonne Comédie est la peinture parlante des ridicules d'une Nation, &, si vous ne connoissez pas la Nation à fond, vous ne pouvez guère juger de la peinture.

SUR



SUR LES

SEIGNEURS

Qui cultivent les

LETTRES.

CHAPITRE XXIII.

IL a été un tems en France où les Beaux-Arts étoient cultivés par les premiers de l'Etat. Les Courtisans sur-tout s'en mêloient malgré la dissipation, le goût des riens, la passion pour l'intrigue, toutes Divinités du Païs. Il me paroît qu'on est actuellement à la Cour dans tout un autre goût que celui des Lettres; peut-être dans peu de tems la mode de penser reviendra-t-elle. Un Roi n'a qu'à vouloir; on fait de cette Nation-ci tout ce qu'on

qu'on veut. En Angleterre communément on pense, & les Lettres y sont plus en honneur qu'ici. Cet avantage est une suite nécessaire de la forme de leur Gouvernement. Il y a à Londres environ huit cens personnes qui ont le droit de parler en Public, & de soutenir les interêts de la Nation. Environ cinq ou six mille prétendent au même honneur à leur tour. Tout le reste s'érige en Juge de tous ceux-ci, & chacun peut faire imprimer ce qu'il pense sur les affaires publiques; ainsi toute la Nation est dans la nécessité de s'instruire. On n'entend parler que des Gouvernemens d'Athènes & de Rome. Il faut bien malgré qu'on en ait, lire les Auteurs qui en ont traité. Cette étude conduit naturellement aux Belles-Lettres. En général les hommes ont l'esprit de leur état. Pourquoi d'ordinaire nos Magistrats, nos Avocats, nos Médecins, & beaucoup d'Ecclésiastiques, ont-ils plus de Lettres, de goût & d'esprit que l'on n'en trouve dans toutes les autres professions? C'est que réellement leur état est d'avoir l'esprit cultivé, comme celui d'un Marchand est de connoître son négoce. Il n'y a pas long-tems qu'un Seigneur Anglais fort jeune me vint voir à Paris, en revenant d'Italie. Il avoit fait en vers une description de ce Païs-là aussi poliment écrite que tout ce qu'ont fait le Comte de Rochester & nos Chaulieux, nos Sarasins & nos Chapelles. La Traduction que j'en ai faite est si loin d'atteindre à la force & à la bonne plaisanterie de l'Original, que je suis

ſuis obligé d'en demander ſérieuſement pardon à l'Auteur, & à ceux qui entendent l'Anglais. Cependant comme je n'ai pas d'autre moyen de faire connoître les vers de Mylord Harvey, les voici dans ma Langue.

Qu'ai-je donc vu dans l'Italie?
Orgueil, Aſtuce, & Pauvreté,
Grands Complimens, peu de Bonté,
Et beaucoup de Cérémonie.

L'extravagante Comédie,
Que ſouvent l'Inquiſition (*)
Veut qu'on nomme Religion;
Mais qu'ici nous nommons folie.

La Nature en vain bienfaiſante
Veut enrichir ces Lieux charmans,
Des Prêtres la main deſolante
Etouffe ſes plus beaux preſens.

Les Monſignors, ſoi-diſant Grands,
Seuls dans leurs Palais magnifiques
Y ſont d'illuſtres fainéants,
Sans argent & ſans domeſtiques.

Pour

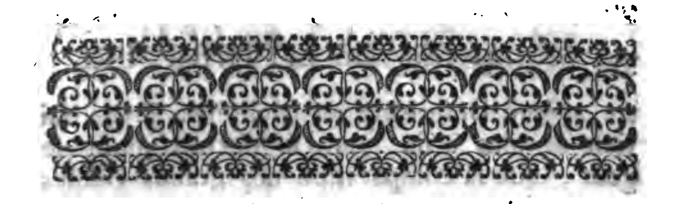
(*) Il entend ſans doute les Farces que certains Prédicateurs jouent dans les Places publiques.

Pour les Petits, sans liberté,
Martyrs du joug qui les domine,
Ils ont fait vœu de pauvreté,
Priant Dieu par oisiveté,
Et toujours jeûnant par famine.

Ces beaux lieux du Pape benis
Semblent habités pas les Diables;
Et les Habitans misérables
Sont damnés dans le Paradis.



SUR



SUR LE COMTE DE ROCHESTER ET MR. WALLER.

CHAPITRE XXIV.

TOut le monde connoît la réputation du Comte de Rochester. Mr. de St. Evremond en a beaucoup parlé, mais il ne nous a fait connoître du fameux Rochester, que l'homme de plaisir, l'homme à bonnes fortunes. Je voudrois faire connoître en lui l'homme de génie, & le grand Poëte. Entre autres Ouvrages qui brilloient de cette imagination ardente qui n'appartenoit qu'à lui, il a fait quelques Satires sur les mêmes sujets que no-

tre célèbre Despreaux avoit choisis. Je ne sai rien de plus utile pour se perfectionner le goût, que la comparaison des grands Génies qui se sont exercés sur les mêmes matiéres. Voici comme Mr. Despreaux parle contre la Raison humaine dans sa Satire sur l'Homme.

Cependant à le voir plein de vapeurs legéres,
Soi-même se bercer de ses propres chiméres,
Lui seul de la Nature est la base & l'appui,
Et le dixième Ciel ne tourne que pour lui.
De tous les Animaux il est ici le Maître;
Qui pourroit le nier, poursuit-il? Moi peut-être.
Ce Maître prétendu qui leur donne des loix,
Ce Roi des Animaux, combien a-t-il de Rois!

Voici à peu près comme s'exprime le Comte de Rochester dans sa Satire sur l'Homme. Mais il faut que le Lecteur se ressouvienne toujours que ce sont ici des traductions libres des Poëtes Anglais, & que la gêne de notre versification, & les bienséances délicates de notre Langue, ne peuvent donner l'équivalent de la licence impétueuse du stile Anglais.

Cet esprit que je hais, cet esprit plein d'erreur,
Ce n'est pas ma Raison, c'est la tienne, Docteur.
C'est la Raison frivole, inquiete, orgueilleuse
Des sages Animaux, rivale dédaigneuse,

Qui

Qui croit entr'eux & l'Ange occuper le milieu,
Et penſe être ici bas l'image de ſon Dieu.
Vil atôme imparfait, qui croit, doute, diſpute,
Rampe, s'éleve, tombe, & nie encor ſa chûte.
Qui nous dit je ſuis libre, en nous montrant ſes fers,
Et dont l'œil trouble & faux croit percer l'Univers.
Allez, révérends Fous, bienheureux Fanatiques,
Compilez bien l'Amas de vos Riens Scholaſtiques,
Peres de Viſions, & d'Enigmes ſacrez,
Auteurs du Labyrinthe, où vous vous égarez;
Allez obſcurément éclaircir vos myſtères,
Et courez dans l'Ecole adorer vos chiméres.
Il eſt d'autres erreurs, il eſt de ces Dévots
Condamnés par eux-mêmes à l'ennui du repos.
Ce Myſtique encloîtré, fier de ſon indolence,
Tranquile au ſein de Dieu; qu'y peut-il faire? Il penſe.
Non, tu ne penſes point, miſérable, tu dors:
Inutile à la Terre, & mis au rang des morts.
Ton eſprit énervé croupit dans la moleſſe.
Réveille-toi, ſois homme, & ſors de ton yvreſſe.
L'homme eſt né pour agir, & tu prétens penſer?

Que ces idées ſoient vraïes ou fauſſes, il eſt toujours certain qu'elles ſont exprimées avec

une énergie qui fait le Poëte. Je me garderai bien d'examiner la chose en Philosophe, & de quitter ici le pinceau pour le compas: mon unique but dans cette Lettre est de faire connoître le génie des Poëtes Anglais; & je vais continuer sur ce ton.

On a beaucoup entendu parler du célèbre Waller en France. La Fontaine, St. Evremond & Bayle ont fait son éloge; mais on ne connoît de lui que son nom. Il eut à peu près à Londres la même réputation que Voiture eut à Paris, & je crois qu'il la méritoit mieux. Voiture vint dans un tems où l'on sortoit de la barbarie, & où l'on étoit encore dans l'ignorance. On vouloit avoir de l'esprit, & on n'en avoit point encore. On cherchoit des tours au lieu de pensées. Les faux brillans se trouvent plus aisément que les pierres précieuses. Voiture, né avec un génie frivole & facile, fut le premier qui brilla dans cette aurore de la Littérature Françaife. S'il étoit venu après les grands Hommes qui ont illustré le Siècle de Louïs XIV, ou il auroit été inconnu, ou l'on n'auroit parlé de lui que pour le mépriser, ou il auroit corrigé son stile. Mr. Despreaux le loue, mais c'est dans ses premiéres Satires, c'est dans le tems que le goût de Despreaux n'étoit pas encore formé: il étoit jeune, & dans l'âge où l'on juge des hommes, par la réputation & non pas par eux-mêmes. D'ailleurs, Despreaux étoit souvent bien injuste dans ses louanges & dans ses censures. Il louoit Segrais que personne ne lit:

il

il insultoit Quinault que tout le monde sait par cœur ; & il ne dit rien de la Fontaine. Waller meilleur que Voiture, n'étoit pas encore parfait. Ses Ouvrages galans respirent la grace, mais la négligence les fait languir, & souvent les pensées fausses les défigurent. Les Anglais n'étoient pas encore parvenus de son tems à écrire avec correction. Ses Ouvrages sérieux sont pleins d'une vigueur qu'on n'attendroit pas de la molesse de ses autres Pièces. Il a fait un éloge funèbre de Cromwel, qui avec ses défauts passe pour un Chef-d'œuvre. Pour entendre cet Ouvrage, il faut savoir que Cromwel mourut le jour d'une tempête extraordinaire. La Pièce commence ainsi :

Il n'est plus, c'en est fait, soumettons-nous au sort,
Le Ciel a signalé ce jour par des tempêtes,
Et la voix du tonnerre éclatant sur nos têtes
Vient d'annoncer sa mort.

Par ses derniers soupirs il ébranle cette Isle,
Cette Isle que son bras fit trembler tant de fois,
Quand dans le cours de ses Exploits,
Il brisoit la tête des Rois,
Et soumettoit un Peuple à son joug seul docile.

Mer, tu t'en ès troublée ; ô Mer, tes flots émus

Sembloit être en grondant aux plus lointains rivages

Que l'effroi de la Terre & ton Maître n'est plus.

Tel au Ciel autrefois s'envola Romulus,

Tel il quitta la Terre, au milieu des orages,

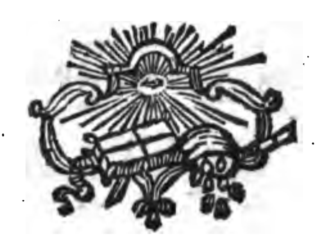
Tel d'un Peuple guerrier il reçut les homages;

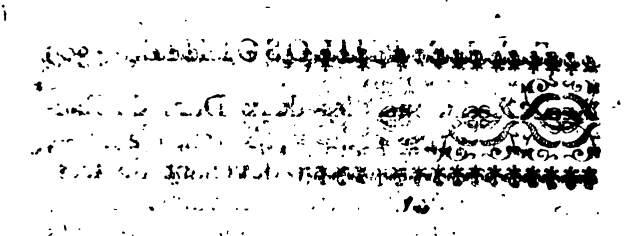
Obéï dans sa vie, à sa mort adoré,

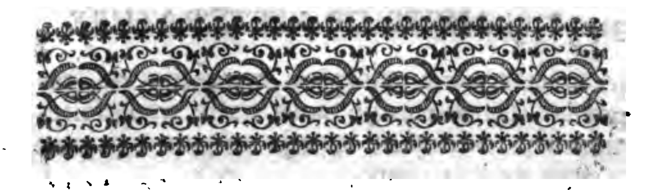
Son Palais fut un Temple, &c.

C'est à propos de cet éloge de Cromwel que Waller fit au Roi Charles II. cette réponse qu'on trouve dans le Dictionnaire de Bayle. Le Roi, à qui Waller venoit, selon l'usage des Rois & des Poëtes, de présenter une Pièce farcie de louanges, lui reprocha qu'il avoit fait mieux pour Cromwel. Waller répondit, *Sire, nous autres Poëtes nous réussissons mieux dans les fictions que dans les vérités.* Cette réponse n'étoit pas si sincère que celle de l'Ambassadeur Hollandois qui, lorsque le même Roi se plaignoit que l'on avoit moins d'égards pour lui que pour Cromwel, répondit, *Ah! Sire, ce Cromwel étoit toute autre chose.* Mon but n'est pas de faire un Commentaire sur le caractère de Waller, ni de personne. Je ne considere les gens après leur mort que par leurs Ouvrages; tout le reste est pour moi anéanti. Je remarque seulement, que Waller, né à la Cour avec soixante mille Livres de rente, n'eut jamais ni le sot orgueil, ni la nonchalance d'abandonner son talent. Les Comtes de Dorset &

& de Roſcommon, les deux Ducs de Buckingham, Mylord Halifax, & tant d'autres, n'ont pas cru déroger en devenant de très-grands Poëtes & d'illuſtres Ecrivains. Leurs Ouvrages leur font plus d'honneur que leurs noms. Ils ont cultivé les Lettres comme s'ils en euſſent attendu leurs fortunes. Ils ont de plus rendu les Arts reſpectables aux yeux du Peuple, qui en tout a beſoin d'être mené par les Grands, & qui pourtant ſe régle moins ſur eux en Angleterre qu'en aucun lieu du Monde.







SUR

M^R. POPE

Et quelques autres

POËTES FAMEUX.

CHAPITRE XXV.

JE voulois vous parler de Mr. Prior un des plus aimables Poëtes d'Angleterre, que vous avez vu ici Plénipotentiaire & Envoyé-Extraordinaire en 1712. Je comptois vous donner aussi quelque idée des poësies de Mylord Roscommon, de Mylord Dorset; mais je sens qu'il me faudroit faire un gros Livre, & qu'après bien de la peine, je ne vous donnerois qu'une idée fort imparfaite de tous ces Ouvrages. La poësie est une espèce de Musique, il faut l'entendre pour en juger. Quand

je vous traduis quelques morceaux de ces poësies étrangéres, je vous notte imparfaitement leur Musique; mais je ne puis exprimer le goût de leur chant.

Il y a sur-tout un Poëme Anglais que je desespérerois de vous faire connoître, il s'appelle *Hudibras*. Le sujet est la Guerre civile, & la Secte des Puritains tournée en ridicule. C'est Don Quichotte, c'est notre Satire Ménippée fondus ensemble. C'est de tous les Livres que j'ai jamais lus, celui où j'ai trouvé le plus d'esprit, mais c'est aussi le plus intraduisible. Qui croiroit qu'un Livre qui saisit tous les ridicules du Genre Humain, & qui a plus de pensées que de mots, ne pût souffrir la traduction? C'est que presque tout y fait allusion à des avantures particuliéres. Le plus grand ridicule tombe sur-tout sur les Théologiens que peu de gens du monde entendent. Il faudroit à tout moment un Commentaire, & la plaisanterie expliquée cesse d'être plaisanterie. Tout Commentateur de bons mots est un sot. Voilà pourquoi on n'entendra jamais bien en France les Livres de l'ingénieux Docteur Swift, qu'on appelle le Rabelais d'Angleterre. Il a l'honneur d'être Prêtre comme Rabelais, & de se moquer de tout comme lui. Mais on lui fait grand tort, selon mon petit sens, de l'appeller de ce nom. Rabelais dans son extravagant & inintelligible Livre a répandu une extrême gaïeté & une plus grande impertinence. Il a prodigué l'érudition, les ordures, & l'ennui. Un bon

Con-

Conte de deux pages est acheté par des Volumes de sottises. Il n'y a que quelques personnes d'un goût bizarre qui se piquent d'entendre & d'estimer tout cet Ouvrage. Le reste de la Nation rit des plaisanteries de Rabelais & méprise le Livre; on le regarde comme le premier des Boufons. On est fâché qu'un homme qui avoit tant d'esprit en ait fait un si misérable usage. C'est un Philosophe yvre, qui n'a écrit que dans le tems de son yvresse.

Mr. Swift est Rabelais dans son bon sens, & vivant en bonne compagnie. Il n'a pas à la vérité la gaïeté du premier; mais il a toute la finesse, la raison, le choix, le bon goût qui manque à notre Curé de Meudon. Ses vers sont d'un goût singulier & presque inimitable. La bonne plaisanterie est son partage en vers & en prose; mais pour le bien entendre il faut faire un petit voyage dans son païs.

Vous pouvez plus aisément vous former quelque idée de Mr. Pope. C'est, je crois, le Poëte le plus élégant, le plus correct, & ce qui est encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les sifflemens aigres de la Trompette Anglaise aux sons doux de la Flute. On peut le traduire; parce qu'il est extrêmement clair, & que ses sujets pour la plûpart sont généraux & du ressort de toutes les Nations.

On connoîtra bien-tôt en France son Essai sur la Critique, par la Traduction en vers qu'en fait Mr. l'Abbé du Renel.

Voici un morceau de son Poëme de la Bou-

cle

cle de Cheveux, que je viens de traduire avec ma liberté ordinaire; car encore une fois, je ne sai rien de pis que de traduire un Poëme mot pour mot.

Umbriel à l'instant, vieil Gnome rechigné,
Va d'une aîle pesante & d'un air renfrogné
Chercher en murmurant la Caverne profonde,
Où loin des doux raïons que répand l'œil du Monde,
La Déesse aux vapeurs a choisi son séjour:
Les tristes Aquilons y siflent à l'entour,
Et le soufle mal sain de leur aride halaine
Y porte aux environs la fiévre & la migraine.
Sur un riche Sofa, derriére un Paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs & du vent,
La quinteuse Déesse incessamment repose,
Le cœur gros de chagrin, sans en savoir la cause;
N'ayant pensé jamais, l'esprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle, & l'hypocondre enflé.
La médisante Envie est assise auprès d'elle,
Vieil Spectre féminin, décrépite pucelle,
Avec un air dévot déchirant son prochain,
Et chansonnant les gens, l'Evangile à la main.
Sur un lit plein de fleurs, négligemment panchée,
Une jeune Beauté non loin d'elle est couchée;

C'est

C'est l'Affectation qui grassaïe en parlant,
Ecoute sans entendre, & lorgne en regardant.
Qui rougit sans pudeur, & rit de tout sans joye,
De cent maux différens prétend qu'elle est la proye;
Et pleine de santé sous le rouge & le fard,
Se plaint avec molesse, & se pâme avec art.

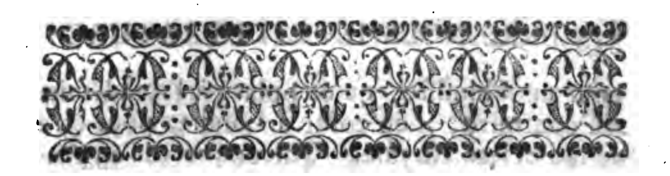
Si vous lisiez ce morceau dans l'Original au lieu de le lire dans cette foible traduction, vous le compareriez à la description de la Molesse dans le Lutrin. En voilà bien honnêtement pour les Poëtes Anglais. Je vous ai touché un petit mot de leurs Philosophes. Pour de bons Historiens je ne leur en connois pas encore. Il a falu qu'un François ait écrit leur Histoire. Peut être le génie Anglais, qui est ou froid ou impétueux, n'a pas encore saisi cette éloquence naïve, & cet air noble & simple de l'Histoire. Peut-être aussi l'esprit de parti qui fait voir trouble, a décrédité tous leurs Historiens. La moitié de la Nation est toujours l'ennemie de l'autre. J'ai trouvé des gens qui m'ont assûré que Mylord Marlborough étoit un poltron, & que Mr. Pope étoit un sot; comme en France quelques Jésuites trouvent Pascal un petit esprit, & quelques Jansénistes disent que le Pere Bourdaloue n'étoit qu'un bavard.

Marie Stuart est une sainte Héroïne pour les Jacobites; pour les autres c'est une débauchée, adultère, homicide. Ainsi en Angleterre

terre on a des Factums & point d'Histoire. Il est vrai qu'il y a présent un Mr. Gordon excellent Traducteur de Tacite, très-capable d'écrire l'Histoire de son Païs. Mais Mr. Rapin de Thoyras l'a prévenu. Enfin, il me paroît que les Anglais n'ont point de si bons Historiens que nous; qu'ils n'ont point de véritables Tragédies; qu'ils ont des Comédies charmantes, & des morceaux de Poësie admirables, & des Philosophes qui devroient être les Précepteurs du Genre Humain.

Les Anglais ont beaucoup profité des Ouvrages de notre Langue. Nous devrions à notre tour emprunter d'eux après leur avoir prêté. Nous ne sommes venus, les Anglais & nous, qu'après les Italiens qui en tout ont été nos Maîtres, & que nous avons surpassés en quelques choses. Je ne sai à laquelle des trois Nations il faudra donner la préférence, mais heureux celui qui sait sentir leurs différens mérites, & qui n'a point la sottise de n'aimer que ce qui vient de son Païs.

SUR



SUR LA

SOCIETÉ ROYALE

ET SUR LES

ACADÉMIES.

CHAPITRE XXVI.

LES Anglais ont eu quelque tems avant nous une Académie des Sciences, mais elle n'est pas si bien réglée que la nôtre, & cela par la seule raison peut-être qu'elle est ancienne; car si elle avoit été formée après l'Académie de Paris, elle en auroit adopté quelques sages loix, & eût perfectionné les autres.

La Societé Royale de Londres manque de deux choses les plus nécessaires aux hommes, des récompenses & des règles. C'est une petite fortune sûre à Paris pour un Géometre, pour

pour un Chimiſte, qu'une place à l'Académie. Au contraire, il en coûte à Londres pour être de la Societé Royale. Quiconque dit en Angleterre, j'aime les Arts, & veux être de la Societé, en eſt dans l'inſtant. Mais en France pour être Membre & Penſionnaire de l'Académie, ce n'eſt pas aſſez d'être amateur; il faut être ſavant, & diſputer la place contre des concurrens, d'autant plus redoutables, qu'ils ſont animés par la gloire, par l'intérêt, par la difficulté même, & par cette inflexibilité d'eſprit que donne d'ordinaire l'étude opiniâtre des Sciences de calcul.

L'Académie des Sciences eſt ſagement bornée à l'étude de la Nature, & en vérité c'eſt un champ aſſez vaſte pour occuper cinquante ou ſoixante perſonnes. Celle de Londres a mêlé long-tems indifféremment la Littérature à la Phyſique. Il me ſemble qu'il eſt mieux d'avoir une Académie particuliére pour les Belles-Lettres, afin que rien ne ſoit confondu, & qu'on ne voye point une Diſſertation ſur les coëffures des Romains à côté d'une centaine de courbes nouvelles.

Puiſque la Societé de Londres a peu d'ordre & nul encouragement, & que celle de Paris eſt ſur un pied tout oppoſé, il n'eſt pas étonnant que les Mémoires de notre Académie ſoient ſupérieurs aux leurs. Des Soldats bien diſciplinés & bien payés, doivent à la longue l'emporter ſur des Volontaires. Il eſt vrai que la Societé Royale a eu un Newton, mais elle ne l'a pas produit. Il y avoit même peu

peu de ses confreres qui l'entendissent. Un génie comme Mr. Newton appartenoit à toutes les Académies de l'Europe, parce que toutes avoient beaucoup à apprendre de lui.

Le fameux Docteur Swift forma le dessein, dans les derniéres années du régne de la Reine Anne, d'établir une Académie pour la Langue, à l'exemple de l'Académie Françaïse. Ce projet étoit appuyé par le Comte d'Oxford, Grand-Tresorier, & encore plus par le Vicomte Bolingbroke Secrétaire d'Etat, qui avoit le don de parler sur le champ dans le Parlement, avec autant de pureté que Swift écrivoit dans son Cabinet, & qui auroit été le protecteur & l'ornement de cette Académie. Les Membres qui la devoient composer étoient des hommes dont les Ouvrages dureront autant que la Langue Anglaise. C'étoient ce Docteur Swift, Mr. Prior que nous avons vu ici Ministre public, & qui en Angleterre a la même réputation que la Fontaine a parmi nous: c'étoient Mr. Pope le Boileau d'Angleterre, Mr. Congreve qu'on peut en appeller le Moliére; plusieurs autres dont les noms m'échappent ici, auroient tous fait fleurir cette Compagnie dans sa naissance. Mais la Reine mourut subitement, les Whigs se mirent dans la tête de faire pendre les Protecteurs de l'Académie; ce qui, comme vous voyez bien, fut mortel aux Belles-Lettres. Les Membres de ce Corps auroient eu un grand avantage sur les premiers qui composérent l'Académie Française. Swift, Prior, Congreve,

 Dry-

Dryden, Pope, Addiſon, &c. avoient fixé la Langue Anglaiſe par leurs Ecrits, au lieu que Chapelain, Colletet, Caſſaigne, Faret, Cotin, nos premiers Académiciens, étoient l'oprobre de notre Nation, & que leurs noms ſont devenus ſi ridicules, que ſi quelque Auteur paſſable avoit le malheur de s'appeller aujourd'hui Chapelain ou Cotin, il ſeroit obligé de changer de nom.

Il auroit falu ſur-tout que l'Académie Anglaiſe ſe fût propoſé des occupations toutes différentes de la nôtre. Un jour un Bel-Eſprit de ce païs-là me demanda les Mémoires de l'Académie Françaiſe. Elle n'écrit point de Mémoires, lui répondis-je; mais elle a fait imprimer ſoixante ou quatre-vingt Volumes de complimens. Il en parcourut un ou deux. Il ne put jamais entendre ce ſtile, quoiqu'il entendît fort bien tous nos bons Auteurs. Tout ce que j'entrevois, me dit-il, dans ces beaux Diſcours, c'eſt que le Récipiendaire ayant aſſûré que ſon prédéceſſeur étoit un grand homme, que le Cardinal de Richelieu étoit un très-grand homme, le Chancelier Seguier un aſſez grand homme; le Directeur lui répond la même choſe, & ajoute que le Récipiendaire pourroit bien auſſi être une eſpèce de grand homme, & que pour lui Directeur il n'en quitte pas ſa part.

Il eſt aiſé de voir par quelle fatalité preſque tous ces Diſcours Académiques ont fait ſi peu d'honneur à ce Corps. *Vitium eſt temporis potiùs quàm hominis.* L'uſage s'eſt inſenſiblement établi,

établi, que tout Académicien répéteroit ces Eloges à sa réception: ç'a été une espèce de loi d'ennuïer le public. Si l'on cherche ensuite pourquoi les plus grands Génies qui sont entrés dans ce Corps ont fait quelquefois les plus mauvaises Harangues, la raison en est encore bien aisée; c'est qu'ils ont voulu briller, c'est qu'ils ont voulu traitèr nouvellement une matiére toute usée. La nécessité de parler, l'embaras de n'avoir rien à dire, & l'envie d'avoir de l'esprit, sont trois choses capables de rendre ridicule même le plus grand homme. Ne pouvant trouvèr des pensées nouvelles, ils ont cherché des tours nouveaux, & ont parlé sans penser, comme des gens qui mâcheroient à vuide, & feroient semblant de manger en périssant d'inanition.

Au lieu que c'est une loi dans l'Académie Françaife, de faire imprimer tous ces Discours par lesquels seuls elle est connue; ce devroit être une loi de ne les imprimer pas.

L'Académie des Belles-Lettres s'est proposé un but plus sage, & plus utile: c'est de présenter au public un Recueil de Mémoires remplis de recherches & de critiques curieuses. Ces Mémoires sont déja estimés chez les Etrangers. On souhaiteroit seulement, que quelques matiéres y fussent plus aprofondies, & qu'on n'en eût point traité d'autres. On se seroit, par exemple, fort bien passé de je ne sai quelle Dissertation sur les prérogatives de la Main droite sur la Main gauche, & de quelques autres recherches qui sous un titre moins

ridicule, n'en sont guère moins frivoles.

L'Académie des Sciences dans ses recherches plus difficiles & d'une utilité plus sensible, embrasse la connoissance de la Nature & la perfection des Arts. Il est à croire que des études si profondes & si suivies, des calculs si exacts, des découvertes si fines, des vûes si grandes, produiront enfin quelque chose qui servira au bien de l'Univers.

C'est dans les siècles les plus barbares que se sont faites les plus utiles découvertes. Il semble que le partage des tems les plus éclairés, & des Compagnies les plus savantes, soit de raisonner sur ce que des ignorans ont inventé. On sait aujourd'hui après les longues disputes de Mr. Huygens & de Mr. Renaud la détermination de l'angle le plus avantageux d'un gouvernail de Vaisseau avec la quille; mais Christophe Colomb avoit découvert l'Amérique sans rien soupçonner de cet angle.

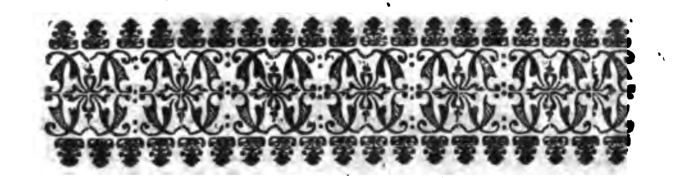
Je suis bien loin d'inférer de là qu'il faille s'en tenir seulement à une pratique aveugle; mais il seroit heureux que les Physiciens & les Géometres joignissent autant qu'il est possible la pratique à la spéculation.

Faut-il que ce qui fait plus d'honneur à l'Esprit humain, soit souvent ce qui est le moins utile! Un homme avec les quatre règles d'Arithmétique & du bon sens devient un grand Négociant, un Jaques Cœur, un Delmet, un Bernard, tandis qu'un pauvre Algébriste passe sa vie à chercher dans les nombres des rapports & des proprietés étonnantes, mais sans

usa-

usage, & qui ne lui apprendront pas ce que c'est que le Change. Tous les Arts sont à peu près dans ce cas. Il y a un point, passé lequel les recherches ne sont plus que pour la curiosité. Ces vérités ingénieuses & inutiles ressemblent à des Etoiles, qui placées trop loin de nous ne nous donnent point de clarté.

Pour l'Académie Françaïse, quel service ne rendroit-elle pas aux Lettres, à la Langue, & à la Nation, si au lieu de faire imprimer tous les ans des complimens, elle faisoit imprimer les bons Ouvrages du siècle de Louïs XIV., épurés de toutes les fautes de langage qui s'y sont glissées ? Corneille & Moliére en sont pleins. La Fontaine en fourmille. Celles qu'on ne pourroit pas corriger, seroient au moins marquées. L'Europe qui lit ces Auteurs, apprendroit par eux notre Langue avec sûreté. Sa pureté seroit à jamais fixée. Les bons Livres Français imprimés avec soin aux dépens du Roi, seroient un des plus glorieux Monumens de la Nation. J'ai ouï dire que Mr. Despreaux avoit fait autrefois cette proposition, & qu'elle a été renouvellée par un homme dont l'esprit, la sagesse, & la saine critique sont connus; mais cette idée a eu le sort de beaucoup d'autres projets utiles, d'être approuvée & d'être négligée.



SUR LES PENSÉES DE Mr. PASCAL.

CHAPITRE XXVII.

VOici des Remarques critiques que j'ai faites depuis long-tems ſur les Penſées de Mr. Paſcal. Ne me comparez point ici, je vous prie, à Ezechias, qui voulut faire brûler tous les Livres de Salomon. Je reſpecte le génie & l'éloquence de Paſcal; mais plus je les reſpecte, plus je ſuis perſuadé qu'il auroit lui-même corrigé beaucoup de ces penſées qu'il avoit jettées au hazard ſur le papier, pour

les examiner ensuite ; & c'est en admirant son génie que je combats quelques-unes de ses idées.

Il me paroît qu'en général l'esprit dans lequel Mr. Pascal écrivit ces Pensées étoit de montrer l'homme dans un jour odieux. Il s'acharne à nous peindre tous méchans & malheureux. Il écrit contre la Nature humaine, à peu près comme il écrivoit contre les Jésuites. Il impute à l'essence de notre nature ce qui n'appartient qu'à certains hommes : il dit éloquemment des injures au Genre Humain. J'ose prendre le parti de l'Humanité contre ce Misantrope sublime. J'ose assûrer que nous ne sommes ni si méchans, ni si malheureux qu'il le dit : je suis de plus très-persuadé que s'il avoit suivi dans le Livre qu'il méditoit, le dessein qui paroît dans ses pensées, il auroit fait un Livre plein de paralogismes éloquens & de faussetés admirablement déduites. Je crois même que tous ces Livres qu'on a fait depuis peu pour prouver la Religion Chrétienne sont plus capables de scandaliser que d'édifier. Ces Auteurs prétendent-ils en savoir plus que Jésus-Christ & ses Apôtres ? C'est vouloir soutenir un Chêne en l'entourant de roseaux ; on peut écarter ces roseaux inutiles sans craindre de faire tort à l'Arbre. J'ai choisi avec discrétion quelques pensées de Pascal. J'ai mis les réponses au bas. Au reste, on ne peut trop répéter ici combien il seroit absurde & cruel de faire une affaire de parti de cette critique des Pensées de Pascal. Je n'ai de parti que la vérité,

vérité ; je pense qu'il est très-vrai que ce n'est pas à la Métaphysique de prouver la Religion Chrétienne, & que la Raison est autant au-dessous de la Foi, que le fini est au-dessous de l'infini. Je suis Métaphysicien avec Locke; mais Chrétien avec St. Paul.

I. *Pensée de Pascal.*

Les grandeurs & les misères de l'Homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable Religion nous enseigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur, & en même tems quelque grand principe de misère. Car il faut que la véritable Religion connoisse à fond notre nature, c'est-à-dire, qu'elle connoisse tout ce qu'elle a de grand & tout ce qu'elle a de misérable, & la raison de l'un & de l'autre; il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent.

I.

Cette manière de raisonner paroît fausse & dangereuse; car la fable de Promethée & de Pandore, les Androgines de Platon, les Dogmes des anciens Egyptiens, & ceux de Zoroastre rendroient aussi bien raison de ces contrariétés apparentes. La Religion Chrétienne n'en demeurera pas moins vraye, quand même on n'en tireroit pas ces conclusions ingénieu-

nieuses qui ne peuvent servir qu'à faire briller l'esprit. Il est nécessaire pour qu'une Religion soit vraye, qu'elle soit révélée, & point du tout qu'elle rende raison de ces contrariétés prétendues; elle n'est pas plus faite pour vous enseigner la Métaphysique que l'Astronomie.

II.

Qu'on examine sur cela toutes les Religions du Monde, & qu'on voye s'il y en a une autre que la Chrétienne qui y satisfasse; sera-ce celle qu'enseignoient les Philosophes qui nous proposent pour tout bien, un bien qui est en nous? Est-ce-là le vrai bien?

II.

Les Philosophes n'ont point enseigné de Religion: ce n'est pas leur Philosophie qu'il s'agit de combattre. Jamais Philosophe ne s'est dit inspiré de Dieu; car dès-lors il eût cessé d'être Philosophe & il eût fait le Prophête. Il ne s'agit pas de savoir si Jésus-Christ doit l'emporter sur Aristote; il s'agit de prouver que la Religion de Jésus-Christ est la véritable & que celles de Mahomet, des Payens, & toutes les autres sont fausses.

III.

III.

Et cependant sans ce Mystère le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses retours & ses plis dans l'abîme du Péché originel; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce Mystère, que ce Mystère n'est inconcevable à l'homme.

III.

Est-ce bien raisonner que de dire: *L'Homme est inconcevable, sans ce Mystère inconcevable?* Pourquoi vouloir aller plus loin que l'Ecriture? N'y a-t-il pas de la témérité à croire qu'elle a besoin d'appui, & que ces idées Philosophiques peuvent lui en donner?

Qu'auroit répondu Mr. Pascal à un homme qui lui auroit dit: Je sai que le Mystère du Péché originel est l'objet de ma foi & non de ma raison. Je conçois fort bien sans Mystère ce que c'est que l'Homme; je vois qu'il vient au monde comme les autres Animaux; que l'accouchement des meres est plus douloureux à mesure qu'elles sont plus délicates; que quelquefois des femmes & des animaux femelles meurent dans l'enfantement; qu'il y a quelquefois des enfans mal organisés qui vivent privés d'un ou deux sens & de la faculté du rai-

raiſonnement; que ceux qui ſont le mieux organiſés ſont ceux qui ont les paſſions les plus vives; que l'amour de ſoi-même eſt égal chez tous les hommes, & qu'il leur eſt auſſi néceſſaire que les cinq Sens; que cet amour propre nous eſt donné de Dieu pour la conſervation de notre Etre, & qu'il nous a donné la Religion pour régler cet amour propre; que nos idées ſont juſtes, ou inconſéquentes, obſcures ou lumineuſes, ſelon que nos organes ſont plus ou moins ſolides, plus ou moins déliés, & ſelon que nous ſommes plus ou moins paſſionnés; que nous dépendons en tout de l'air qui nous environne, des alimens que nous prenons; & que dans tout cela, il n'y a rien de contradictoire.

L'Homme n'eſt point une énigme, comme vous vous le figurez, pour avoir le plaiſir de la deviner. L'Homme paroît être à ſa place dans la Nature, ſupérieur aux Animaux auxquels il eſt ſemblable par les organes, inférieur à d'autres Etres auxquels il reſſemble probablement par la penſée. Il eſt comme tout ce que nous voyons mêlé de mal & de bien, de plaiſir & de peine. Il eſt pourvu de paſſions pour agir, & de raiſon pour gouverner ſes actions. Si l'Homme étoit parfait, il ſeroit Dieu, & ces prétendues contrariétés que vous appellez contradictions, ſont les ingrédiens néceſſaires qui entrent dans le compoſé de l'Homme, qui eſt comme le reſte de la Nature ce qu'il doit être. Voilà ce que la Raiſon peut dire; ce n'eſt donc point la Raiſon qui ap-

prend

prend aux hommes la chûte de la Nature humaine, c'est la Foi seule à laquelle il faut avoir recours.

IV.

Suivons nos mouvemens, observons nous nous-mêmes, & voyons si nous n'y trouverons pas les caractères vivans de ces deux natures.

Tant de contradictions se trouveroient-elles dans un sujet simple?

Cette duplicité de l'Homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux ames, un sujet simple leur paroissant incapable de telles & si soudaines variétés, d'une présomption demesurée à un horrible abbatement de cœur.

IV.

Nos diverses volontés ne sont point des contradictions dans la Nature, & l'Homme n'est point un sujet simple. Il est composé d'un nombre innombrable d'organes. Si un seul de ses organes est un peu altéré, il est nécessaire qu'il change toutes les impressions du cerveau, & que l'Animal ait de nouvelles pensées & de nouvelles volontés. Il est très-vrai que nous sommes tantôt abbatus de tristesse, tantôt enflés de présomption, & cela doit être quand nous nous trouvons dans des situations opposées. Un Animal que son Maître

tre caresse & nourrit, & un autre qu'on égorge lentement & avec adresse pour en faire une dissection, éprouvent des sentimens bien contraires; aussi faisons-nous, & les différences qui sont en nous sont si peu contradictoires, qu'il seroit contradictoire qu'elles n'éxistassent pas. Les foux qui ont dit que nous avions deux ames, pouvoient par la même raison nous en donner trente ou quarante; car un homme dans une grande passion a souvent trente ou quarante idées différentes de la même chose, & doit nécessairement les avoir selon que cet objet lui paroît sous différentes faces.

Cette prétendue duplicité de l'Homme est une idée aussi absurde que métaphysique; j'aimerois autant dire que le Chien qui mord & qui caresse est double, que la Poule qui a tant de soin de ses petits & qui ensuite les abandonne jusqu'à les méconnoître est double, que la glace qui représente des objets différens est double, que l'Arbre qui est tantôt chargé, tantôt dépouillé de feuilles, est double. J'avoue que l'Homme est inconcevable en un sens, mais tout le reste de la Nature l'est aussi; & il n'y a pas plus de contradictions apparentes dans l'Homme que dans tout le reste.

V.

Ne point parier que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas. Lequel prendrez-vous donc? Pesons le gain & la perte en prenant le parti de croire que Dieu est. Si vous gagnez, vous gagnez tout, si vous perdez, vous ne perdez rien; pariez donc qu'il est sans hésiter. Oui, il faut gager; mais je gage peut-être trop. Voyons: puisqu'il y a pareil hazard de gain & de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gager.

V.

Il est évidemment faux de dire. Ne point parier que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas. Car celui qui doute & demande à s'éclaircir, ne parie assûrement ni pour, ni contre.

D'ailleurs cet Article paroît un peu indécent & puérile: cette idée de jeu de perte & de gain ne convient point à la gravité du sujet.

De plus, l'interêt que j'ai à croire une chose, n'est pas une preuve de l'existence de cette chose. Je vous donnerai, me dites-vous, l'Empire du Monde, si je crois que vous ayez raison. Je souhaite alors de tout mon cœur que vous ayez raison, mais jusqu'à ce que vous me l'ayez prouvé, je ne puis vous croire. Commencez, pourroit-on dire à Mr. Pascal, par convaincre ma Raison: j'ai interêt sans doute,

doute, qu'il y ait un Dieu; mais si dans votre Systême Dieu n'est venu que pour si peu de personnes, si le petit nombre des Elus est si effrayant, si je ne puis rien du tout par moi-même, dites-moi, je vous prie, quel interêt j'ai à vous croire? N'ai-je pas un interêt visible à être persuadé du contraire? De quel front osez-vous me montrer un bonheur infini, auquel d'un million d'hommes, un seul à peine a droit d'aspirer? Si vous voulez me convaincre, prenez-vous-y d'une autre façon, & n'allez pas tantôt me parler de jeu de hazard, de pari, de croix & de pile, & tantôt m'effrayer par les épines que vous semez sur le chemin que je veux & que je dois suivre. Votre raisonnement ne serviroit qu'à faire des Athées, si la voix de toute la Nature ne nous crioit qu'il y a un Dieu avec autant de force que ces subtilités ont de foiblesses.

VI.

En voyant l'aveuglement & la misére de l'Homme & ces contrariétés étonnantes qui se découvrent dans sa nature, & regardant tout l'Univers muet, & l'Homme sans lumière, abandonné à lui-même & comme égaré dans ce recoin de l'Univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, j'entre en effroi comme un homme qu'on auroit porté endormi dans une Isle déserte & effroyable, & qui s'éveilleroit sans connoître

nature où il est, & sans avoir aucun moyen d'en sortir; & sur cela j'admire comment on n'entre pas en desespoir d'un si misérable état.

V I.

En lisant cette réflexion, je reçois une Lettre d'un de mes amis qui demeure dans un Pays fort éloigné (*). Voici ses paroles:

„ Je suis ici comme vous m'y avez laissé, „ ni plus gai, ni plus pauvre, jouïssant d'une „ santé parfaite, ayant tout ce qui rend la vie „ agréable, sans amour, sans avarice, sans „ ambition & sans envie; & tant que tout cela durera, je m'appellerai hardiment un „ homme très-heureux."

Il y a beaucoup d'hommes aussi heureux que lui. Il en est des Hommes, comme des Animaux; tel Chien couche & mange avec sa Maîtresse; tel autre tourne la broche & est tout aussi content; tel antre devient enragé, & on le tue. Pour moi, quand je regarde Paris ou Londres, je ne vois aucune raison pour entrer dans ce desespoir dont parle Mr. Pascal: je vois une Ville qui ne ressemble en rien à une Isle deserte; mais peuplée, opulente, policée, & où les hommes sont heureux autant que la Nature humaine le comporte. Quel est l'homme sage qui sera plein de desespoir,

(*) Il a depuis été Ambassadeur & est devenu un homme très-considérable. Sa Lettre est de 1728. Elle existe en Original.

espoir, parce qu'il ne sait pas la nature de sa pensée, parce qu'il ne connoît que quelques attributs de la Matiére, parce que Dieu ne lui a pas révélé ses secrets ? Il faudroit autant se desespérer de n'avoir pas quatre pieds & deux aîles.

Pourquoi nous faire horreur de notre être? notre existence n'est point si malheureuse qu'on veut nous le faire accroire. Regarder l'Univers comme un Cachot, & tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter, est l'idée d'un Fanatique; croire que le Monde est un lieu de délices où l'on ne doit avoir que du plaisir, c'est la rêverie d'un Sibarite. Penser que la Terre, les Hommes & les Animaux sont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de la Providence, est, je crois, d'un homme sage.

VII.

Les Juifs pensent que Dieu ne laissera pas éternellement les autres Peuples dans ces ténébres; qu'il viendra un Libérateur pour tous, qu'ils sont au monde pour l'annoncer, qu'ils sont formés exprès pour être les Hérauts de ce grand Avénement, & pour appeller tous les Peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce Libérateur.

VII.

Les Juifs ont toujours attendu un Libérateur,

teur; mais leur Libérateur eſt pour eux & non pour nous; ils attendent un Meſſie qui rendra les Juifs Maîtres des Chrétiens, & nous eſpérons que le Meſſie réünira un jour les Juifs aux Chrétiens; ils penſent préciſément ſur cela, le contraire de tout ce que nous penſons.

VII.

La Loi par laquelle ce Peuple eſt gouverné, eſt tout enſemble la plus ancienne Loi du Monde, la plus parfaite & la ſeule qui ait toujours été gardée ſans interruption dans un état. C'eſt ce que Philon Juif montre en divers lieux, & Joſephe admirablement contre l'Appien, où il fait voir qu'elle eſt ſi ancienne, que le nom même de Loi n'a eté connu des plus anciens, que plus de mille ans après; en ſorte qu'Homére qui a parlé de tant de Peuples ne s'en eſt jamais ſervi; & il eſt aiſé de juger de la perfection de cette Loi par ſa ſimple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvu à toutes choſes avec tant de ſageſſe, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens Légiſlateurs Grecs & Romains en ayant quelque lumiére, en ont emprunté leurs principales Loix; ce qui paroît par celle qu'ils appellent des douze Tables, & par les autres preuves que Joſephe en donne.

VIII.

Il eſt très-faux que la Loi des Juifs ſoit la

plus ancienne, puisqu'avant Moïse leur Législateur, ils demeuroient en Egypte, le Pays de la Terre le plus renommé pour ses sages Loix, par lesquelles les Rois étoient jugés après la mort.

Il est très-faux que le nom de Loi n'ait été connu qu'après Homére: il parle des Loix de Minos dans l'Odissée. Le mot de Loi est dans Hésiode: & quand le nom de Loi ne se trouveroit ni dans Hésiode, ni dans Homére, cela ne prouveroit rien. Il y avoit des Rois & des Juges; donc il y avoit des Loix.

Il est encore très-faux que les Grecs & les Romains ayent pris des Loix des Juifs. Ce ne peut être dans les commencemens de leurs Républiques, car alors ils ne pouvoient connoître les Juifs; ce ne peut être dans le tems de leur grandeur, car alors ils avoient pour ces Barbares un mépris connu de toute la Terre. Voyez comme Cicéron les traite en parlant de la prise de Jérusalem par Pompée.

IX.

Ce Peuple est encore admirable dans sa sincérité. Ils gardent avec amour & fidélité le Livre où Moyse déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers Dieu, & qu'il sait qu'ils le seront encore plus après sa mort; mais qu'il appelle le Ciel & la Terre à témoin contre eux, qu'il le leur a assez dit; qu'enfin Dieu s'irritant contre eux, les dispersera par tous les Peuples de

la

la Terre; que comme ils l'ont irrité en adorant des Dieux qui n'étoient point leurs Dieux, il les irritera en appellant un Peuple qui n'étoit pas son Peuple. Cependant ce Livre qui les deshonore en tant de façons, ils le conservent aux dépens de leur vie; c'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le Monde, ni sa racine dans la Nature.

IX.

Cette sincérité a par-tout des exemples & n'a sa racine que dans la Nature. L'orgueil de chaque Juif est interessé à croire que ce n'est point sa détestable politique, son ignorance des Arts, sa grossiéreté qui l'a perdu; mais que c'est la colére de Dieu qui le punit; il pense avec satisfaction qu'il a fallu des miracles pour l'abattre, & que sa Nation est toujours la bien aimée du Dieu qui la châtie.

Qu'un Prédicateur monte en Chaire, & dise aux Français: *Vous êtes des misérables qui n'avez ni cœur, ni conduite; vous avez été battus à Hochstet & à Ramilly, parce que vous n'avez pas su vous défendre*, il se fera lapider; mais s'il dit: „ Vous étes des Catholiques chéris de Dieu; „ vos péchez infâmes avoient irrité l'Eternel „ qui vous livra aux Hérétiques à Hochstet & „ à Ramilly; mais quand vous êtes revenus „ au Seigneur, alors il a beni votre courage, „ à Dénain; ces paroles le feront aimer de „ l'Auditoire."

X.

S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui & non les créatures.

X.

Il faut aimer & très-tendrement les créatures; il faut aimer sa Patrie, sa femme, son pere, ses enfans, & il faut si bien les aimer que Dieu nous les fait aimer malgré nous. Les principes contraires sont propres à faire des raisonneurs inhumains; & cela est si vrai que Pascal abusant de ce principe traitoit sa sœur avec dureté & rebutoit ses services, de peur de paroître aimer une créature; c'est ce qui est écrit dans sa Vie. S'il falloit en user ainsi quelle seroit la Societé humaine?

X I.

Nous naissons injustes, car chacun tend à soi, cela est contre tout ordre. Il faut tendre au général, & la pente vers soi est le commencement de tout desordre en guerre, en police, en œconomie, &c.

XI.

Cela eſt ſelon tout ordre; il eſt auſſi impoſſible qu'une Societé puiſſe ſe former & ſubſiſter, ſans amour propre, qu'il ſeroit impoſſible de faire des enfans ſans concupiſcence, de ſonger à ſe nourrir ſans appétit. C'eſt l'amour de nous-mêmes qui aſſiſte l'amour des autres, c'eſt par nos beſoins mutuels que nous ſommes utiles au Genre-Humain, c'eſt le fondement de tout Commerce, c'eſt l'éternel lien des hommes; ſans lui il n'y auroit pas eu un Art inventé, ni une Societé de dix perſonnes formée; c'eſt cet amour propre que chaque Animal a reçu de la Nature, qui nous avertit de reſpecter celui des autres. La Loi dirige cet amour propre & la Religion le perfectionne. Il eſt bien vrai que Dieu auroit pu faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui; dans ce cas les Marchands auroient été aux Indes par charité, & le Maçon eût ſcié de la pierre pour faire plaiſir à ſon prochain. Mais Dieu a établi les choſes autrement, n'accuſons point l'Inſtinct qu'il nous donne, & faiſons en l'uſage qu'il commande.

XII.

Le ſens caché des Prophéties, ne pouvoit induire en erreur, & il n'y avoit qu'un Peuple auſſi charnel que celui-là qui s'y pût méprendre.

 Car

Car quand les biens sont promis en abondance, qui les empêchoit d'entendre les véritables biens, sinon leur cupidité qui déterminoit ce sens aux biens de la Terre?

XII.

En bonne foi le Peuple le plus spirituel de la Terre, l'auroit-il entendu autrement? Ils étoient esclaves des Romains; ils attendoient un Libérateur qui les rendroit victorieux, & qui feroit respecter Jérusalem dans tout le Monde; comment avec les lumiéres de leur Raison, pouvoient-ils voir ce Vainqueur, ce Monarque dans Jésus pauvre & mis en croix? Comment pouvoient-ils entendre par le nom de leur Capitale une Jérusalem céleste; eux à qui le Décalogue n'avoit pas seulement parlé de l'immortalité de l'Ame? Comment un Peuple si attaché à la Loi, pouvoit-il sans une lumiére supérieure, reconnoître dans les Prophéties qui n'étoient pas leur Loi, un Dieu caché sous la figure d'un Juif circoncis, qui par sa Religion nouvelle a détruit & rendu abominables la Circoncision & le Sabbat, fondemens sacrés de la Loi Judaïque? Adorons Dieu sans vouloir percer ses Mystères.

XIII.

Le tems du premier avénement de Jésus-Christ est prédit, le tems du second ne l'est point, parce que le

le premier devoit être caché, au lieu que le second doit être éclatant, & tellement manifeste que ces ennemis même le reconnoîtront.

XIII.

Le tems du second avénement de Jésus-Christ, a été prédit encore plus clairement que le premier ; Mr. Pascal avoit apparemment oublié que Jésus-Christ dans le Chapitre vingt-un de Saint Luc dit expressément :

„ Lorsque vous verrez une Armée environner Jérusalem, sachez que la désolation est proche. Jérusalem sera foulée aux pieds, & il y aura des Signes dans le Soleil & dans la Lune & dans les Etoiles ; les flots de la Mer feront un très grand bruit. Les vertus des Cieux seront ébranlées, & alors ils verront le fils de l'homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance & une grande majesté. Cette génération ne passera pas que ces choses ne soyent accomplies ".

Cependant la génération passa & ces choses ne s'accomplirent point à la lettre. En quelque tems que St. Luc ait écrit, il est certain que Titus prit Jérusalem & qu'on ne vit ni de Signes dans les Etoiles ni le Fils de l'Homme dans les nues. Mais enfin si ce second événement n'est point encore arrivé, si cette prédiction ne s'est point accomplie dans le tems qui paroît marqué, c'est à nous de nous taire, de ne point interroger la Providence & de croire tout ce que l'Eglise enseigne.

XIV.

Le Messie selon les Juifs charnels, doit être un grand Prince temporel. Selon les Chrétiens charnels il est venu nous dispenser d'aimer Dieu *& nous donner des Sacremens qui* opérent tout *sans nous: ni l'un ni l'autre n'est la Religion Chrétienne, ni Juive.*

XIV.

Cet Article est bien plutôt un trait de satire qu'une réflexion Chrétienne. On voit que c'est aux Jésuites qu'on en veut ici; mais en vérité aucun Jésuite a-t-il jamais dit que Jésus-Christ est *venu nous dispenser d'aimer Dieu?* La dispute sur l'amour de Dieu, est une pure dispute de mots, comme la plûpart des autres querelles scientifiques, qui ont causé des haines si vives & des malheurs si affreux. Il paroît encore un autre défaut dans cet Article. C'est qu'on y suppose que l'attente d'un Messie, étoit un point de Religion chez les Juifs: c'étoit seulement une idée consolante répandue parmi cette Nation. Les Juifs espéroient un Libérateur; mais il ne leur étoit pas ordonné d'y croire, comme Article de foi. Toute leur Religion étoit renfermée dans le Livre de la Loi. Les Prophêtes n'ont jamais été regardés par les Juifs comme Législateurs.

X V.

Pour examiner les Prophéties il faut les entendre. Car si l'on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sûr que le Messie ne sera point venu; mais si elles ont deux sens, il est sûr qu'il sera venu en Jésus-Christ.

X V.

La Religion Chrétienne est si véritable, qu'elle n'a pas besoin de preuves douteuses. Or si quelque chose pouvoit ébranler les fondemens de cette sainte & raisonnable Religion, c'est ce sentiment de Mr. Pascal. Il veut que tout ait deux sens dans l'Ecriture, mais un homme qui auroit le malheur d'être incrédule, pourroit lui dire: Celui qui donne deux sens à ses paroles, veut tromper les hommes, & cette duplicité est toujours punie par les Loix; comment donc pouvez-vous, sans rougir, admettre dans Dieu ce qu'on punit & ce qu'on déteste dans les hommes? Que dis-je! avec quel mépris & avec quelle indignation ne traitez-vous pas les Oracles des Payens, parce qu'ils avoient deux sens? Qu'une Prophétie soit accomplie à la lettre, oserez-vous soutenir que cette Prophétie est fausse, parce qu'elle ne sera vraye qu'à la lettre, parce quelle ne répondra pas à un sens mystique qu'on lui donnera? Non sans doute, cela feroit absurde. Comment donc une Prophétie

qui

qui n'aura pas été réellement accomplie, deviendra-t-elle vraye dans un sens mystique? Quoi! de vraye, vous ne pouvez pas la rendre fausse; & de fausse, vous ne pourriez pas la rendre vraye? voilà une étrange difficulté. Il faut s'en tenir à la Foi seule dans ces matières; c'est le seul moyen de finir toute dispute.

XVI.

La distance infinie des Corps aux Esprits, figure la distance infiniment plus infinie des Esprits à la Charité; car elle est surnaturelle.

XVI.

Il est à croire que Mr. Pascal n'auroit pas employé ce galimathias dans son Ouvrage, s'il avoit eu le tems de le faire.

XVII.

Les foiblesses les plus apparentes sont des forces à ceux qui prennent bien les choses. Par exemple, les deux Généalogies de Saint Matthieu & de Saint Luc; il est visible que cela n'a pas été fait de concert.

XVII.

Les Editeurs des Pensées de Pascal auroient-ils du imprimer cette pensée, dont l'exposition

tion seule est peut-être capable de faire tort à la Religion ? A quoi bon dire que ces Généalogies, ces Points fondamentaux de la Religion Chrétienne, se contrarient, sans dire en quoi elles peuvent s'accorder ? Il falloit présenter l'antidote avec le poison. Que penseroit-on d'un Avocat qui diroit : Ma Partie se contredit ; mais cette foiblesse est une force pour ceux qui savent bien prendre les choses.

XVIII.

Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en faisons profession ; mais que l'on reconnoisse la vérité de la Religion, dans le peu de lumière que nous en avons, & dans l'indifférence que nous avons de la connoître.

XVIII.

Voilà d'étranges marques de vérité qu'apporte Pascal. Quelles autres marques a donc le mensonge ? Quoi ! il suffiroit pour être cru, de dire, *je suis obscur*, *je suis inintelligible* ; il seroit bien plus sensé de ne présenter aux yeux que les lumiéres de la Foi, au lieu de ces ténèbres d'érudition.

XIX.

XIX.

S'il n'y avoit qu'une Religion, Dieu seroit trop manifeste.

XIX.

Quoi! vous dites que s'il n'y avoit qu'une Religion, Dieu seroit trop manifeste? Eh, oubliez-vous que vous dites à chaque page, qu'un jour il n'y aura qu'une Religion; selon vous, Dieu sera donc alors trop manifeste.

XX.

Je dis que la Religion Juive ne consistoit en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de Dieu; & que Dieu réprouvoit toutes les autres choses.

XX.

Quoi! Dieu réprouvoit tout ce qu'il ordonnoit lui-même avec tant de soin aux Juifs, & dans un détail si prodigieux? N'est-il pas plus vrai de dire que la Loi de Moyse consistoit & dans l'amour, & dans le culte. Ramener tout à l'amour de Dieu, sent bien moins l'amour de Dieu, que la haine que tout Janséniste a pour son prochain Moliniste.

XXI.

XXI.

La chose la plus importante à la vie, c'est le choix d'un Métier; le hazard en dispose, la coutume fait les Maçons, les Soldats, les Couvreurs.

XXI.

Qui peut donc déterminer les Soldats, les Maçons & tous les Ouvriers méchaniques, sinon ce qu'on appelle hazard & la coutume? Il n'y a que les Arts de génie ausquels on se détermine de soi-même; mais pour les Métiers que tout le monde peut faire, il est très-naturel & très-raisonnable que la coutume en dispose.

XXII.

Que chacun examine sa pensée, il la trouvera toujours occupée au passé & à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent, & si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but; le passé & le présent sont nos moyens, le seul avenir est notre objet.

XXII.

Il est faux que nous ne pensions point au pré-

présent, nous y pensons en étudiant la Nature, & en faisant toutes les fonctions de la vie nous pensons aussi beaucoup au futur. Remercions l'Auteur de la Nature de ce qu'il nous donne cet instinct qui nous emporte sans cesse vers l'avenir: le tresor le plus précieux de l'homme est cette *espérance* qui nous adoucit nos chagrins, & qui nous peint des plaisirs futurs dans la possession des plaisirs présens. Si les hommes étoient assez malheureux pour ne s'occuper jamais que du présent, on ne semeroit point, on ne bâtiroit point, on ne planteroit point, on ne pourvoyeroit à rien; on manqueroit de tout au milieu de cette fausse jouissance. Un esprit comme Mr. Pascal, pouvoit-il donner dans un lieu commun aussi faux que celui-là? La Nature a établi que chaque homme jouïroit du présent en se nourrissant, en faisant des enfans, en écoutant des sons agréables, en occupant sa faculté de penser & de sentir; & qu'en sortant de ces états, souvent au milieu de ces états même, il penseroit au lendemain, sans quoi il périroit de misére aujourd'hui. Il n'y a que les enfans & les imbéciles qui ne pensent qu'au présent; faudra-t-il leur ressembler?

XXIII.

Mais quand j'y ai regardé de plus près, j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos,

&

& de demeurer avec eux-mêmes, vient d'une cause bien effective, c'est-à-dire, du malheur naturel de notre condition foible & mortelle, & si misérable que rien ne nous peut consoler, lorsque rien ne nous empêche d'y penser, & que nous ne voyons que nous.

XXIII.

Ce mot *ne voir que nous*, ne forme aucun sens. Qu'est-ce qu'un homme qui n'agiroit point, & qui est supposé se contempler? Non-seulement je dis que cet homme seroit un imbécile, inutile à la Societé; mais je dis que cet homme ne peut exister. Car que cet homme contempleroit-il? son corps, ses pieds, ses mains, ses cinq Sens? Ou il seroit un idiot, ou bien il feroit usage de tout cela: resteroit-il à contempler sa faculté de penser? Mais il ne peut contempler cette faculté qu'en l'exerçant: ou il ne pensera à rien, ou bien il pensera aux idées qui lui sont déja venues, ou il en composera de nouvelles; or il ne peut avoir d'idées que du dehors. Le voilà donc nécessairement occupé, ou de ses sens, ou de ses idées, le voilà donc hors de soi, ou imbécile.

Encore une fois, il est impossible à la Nature Humaine de rester dans cet engourdissement imaginaire; il est absurde de le penser, il est insensé d'y prétendre. L'homme est né pour l'action, comme le feu tend en haut & la pierre en bas. N'être point occupé, & n'exister pas, est la même chose pour l'Homme; toute la différence consiste dans les occupations dou-

douces ou tumultueuses, dangereuses, ou utiles

XXIV.

Les hommes ont un Instinct secret qui les porte à chercher le divertissement & l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leur misére continuelle; & ils ont un autre instinct qui reste de la grandeur de leur première nature, qui leur fait connoître que le bonheur n'est en effet que dans le repos.

XXIV.

Cet Instinct secret étant le premier principe & le fondement nécessaire de la Societé; il vient plutôt de la bonté de Dieu, & il est plutôt l'instrument de notre bonheur, qu'il n'est le ressentiment de notre misére. Je ne sai pas ce que nos premiers peres faisoient dans le Paradis terrestre; mais si chacun d'eux n'avoit pensé qu'à soi, l'existence du Genre Humain étoit bien hazardée. N'est-il pas absurde de penser qu'ils avoient des sens parfaits, c'est-à-dire, des instrumens d'action parfaits, uniquement pour la contemplation? Et n'est-il pas plaisant que des têtes pensantes, puissent imaginer que la paresse est un titre de grandeur, & l'action un rabaissement de notre nature?

XXV.

XXV.

C'est pourquoi lorsque Cinéas disoit à Pirrus qui se proposoit de jouïr du repos avec ses amis, après avoir conquis une grande partie du Monde, qu'il feroit mieux d'avancer lui-même son bonheur, en jouissant dès-lors de ce repos, sans l'aller chercher par tant de fatigues : il lui donnoit un conseil qui recevoit de grandes difficultés, & qui n'étoit guère plus raisonnable que le dessein de ce jeune Ambitieux : l'un & l'autre supposoit que l'Homme se pût contenter de soi-même & de ses biens présens, sans remplir le vuide de son cœur d'espérances imaginaires, ce qui est faux ; Pirrus ne pouvoit être heureux, ni devant, ni après avoir conquis le Monde.

XXV.

L'exemple de Cinéas est bon dans les Satires de Despreaux ; mais non dans un Livre Philosophique. Un Roi sage peut être heureux chez lui, & de ce qu'on nous donne Pirrus pour un fou, cela ne conclud rien pour le reste des hommes.

XXVI.

On doit donc reconnoître que l'Homme est si malheureux, qu'il s'ennuyeroit même, sans aucune cause étran-

étrangère d'ennui, par le propre état de sa condition.

XXVI.

Au contraire, l'Homme est si heureux en ce point, & nous avons tant d'obligation à l'Auteur de la Nature, qu'il a attaché l'ennui à l'inaction, afin de nous forcer par-là à être utiles au prochain & à nous-mêmes.



XXVII.

D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu son fils unique, & qui accablé de procès & de querelles, étoit ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous en étonnez pas: il est tout occupé à voir par où passera un Cerf que ses Chiens poursuivent avec ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage pour l'Homme; quelque plein de tristesse qu'il soit, si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce tems-là.

XXVII.

Cet homme fait à merveille, la dissipation est un remede plus sûr contre la douleur, que que le Quinquina contre la fiévre; ne blâmons point en cela la Nature, qui est toujours prête à nous secourir. Louïs XIV. alloit à la chasse

chasse le jour qu'il avoit perdu quelqu'un de ses enfans, & il faisoit fort sagement.

XXVIII.

Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, & tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vûe des autres, ceux qui restent voyent leur propre condition dans celle de leurs semblables, & se regardant les uns les autres avec douleur & sans espérance attendent leur tour. C'est l'image de la condition des hommes.

XXVIII.

Cette comparaison assûrément n'est pas juste; des malheureux enchaînés qu'on égorge l'un après l'autre sont malheureux, non-seulement parce qu'ils souffrent, mais encore parce qu'ils éprouvent ce que les autres hommes ne souffrent pas. Le sort naturel d'un homme n'est ni d'être enchaîné, ni d'être égorgé; mais tous les hommes sont faits comme les Animaux, les Plantes pour croître, pour vivre un certain tems, pour produire leur semblable, & pour mourir. On peut dans une Satire montrer l'Homme tant qu'on voudra du mauvais côté; mais pour peu qu'on se serve de sa raison, on avouera que de tous les Animaux l'Homme est le plus parfait, le plus heureux, & celui qui vit le plus long-tems. Au

lieu donc de nous étonner & de nous plaindre du malheur & de la briéveté de la vie, nous devons nous étonner, & nous féliciter de notre bonheur & de sa durée. A ne raisonner qu'en Philosophe, j'ose dire qu'il y a bien de l'orgueil & de la témérité à prétendre, que par notre nature nous devons être mieux que nous ne sommes.

XXIX.

Car enfin si l'Homme n'avoit pas été corrompu, il jouïroit de la vérité, & de la félicité avec assûrance &c. tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes tombés.

XXIX.

Il est sûr par la Foi & par notre Révélation, si au-dessus des lumiéres des hommes, que nous sommes tombés; mais rien n'est moins manifeste par la Raison. Car je voudrois bien savoir si Dieu ne pouvoit pas sans déroger à sa Justice créer l'Homme tel qu'il est aujourd'hui; & ne l'a-t-il pas même créé pour devenir ce qu'il est? L'état présent de l'Homme n'est-il pas un bienfait du Créateur? Qui vous a dit que Dieu vous en devoit davantage? qui vous a dit que votre être exigeoit plus de connoissances & plus de bonheur? Qui vous a dit qu'il en comporte davantage? Vous vous éton-

tonnez que Dieu ait fait l'Homme si borné, si ignorant, si peu heureux; que ne vous étonnez-vous qu'il ne l'ait pas fait, plus borné, plus ignorant, plus malheureux? Vous vous plaignez d'une vie si courte & si infortunée; remerciez Dieu de ce qu'elle n'est pas plus courte & plus malheureuse. Quoi donc! selon vous, pour raisonner conséquemment il faudroit que tous les hommes accusassent la Providence hors les Métaphysiciens qui raisonnent sur le Péché originel!

XXX.

Le Péché originel est une folie devant les hommes; mais on le donne pour tel.

XXX.

Par quelle contradiction trop palpable dites-vous donc que ce Péché originel est manifeste? Pourquoi dites-vous que tout nous en avertit? Comment peut-il en même tems être une folie, & être démontré par la Raison?

XXXI.

Les Sages parmi les Payens qui ont dit qu'il n'y a qu'un Dieu, ont été persécutés, les Juifs haïs, les Chrétiens encore plus.

XXXI.

Ils ont été quelquefois persécutés, de même que le seroit aujourd'hui un homme qui viendroit enseigner l'adoration d'un Dieu indépendante du Culte reçu. Socrate n'a pas été condamné pour avoir dit, *il n'y a qu'un Dieu*; mais pour s'être élevé contre le Culte extérieur du Pays, & pour s'être fait des ennemis puissans fort mal à propos. A l'égard des Juifs, ils étoient haïs, non parce qu'ils ne croyoient qu'un Dieu, mais parce qu'ils haïssoient ridiculement les autres Nations; parce que c'étoient des Barbares, qui massacroient sans pitié leurs ennemis vaincus; parce que ce vil Peuple, superstitieux, ignorant, privé des Arts, privé du Commerce, méprisoit les Peuples les plus policés. Quant aux Chrétiens ils étoient haïs des Payens, parce qu'ils tendoient à abbattre la Religion & l'Empire, dont ils vinrent enfin à bout, comme les Protestans se sont rendus les Maîtres dans les mêmes Pays où ils furent long-tems haïs, persécutés & massacrés.

XXXII.

Combien les Lunettes nous ont-elles découvert d'Astres qui n'étoient point pour nos Philosophes d'auparavant! On attaquoit hardiment l'Ecriture, sur ce qu'on y trouve, en tant d'endroits, du grand nombre des

des Etoiles : il n'y en a que 1022. *disoit-on, nous le savons.*

XXXII.

Il est certain que la Sainte Ecriture en matiére de Physique, s'est toujours proportionnée aux idées reçues; ainsi elle suppose que la Terre est immobile, que le Soleil marche, &c. Ce n'est point du tout par un rafinement d'Astronomie qu'elle dit, que les Etoiles sont innombrables; mais pour s'accorder aux idées vulgaires. En effet quoique nos yeux ne découvrent qu'environ 1022. Etoiles, & encore avec bien de la peine, cependant quand on regarde le Ciel fixement, la vûe éblouïe croit alors en voir une infinité; l'Ecriture parle donc selon ce préjugé vulgaire, car elle ne nous a pas été donnée pour faire de nous des Physiciens, & il y a grande apparence que Dieu ne révéla ni à Abacuc, ni à Baruc, ni à Michée qu'un jour un Anglais nommé Famstead, mettroit dans son Catalogue près de 3000. Etoiles apperçues avec le Télescope.

Voyez, je vous prie, quelle conséquence on tireroit du sentiment de Pascal. Si les Auteurs de la Bible ont parlé du grand nombre des Etoiles en connoissance de cause, ils étoient donc inspirés sur la Physique. Et comment de si grands Physiciens ont-ils pu dire que la Lune s'est arrêtée, à midi sur Aialon, & le Soleil sur Gabaon dans la Palestine: qu'il faut que le Bled pourisse pour germer & produire, & cent autres choses semblables?

Concluons donc que ce n'est pas la Physique mais la Morale qu'il faut chercher dans la Bible, qu'elle doit faire des Chrétiens & non des Philosophes.

XXXIII.

Est-ce courage à un homme mourant d'aller dans la foiblesse & dans l'agonie affronter un Dieu tout-puissant & éternel?

XXXIII.

Cela n'est jamais arrivé, & ce ne peut être que dans un violent transport au cerveau qu'un homme dise, je croi un Dieu & je le brave.

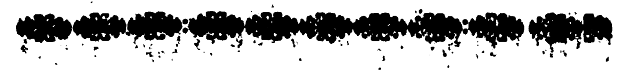
XXXIV.

Je crois volontiers les Histoires dont les témoins se font égorger.

XXXIV.

La difficulté n'est pas seulement de savoir si on croira des témoins qui meurent pour soutenir leur déposition, comme ont fait tant de Fanatiques; mais encore si ces témoins sont effectivement morts pour cela, si on a conservé leurs dépositions, s'ils ont habité les Pays où

où on dit qu'ils sont morts. Pourquoi Josephe né dans le tems de la mort du Christ, Josephe ennemi d'Hérode, Josephe peu attaché au Judaïsme n'a-t-il pas dit un mot de tout cela? Voilà ce que Mr. Pascal eût débrouillé avec succès, comme ont fait depuis tant d'Ecrivains éloquens.



XXXV.

Les Sciences ont deux extrémités qui se touchent, la premiére est la pure ignorance naturelle où se donnent tous les hommes en naissant, l'autre extrémité est celle où arrivent les grandes ames, qui ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, & se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étoient partis.

XXXV.

Cette pensée est un pur sophisme, & la fausseté consiste dans ce mot d'*ignorance* qu'on prend en deux sens différens. Celui qui ne sait ni lire ni écrire est un ignorant; mais un Mathématicien pour ignorer les principes cachés de la Nature n'est pas au point d'ignorance dont il étoit parti, quand il commença à apprendre à lire. Mr. Newton ne savoit pas pourquoi l'homme remue son bras, quand il le veut; mais il n'en étoit pas moins savant sur le reste; celui qui ne sait point l'Hébreu &

qui sait le Latin est savant par comparaison avec celui qui ne sait que le Français.

XXXV. I.

Ce n'est pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement; car il vient d'ailleurs, & de dehors, ainsi il est dépendant & par conséquent sujet à être troublé par mille accidens qui font les afflictions inévitables.

XXXVI.

Celui-là est actuellement heureux qui a du plaisir, & ce plaisir ne peut venir que de dehors; nous ne pouvons avoir de sensations ni d'idées que par les objets extérieurs, comme nous ne pouvons nourrir notre corps qu'en y faisant entrer des subsistances étrangéres qui se changent en la nôtre.

XXXVII.

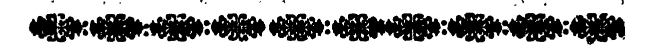
L'extrême esprit est accusé de folie, comme l'extrême défaut; rien ne passe pour bon que la médiocrité.

XXXVII.

Ce n'est point l'extrême esprit, c'est l'extrême vivacité & volubilité de l'esprit qu'on accuse

cuſe de folie ; l'extrême eſprit eſt l'extrême juſteſſe, l'extrême fineſſe, l'extrême étendue oppoſée diamétralement à la folie.

L'extrême *défaut d'eſprit* eſt un manque de conception, un vuide d'idées ; ce n'eſt point la folie, c'eſt la ſtupidité. La folie eſt un dérangement dans les organes qui fait voir pluſieurs objets trop vîte, ou qui arrête l'imagination ſur un ſeul avec trop d'application & de violence ; ce n'eſt point non plus la médiocrité qui paſſe pour bonne, c'eſt l'éloignement des deux vices oppoſés, c'eſt ce qu'on appelle juſte milieu & non médiocrité. On ne fait cette remarque & quelques autres dans ce goût que pour donner des idées préciſes. C'eſt plutôt pour éclaircir que pour contredire.



XXXVIII.

Si notre condition étoit véritablement heureuſe, il ne faudroit pas nous divertir d'y penſer.

XXXVIII.

Notre condition eſt préciſément de penſer aux objets extérieurs avec leſquels nous avons un rapport néceſſaire. Il eſt faux qu'on puiſſe divertir un homme de penſer à la condition humaine, car à quelque choſe qu'il applique ſon eſprit, il l'applique à quelque choſe de lié néceſſairement à la condition humaine ; & encore

core une fois penser à soi avec abstraction des choses naturelles, c'est ne penser à rien, je dis à rien du tout, qu'on y prenne bien garde.

Loin d'empêcher un homme de penser à sa condition, on ne l'entretient jamais que des agrémens de sa condition; on parle à un Savant de réputation & de Science, à un Prince de ce qui a rapport à sa grandeur, à tout homme on parle de plaisir.

XXXIX.

Les grands & les petits ont mêmes accidens, mêmes fâcheries & mêmes passions. Mais les uns sont au haut de la roue & les autres près du centre, & ainsi moins agités par les mêmes mouvemens.

XXXIX.

Il est faux que les petits soient moins agités que les grands, au contraire leurs desespoirs sont plus vifs; parce qu'ils ont moins de ressource. De cent personnes qui se tuent à Londres & ailleurs, il y en a quatre-vingt-dix-neuf du bas peuple & à peine une d'une condition relevée. La comparaison de la roue est ingénieuse & fausse.

X L.

On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, & on leur apprend tout le reste; & cependant ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point.

X L.

On apprend aux hommes à être honnêtes gens, & sans cela peu parviendroient à l'être. Laissez votre fils dans son enfance prendre tout ce qu'il trouvera sous sa main, à quinze ans il volera sur le grand chemin : louez-le d'avoir dit un mensonge, il deviendra faux témoin : flatez sa concupiscence, il sera sûrement débauché; on apprend tout aux hommes, la vertu, la Religion.

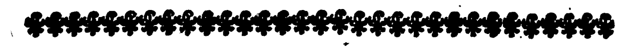
X L I.

Le sot projet qu'a eu Montagne de se peindre, & cela non pas en passant & contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir; mais par ses propres maximes, & par un dessein premier & principal! Car de dire des sottises par hazard & par foiblesse, c'est un mal ordinaire; mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, & d'en dire de telles que celle-là.

XLI.

XLI.

Le charmant projet que Montagne a eu de ſe peindre naïvement, comme il a fait! Car il a peint la Nature Humaine; & le pauvre projet de Nicole, de Mallebranche, de Paſcal, de décrier Montagne!



XLII.

Lorſque j'ai conſidéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'Impoſteurs, qui diſent qu'ils ont des remedes, juſqu'à mettre ſouvent ſa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cauſe eſt, qu'il y a de vrais remedes; car il ne ſeroit pas poſſible qu'il y en eût tant de faux, & qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avoit de véritables. Si jamais il n'y en avoit eu, & que tous les maux euſſent été incurables, il eſt impoſſible que les hommes ſe fuſſent imaginé qu'ils en pourroient donner, & encore plus, que tant d'autres euſſent donné créance à ceux qui ſe fuſſent vantés d'en avoir; de même que ſi un homme ſe vantoit d'empêcher de mourir, perſonne ne le croiroit, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y a eu quantité de remedes qui ſe ſont trouvés véritables par la connoiſſance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'eſt pliée par-là; parce que la choſe ne pouvant être niée en général, puiſqu'il y a des effets particuliers qui ſont véritables, le peuple qui ne peut pas diſcerner leſquels d'entre ces effets particuliers ſont les véritables, les croit tous. De

même ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la Lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la Mer.

Ainsi il me paroît aussi évidemment qu'il n'y a tant de faux miracles, de fausses révélations, de sortilèges, que parce qu'il y en a de vrais.

XLII.

Il me semble que la Nature Humaine n'a pas besoin du vrai pour tomber dans le faux. On a imputé mille fausses influences à la Lune, avant qu'on imaginât le moindre rapport véritable avec le flux de la Mer. Le premier homme qui a été malade, a cru sans peine le premier Charlatan: personne n'a vu de Loups-garoux, ni de Sorciers, & beaucoup y ont cru; personne n'a vu de transmutation de Métaux, & plusieurs ont été ruïnés par la créance de la Pierre Philosophale. Les Romains, les Grecs, les Payens, ne croyoient-ils donc aux faux Miracles, dont ils étoient inondés, que parce qu'ils en avoient vu de véritables?

XLIII.

Le Port régle ceux qui sont dans un Vaisseau; mais où trouverons-nous ce point dans la Morale?

XLIII.

Dans cette seule maxime reçue de toutes les Nations: „ Ne faites pas à autrui, ce que „ vous ne voudriez pas qu'on vous fît.

XLIV.

Ferox gens nullam esse vitam sine armis putat. *Ils aiment mieux la mort que la paix: les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut être préférée à la vie dont l'amour paroît si fort & si naturel.*

XLIV.

C'est des Catalans que Tacite a dit cela; mais il n'y en a point dont on ait dit & dont on puisse dire *elle aime mieux la mort que la guerre.*

XLV.

A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

XLV.

X L V.

Il y a très-peu d'hommes vraiment originaux: presque tous se gouvernent, pensent & sentent par l'influence de la coutume & de l'éducation. Rien n'est si rare qu'un esprit qui marche dans une route nouvelle; mais parmi cette foule d'hommes qui vont de compagnie, chacun a de petites différences dans la démarche, que les vûes fines apperçoivent.

X L V I.

Il y a donc de deux sortes d'esprits; l'un de pénétrer vivement & profondément les conséquences des principes, & c'est-là l'esprit de justesse; l'autre de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, & c'est-là l'esprit de Géométrie.

X L V I.

L'Usage veut, je crois, aujourd'hui, qu'on appelle *esprit géométrique*, l'esprit méthodique & conséquent.

X L V I I.

La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril.

XLVII.

On ne peut pas dire qu'un homme supporte la mort aisément ou malaisément quand il n'y pense point du tout. Qui ne sent rien, ne supporte rien.

XLVIII.

Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment.

XLVIII.

Notre raisonnement se réduit à céder au sentiment, en fait de goût, non en fait de science.

XLIX.

Ceux qui jugent d'un Ouvrage par règle, sont à l'égard des autres, comme ceux qui ont une Montre, à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit, il y a deux heures que nous sommes ici : l'autre dit, il n'y a que trois quarts d'heure; je regarde ma Montre, je dis à l'un, vous vous ennuyez, & à l'autre le tems ne vous dure guère.

XLIX.

En Ouvrage de goût, en Musique, en Poësie,

sie, en Peinture, c'est le goût qui tient lieu de Montre; & celui qui n'en juge que par règles, en juge mal.

L.

César étoit trop vieux, ce me semble, pour s'aller amuser à conquérir le Monde: cet amusement étoit bon à Aléxandre: c'étoit un jeune homme qu'il étoit difficile d'arrêter; mais César devoit être plus mûr.

L.

L'on s'imagine d'ordinaire qu'Aléxandre & César sont sortis de chez eux dans le dessein de conquérir la Terre; ce n'est point cela. Aléxandre succéda à Philippe dans le Généralat de la Grece, & fut chargé de la juste entreprise de vanger les Grecs des injures du Roi de Perse: il battit l'ennemi commun, & continua ses conquêtes jusqu'à l'Inde, parce que le Royaume de Darius s'étendoit jusqu'à l'Inde; de même que le Duc de Marlborough seroit venu jusqu'à Lyon sans le Maréchal de Villars.

A l'égard de César, il étoit un des premiers de la République: il se brouilla avec Pompée comme les Jansénistes avec les Molinistes, & alors ce fut à qui s'extermineroit; une seule bataille, où il n'y eut pas dix mille hommes de tués, décida de tout.

Au reste, la pensée de Mr. Pascal est peut-être fausse en un sens. Il falloit la maturité de César pour se déméler de tant d'intrigues, & il est étonnant qu'Aléxandre, à son âge, ait renoncé au plaisir pour faire une guerre si pénible.

L I.

C'est une plaisante chose à considérer de ce qu'il y a des gens dans le monde qui ayant renoncé à toutes les Loix de Dieu & de la Nature, s'en sont fait eux-mêmes auxquelles ils obéïssent exactement, comme, par exemple, les Voleurs, &c.

L I.

Cela est encore plus utile que plaisant à considérer; car cela prouve que nulle Societé d'hommes ne peut subsister un seul jour sans loix. Il en est de toute Societé comme du Jeu, il n'y en a point sans règle.

L I I.

L'Homme n'est ni Ange, ni Bête: & le malheur veut que qui veut faire l'Ange, fait la Bête.

L I I.

Qui veut détruire les passions au lieu de les régler, veut faire *l'Ange.*

L I I I.

Un Cheval ne cherche point à se faire admirer de son compagnon: on voit bien entr'eux quelque sorte d'émulation à la course, mais c'est sans conséquence; car étant à l'étable, le plus pesant & le plus mal taillé ne céde pas pour cela son avoine à l'autre. Il n'en est pas de même parmi les hommes; leur vertu ne se satisfait pas d'elle-même, & ils ne sont point contens s'ils n'en tirent avantage contre les autres.

L I I I.

L'Homme le plus mal taillé ne céde pas non plus son pain à l'autre, mais le plus fort l'enléve au plus foible; & chez les Animaux & chez les hommes, les gros mangent les petits.

L I V.

Si l'Homme commençoit par s'étudier lui-même, il verroit combien il est incapable de passer outre. Comment se pourroit-il faire qu'une partie connût le tout?

tout? Il aspirera peut-être à connoître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion; mais les parties du Monde ont toutes un tel rapport & un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connoître l'une sans l'autre & sans le tout.

L I V.

Il ne faudroit point détourner l'homme de chercher ce qui lui est utile par cette considération qu'il ne peut tout connoître.

Non possis oculos quantum contendere Lynceus;
Non tamen idcirco contemnas lippus inungi.

Nous connoissons beaucoup de vérités: nous avons trouvé beaucoup d'inventions utiles: consolons-nous de ne pas savoir les rapports qui peuvent être entre une Araignée & l'Anneau de Saturne; & continuons à examiner ce qui est à notre portée.

L V.

Si la foudre tomboit sur les lieux bas; les Poëtes & ceux qui ne savent raisonner que sur les choses de cette nature, manqueroient de preuves.

L V.

Une comparaison n'est preuve ni en Poësie, ni

ni en Prose: elle sert en Poësie d'embellissement, & en Prose elle sert à éclaircir & à rendre les choses plus sensibles; les Poëtes qui ont comparé les malheurs des Grands à la foudre qui frappe les Montagnes, feroient des comparaisons contraires, si le contraire arrivoit.

L V I.

C'est cette composition d'esprit & de corps qui a fait que presque tous les Philosophes ont confondu les idées des choses, & attribué aux corps ce qui n'appartient qu'aux esprits, & aux esprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps.

X V I.

Si nous savions ce que c'est qu'esprit, nous pourrions nous plaindre de ce que les Philosophes lui ont attribué ce qui ne lui appartient pas; mais nous ne connoissons ni l'esprit, ni le corps, nous n'avons aucune idée de l'un, & nous n'avons que des idées très-imparfaites de l'autre; donc nous ne pouvons savoir quelles sont leurs limites.

L V I I.

Comme on dit beauté poëtique, on devroit dire beauté géométrique & beauté médicinale; cependant

on ne le dit point & la raison en est, qu'on sait bien quel est l'objet de la Géométrie & quel est l'objet de la Médecine, mais on ne sait pas en quoi consiste l'agrément qui est l'objet de la Poësie. On ne sait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter, & à faute de cette connoissance, on a inventé de certains termes bisarres, Siècle d'or, Merveille de nos jours, fatal Laurier, bel Astre, &c. *& on appelle ce jargon beauté poëtique. Mais qui s'imaginera une femme vêtue sur ce modèle, verra une jolie Demoiselle toute couverte de miroirs & de chaînes de laiton.*

L V I I.

Cela est très-faux: on ne doit point dire beauté géométrique, ni beauté médicinale; parce qu'un Théorême & une purgation n'affectent point les sens agréablement, & qu'on ne donne le nom de beauté qu'aux choses qui charment les sens, comme la Musique, la Peinture, l'Eloquence, la Poësie, l'Architecture réguliere, &c.

La raison qu'apporte Mr. Pascal est toute aussi fausse; on sait très-bien en quoi consiste l'objet de la Poësie: il consiste à peindre avec force, netteté, délicatesse & harmonie; la Poësie est l'éloquence harmonieuse. Il falloit que Mr. Pascal eût bien peu de goût pour dire que *fatal Laurier*, *bel Astre* & autres sottises sont des beautés poëtiques; & il falloit que les Editeurs de ces Pensées fussent des personnes bien peu versées dans les Belles-Lettres, pour imprimer une réflexion si indigne de son illustre Auteur.

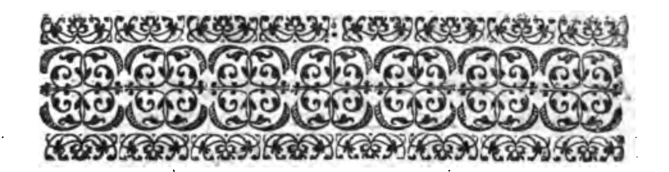
Je

Je ne vous envoye point mes autres Remarques ſur les Penſées de Mr. Paſcal qui entraîneroient des diſcuſſions trop longues. C'eſt aſſez d'avoir cru appercevoir quelques erreurs d'inattention dans ce grand Génie ; c'eſt une conſolation pour un eſprit auſſi borné que le mien, d'être bien perſuadé que les plus grands Hommes ſe trompent comme le Vulgaire.

F I N.







TABLE

DES

PRINCIPALES MATIÉRES

Contenues dans ce Tome.

A.

ACADÉMIE. Projet d'une Académie Anglaise pour perfectionner la Langue, 319, & *suiv.* Raisons qui le firent échouer, 319. Réflexions sur l'Académie Française, & sur celle des Sciences, 320, & *suiv.* Utilité dont l'Académie Française pourroit être en France aux Belles-Lettres, 323.

ADDISSON. Défaut considérable dans sa belle Tragédie de Caton, 290.

AME. Ignorance des Anciens sur la nature de l'Ame. Sentiment des Peres, des Docteurs Scholastiques, & des nouveaux Philosophes, 234, & *suiv.*

ANAXAGORAS. Son Sentiment sur la nature de l'Ame, 234.

ANGLETERRE. C'est proprement le Pays des Sectaires, 185, & suiv. Voyez Presbytériens. Pourquoi les Lettres y sont plus en honneur qu'en France, 300, & suiv.

ANTONIO. Personage ridicule d'une Tragédie d'Otway, 286, & suiv.

ARGONAUTES. Newton a fixé le tems de leur Expédition 209. ans avant J. C. 282.

ARISTOTE. Il n'a eu tant de Commentateurs que parce qu'il est inintelligible, 234.

ASTRONOMIE. Usage que Newton a fait de cette Science pour rectifier la Chronologie, 280.

ATTRACTION. Newton a pris son Systême de l'Attraction du Chancelier Bacon, 230. Explication de ce Systême, 256, & suiv. Justification du nom d'Attraction, 262, & suiv.

B.

BACON (le Chancelier). Son caractère & son Eloge, 226, & suiv. Réflexions curieuses sur ses découvertes Philosophiques & sur ses Ouvrages, 227, & suiv. Critique de son Histoire de Henri VII. 231.

BAPTEME. Idée que les Quakers en ont, 161, & suiv.

BARBARIE. C'est dans les Siècles les plus barbares qu'on a découvert les Inventions les plus utiles, 322.

BARCLAY (Robert), Auteur de *l'Exposition de Foi* des Quakers, Ouvrage très-estimé, 163. Il le présente au Roi Charles II. 175.

BAS-

BASTILLE. Sir John Vanbrugh étant en France est mis à la Bastille sans savoir pourquoi, 296, & suiv.
BERNARD (St.). Opinion singuliére de ce Pere sur l'état des Ames après la mort, 234, 235.
BERNOULLI. S'il est l'Inventeur du Calcul intégral, 275.
BOLINGBROKE (Mylord) regardé comme un des Défenseurs de l'Eglise Anglicane, 186. Réponse noble & ingénieuse de ce Seigneur au sujet du Duc de Marlborough, 227.
BROUNKER (le Lord) trouve la quadrature de l'Hyperbole, 275.

C.

CHARTA (MAGNA). Edit célébre que les Anglais regardent comme le fondement de leurs libertés. Examen de cette Pièce, 208, & suiv.
CHINOIS. Ils pratiquent depuis plus de deux cens ans l'Insertion de la petite Vérole, 223.
CHRONOLOGIE. Nouvelles découvertes de Newton dans cette Science, 278. Principes sur lesquels il les a établies, ibid.
CIBBER (Mr.) Poëte Anglais, & excellent Comédien, 297.
CIRCASSIENS. Ces Peuples ont inventé l'Insertion de la petite Vérole. Raisons qu'ils ont eu pour prendre cet usage, 218, & suiv.
CLARKE (le Docteur) célébre Théologien, Partisan du Socinianisme, 196. Son caractère,

tère, *ibid.* Son attachement pour cette Secte lui coûte sa fortune. 197

Clergé. Quelle est son autorité en Angleterre, 186. Il mene une vie plus réguliére que le Clergé de France, 188. La plûpart des Ministres sont pédans, & peu propres à la Societé, & pourquoi, *ibid.* Ils savent s'enyvrer sans scandale, *ibid.*

Comédie. Les Anglais ont des Comédies d'une grande beauté, mais pour les goûter il faut savoir leur Langue, parce qu'elles perdent trop dans la traduction, 297, & *suiv.* Moyen pour les bien connoître, 298.

Cometes. Expliquées par Newton. Sentiment de quelques autres Philosophes. 261

Commerce. Etat florissant du Commerce en Angleterre, 213. Noble simplicité des riches Marchands de Londres, 214

Communes. L'Origine de la Chambre des Communes est fort obscure, 209. De quelle maniére son Autorité s'est accrue, *ibid.* & *suiv.*

Congreve. Célèbre Poëte Anglais, il a fait quelques Comédies excellentes. Son caractère, 297

Couleurs. Différentes couleurs des Rayons de la lumiére fixées par Newton, 267. Cause des couleurs dans la Nature, 268

Courayer (le Pere) savant Moine de France. Il a écrit en faveur des Ordinations des Anglais. Opinion qu'on a de son Ouvrage en France & en Angleterre, 187, & *suiv.*

Cour-

COURTISANS Français. Quelles sont leurs Divinités? 299
CROMWELL. Il persécute les Quakers, parce que leur Religion leur défend de combattre, 173

D.

DESCARTES. Son caractère. Abregé de sa Vie. Jugement sur ses Talens, sur ses Ouvrages, & sur ses progrès dans la Philosophie, la Géometrie, &c. 245, *& suiv.* Comparé à Newton, *ibid.* Newton a détruit la plûpart de ses principes, 254, *& suiv.*
DIFFÉRENCE remarquable entre la Comédie & la Tragédie, 298
DOMINIS (Antonio de). Il explique le premier la cause de l'Arc-en-Ciel, 266
DRYDEN. Excellent Poëte Anglais. Son caractère, 289. Traduction d'un bel endroit de ses Ouvrages, *ibid. & suiv.*

E.

ECOLE DES FEMMES, Comédie de Moliére imitée par Wicherley sous le nom de *Country Wife*, 295, 296.
EFFIAT (le Marquis d'). Compliment ingénieux de ce Seigneur au Chancelier Bacon, 226, *& suiv.*
ENTHOUSIASTE. De quelle difficulté il est de ramener un Enthousiaste à la raison, 163.
EPITAPHE de Sir John Vanbrugh, 296.

ERREUR des Anglais sur la mesure de la Terre, rectifiée par Newton, 257.
ESSENCE. Celle de la Matiére, suivant Newton, ne consiste pas seulement dans l'Etendue; & celle de l'Ame n'est point la Pensée suivant Locke; opposés l'un & l'autre à Descartes, 244.
EUGÈNE (le Prince) emprunte cinq millions des Marchands de Londres, 214.

F.

FERMAT, le seul Français du tems de Descartes, qui fût capable d'entendre sa Géométrie, 248.
FLOTES. Les Anglais en 1723. en avoient tout à la fois en Mer trois des plus puissantes, 213.
FONTENELLE (Mr. de). Il a fait l'Eloge de Newton. Les Anglais se sont plaints qu'il ait comparé Descartes à ce Philosophe, 245. Il a attaqué le Systême de l'Attraction, 262, 263, *& suiv.*
FOX (George), Auteur de la Secte des Quakers. Son caractère & ses Avantures, 172, *& suiv.*
FRANCINE, Maîtresse de Descartes dont il eut une fille, 246.
FRANÇAIS. Quelle opinion ils ont de l'Angleterre? 202. Descartes peu estimé de plusieurs Anglais par la seule raison qu'il étoit Français, 245.

G.

GALILE'E mis à l'Inquisition pour avoir démontré le mouvement de la Terre, 247.

GE'NE'RATIONS. Quelle proportion il y a entre leur durée & celle des Régnes, 278, & *suiv.*

GE'OME'TRIE des Infinis. Sublimes découvertes de Newton dans cette Science, 275, & *suiv.*

GORDON (Mr.) bel Esprit de Londres, connu par plusieurs Ouvrages, 316.

GOUVERNEMENT. Divers changemens du Gouvernement d'Angleterre, 205, & *suiv.* Maniére dont on y leve les Taxes & les Impôts, 210, 211.

GRANDS-HOMMES. Réponse à la Question, quel est le plus grand Homme qui ait été jusqu'à présent? 225.

GUERRES Civiles de France, aussi cruelles & plus folles que celles d'Angleterre, 203.

H.

HAINE entre les Presbytériens & les Episcopaux d'Angleterre à peu près pareille à celle des Jansénistes & des Jésuites, avec cette différence que les premiers gardent mieux les dehors, 193.

HALLEY (le Docteur). Son sentiment par rapport à la Comete de 1680. 261.

HIPPARQUE, Philosophe Grec. Ses Observations Astronomiques, 280.

HISTORIENS. Les Anglais manquent de bons Historiens, 315.
HOLLANDE. Descartes y fut persécuté parce qu'on n'y comprenoit point sa Philosophie, 246.
HUDIBRAS. POËME fameux de *Butler*. Jugement sur cet Ouvrage, 312.
HYPERBOLE. Sa quadrature trouvée par le Lord Brounker, 275.

I.

IMPOTS. De quelle maniére ils se levent en Angleterre. 210, *& suiv.*
IMPULSION. Ce mot n'est pas plus intelligible en Philosophie que celui d'*Attraction*, 263.
INFINIS. Géométrie des Infinis merveilleusement approfondie par Newton, 272, *& suiv.*
INSERTION. Méthode venue d'Asie pour prévenir la petite Vérole. Origine de cette Invention, 218, *& suiv.* Histoire curieuse de la maniére dont elle a été apportée en Angleterre, 220, *& suiv.* Effets qu'elle a produit dans ce Pays, 222. Utilité dont elle pourroit être ailleurs & sur-tout en France, *ibid.* On dit que les Chinois la pratiquent il y a long-tems, 223.
INVENTIONS. On remarque que les Inventions les plus utiles & les plus considérables, font dues aux Siècles les plus ignorans & les plus barbares, 228, *& suiv.*

L.

L.

LANGUE Anglaise. Il faut la savoir pour juger du mérite des Anglais, & pour connoître le prix de leurs Ouvrages d'esprit, 298.

LEIBNITZ. S'il est l'Inventeur du calcul des Fluxions, 275.

LIBERTÉ. Amour des Anglais pour la Liberté. Il va jusqu'à les rendre jaloux de celle des autres, 202. Fondement de leurs Libertés, 209. Examen de leurs Libertés, *ibid.* & *suiv.*

LOCKE (Jean). Son caractère, 233. Idée de sa Philosophie, 236, & *suiv.* Il est accusé d'en vouloir à la Religion, 237, & *suiv.*

LULLY, méprisé par les Musiciens ignorans d'Italie, & admiré par les plus habiles, 297.

M.

MACHINES. Si les Bêtes sont de pures Machines ? Raisonnement de l'Auteur contre ce Sentiment, 240, & *suiv.*

MAJESTÉ. Le Peuple Anglais traité de Majesté par un Membre du Parlement, 199.

MALEBRANCHE. Les Quakers estiment le P. Malebranche, & le regardent comme un des Partisans de leur Secte, 170.

MARCHANDS de Londres. Leurs Richesses & leur générosité, 214. Les plus gros Seigneurs n'y croient pas le Commerce indi-

 gne

gne d'eux. Exemples qui le prouvent, *ibid.*
MATIÉRE. L'essence de la Matiére suivant Newton consiste dans la solidité & l'étendue, 244.
MESURE de la Circonférence du Globe terrestre, 258.
MILTON. Une fille de ce grand Homme, sauvée de la misére par les libéralités de la Reine d'Angleterre, 221.
MISANTROPE de Moliére imité par Wycherley, sous le nom de *Plain-Dealer*, 294.
MONTAGUE (Mylady Wortley). On lui a l'obligation en Angleterre d'y avoir apporté la méthode de l'Insertion. Eloge de cette Dame, 220, *& suiv.*
MURALT (Mr.) dans ses Lettres sur les Anglais & les Français ne s'est point assez étendu sur les Comédies d'Angleterre, 293.

N.

NEWTON (Sir Isaac) Partisan du Socinianisme, 196. Le plus grand homme, au jugement de plusieurs, qui ait été jusqu'à présent, 225. Sa Philosophie toute différente de celle de France, 244. On explique ses principes les plus curieux & les plus importans, depuis la page 251. jusqu'à la page 283. Il s'est élevé à une espèce de Monarchie universelle dans les Sciences, 283.
NORD-HOLLANDE. Lieu où Descartes s'étoit retiré pour philosopher, 247.

O.

OPACITÉ. Cause de l'opacité des Corps découverte par Newton, 268.
OPTIQUE. Admirables découvertes de Sir Isaac Newton dans cette Science, 266. Méthode qu'il a prise pour les faire, 267, & suiv.
ORDINATIONS Anglicanes défendues par le P. Courayer. Quelle Obligation les Anglais lui ont pour son Ouvrage? 187, & suiv.
OTWAY. Il a imité ridiculement Shakespear dans ses défauts, 286, & suiv.
OXFORD (le Comte d') regardé comme défenseur de l'Eglise Anglicane, 186. Il favorise le Projet d'une Académie, 319.

P.

PAIRS. Les Pairs sont le boulevard des Rois d'Angleterre contre l'autorité redoutable des Communes, 210. La Pairie ne consiste qu'en un titre, auquel il n'y a point de terres attachées, ibid.
PAPES. Ancienne Tyrannie des Papes en Angleterre, 207, & suiv.
PARLEMENT. Comparaison du Parlement d'Angleterre avec les anciens Romains, 199. On examine si elle est juste, ibid. & suiv. Réflexions sur la liberté des Anglais, & sur l'autorité du Parlement, 200, & suiv.
PEN (William) Chef des Quakers en Amérique, 177, & suiv. C'est de lui que la Pensylvanie tire

tire ſon nom, 180. Avantures de ſa Vie. Ses Voyages. Ordre qu'il met parmi ſes Sectateurs, *ibid.* Quelques-uns prétendent qu'il étoit Jéſuite. Il s'eſt juſtifié de cette accuſation. 182.

PHILOSOPHIE. Quelle obligation elle a au Chancelier Bacon, 228. à Deſcartes, 256. à Newton, 251, *& ſuiv.*

PICART (Mr.). Secours que Newton a tiré de lui pour confirmer ſon Syſtême, 258.

POPE (Mr.) un des plus grands Poëtes d'Angleterre. Son caractère, 313. Traduction d'un bel endroit de ſes Ouvrages, 314, *& ſuiv.* C'eſt le Boileau d'Angleterre, 315.

PRESBYTÉRIENS. Ce qu'ils ſont en Angleterre, 191, *& ſuiv.* Différence entre les Miniſtres Presbytériens *& ceux* de l'Egliſe Anglicane, 192. Le Presbytérianisme eſt la Secte la plus conſidérable d'Angleterre après la Religion dominante, 193.

PRIOR, Poëte Anglais d'un mérite diſtingué, 311. Récompenſé par un grand emploi, *ibid.*

Q.

QUAKERS. Entretien de l'Auteur avec un ancien Quaker, 160. Quelle opinion les Quakers ont du Baptême, 161, *& ſuiv.* Uſages de leurs Egliſes, 167, *& ſuiv.* Ils n'ont ni Prêtres ni Miniſtres, 168, *& ſuiv.* Origine des Quakers, 171. Perſécutions qu'ils eurent à ſouffrir, & établiſſement de leur Doctrine, 172, *& ſuiv.* Ils vont s'établir

en Amérique, particuliérement en Penſylvanie, 180, & ſuiv. Leur Secte diminue tous les jours en Angleterre. Raiſons de cela, 183.

QUALITE'. Les Perſonnes de Qualité ſe font un honneur en Angleterre de cultiver les Lettres, 308, & ſuiv.

R.

RABELAIS, jugement ſur cet Auteur. 312, 313.

RAYONS. Différence des Rayons qui compoſent la lumiére ſuivant le Syſtême de Newton, 267.

REGNES. Quelle proportion il y a entre la durée des Régnes & celle des Générations? 279.

REINE. Eloge de la Reine d'Angleterre. Elle protege les Sciences, 221.

RELIGION. Pluralité de Religions néceſſaire pour le bonheur & la tranquilité des Anglais, 194.

RETZ (le Cardinal de). Son caractère. 203.

REVENU annuel. Un grand nombre de particuliers ſans titre, en Angleterre, ont deux cens mille francs de revenu, 211.

RE'VOLUTION ſinguliére de la Terre nouvellement découverte, 280.

ROCHESTER (le Comte de). Son éloge, 303. Bel endroit d'une de ſes Satires, 304, & ſuiv.

ROMAINS. Comparaiſon des Anglais avec les Romains, 199, & ſuiv.

ROYAL EXCHANGE. C'est le nom de la Bourse de Londres. Belle idée de ce Lieu, 193.

S.

SCHOOTEN, le seul en Hollande, qui, du tems de Descartes, fût capable d'entendre sa Géométrie, 248.

SECTES. L'Angleterre est proprement le Païs des Sectes, 185, & suiv. Les Philosophes ne formeront jamais de Sectes Religieuses, parce qu'ils sont exempts d'enthousiasme, 241.

SHAKESPEAR. Le premier Poëte qui ait mis Théâtre en honneur en Angleterre, 285, 286. Son caractère, ibid. Le respect & l'admiration que les Anglais ont pour lui produit de mauvais effets, 286. & suiv. Bel endroit d'une de ses Tragédies traduit en Français. 288.

SOCINIENS. De qui cette Secte est composée en Angleterre, 195. Newton & le Docteur Clarke favorisoient le Socinianisme, 196. Réflexions sur l'état de cette Secte, 197, & suiv.

SOUBISE (le Prince de). Il meurt de la petite Vérole à la fleur de son âge, 222.

SPECTACLES. Ils sont défendus à Londres le Dimanche, aussi-bien que les Cartes, & toute autre sorte de jeux, 192, & suiv.

STEELE (Sir Richard) Auteur de plusieurs bonnes Comédies. 297.

STILLINGFLEET (le Docteur) s'est acquis la réputation de Théologien modéré & pourquoi, 238.

SWIFT (le Docteur). Son caractère & son éloge. Comparaison de cet Auteur avec Rabelais, 312, & suiv.

T.

TÉLESCOPE. Nouveau Télescope de l'invention de Newton, 270.

THEATRES. L'Angleterre a eu des Théâtres avant la France, 285.

THEOLOGIENS. Espèce d'hommes d'un caractère incommode, & qui ne se renferment point assez dans les bornes de leur profession, 237, 238. Beaucoup plus dangereux pour le Genre Humain que les Philosophes, 242.

THOU (De). Auteur judicieux, jusque dans son Stile, 232.

TORIS. Parti puissant en Angleterre, opposé aux Whigs, 186.

TRADUCTION. Divers Passages des Poëtes Anglais traduits par Mr. de Voltaire. De Shakespear, 288, &c. De Dryden, 289, &c. Qualités nécessaires d'une bonne Traduction, 289. De Mylord Harvey, 301, & suiv. Du Comte de Rochester, 304, &c. De Waller, 307, &c. De Mr. Pope, 314, &c.

TRAGÉDIES. Réflexions sur l'état de la Tragédie en Angleterre, 290, & suiv.

TUTOYER. Les Quakers ne parlent qu'en tutoyant. Maniére dont ils justifient cet Usage, 164. Exemple d'un discours de ce genre adressé à Charles II. 175.

V.

VANBRUGH (Sir John) Auteur de plusieurs bonnes Comédies, & célebre Architecte. Son

Son caractère & son Epitaphe, 296. Il fait le Voyage de France, & il est mis à la Bastille, *ibid. & suiv.*

VE'ROLE (petite). Maniére de la prévenir par l'Insertion. Histoire curieuse de ce Remede, 220, *& suiv.* Ravages qu'elle fit à Paris en 1723: 222.

VILLEQUIER (le Duc de). Sa mort à la fleur de son âge, *ibid.*

VOITURE. Jugement sur le mérite de cet Auteur, 306.

W.

WALLER. Poëte Anglais. Son caractère & son Eloge, 307. Morceau de l'Eloge funèbre qu'il fit de Cromwel, *ibid.* Réponse ingénieuse qu'il fit à Charles II. 308.

WALLIS (le Docteur). Ses progrès dans la Géométrie, 275.

WARBECK (Perkin). Imposteur fameux en Angleterre sous le Régne de Henri VII. 231.

WHIGS. Parti considérable en Angleterre opposé aux Toris, 186.

WHISTON (Mr.). Son Sentiment sur le Déluge, 261.

WYCHERLEY, Auteur de plusieurs Comédies excellentes. Il a eu part aux faveurs de la plus fameuse des Maîtresses de Charles II. 294. Il a fort imité Moliére, sur-tout dans le *Plain-Dealer*, *ibid.* Sujet de cette Comédie, *ibid. & suiv.* & d'une autre intitulée *The Country Wife*, 295. *& suiv.*

FIN.

